

JESUS !

Ce traité intitulé « Le Château de l'âme » a été
par Thérèse de Jésus, religieuse de
Notre-Dame du mont Carmel, pour ses
Sœurs et filles, les religieuses Carmélites
Déchaussées en 1577.

LES DEMEURES

JÉSUS!

Parmi les choses que l'obéissance m'a commandées, il y en a peu que j'aie trouvées aussi difficiles que celle d'écrire maintenant sur l'oraison. D'abord, il me semble que Notre-Seigneur ne m'en donne ni l'inspiration ni le désir. En second lieu, il se fait un tel bruit dans ma tête depuis trois mois, et elle est tellement fatiguée, que je puis à peine écrire même pour les affaires indispensables. Par ailleurs, je le sais, la force de l'obéissance aplanit d'ordinaire les difficultés que l'on regarde comme insurmontables; voilà pourquoi je me mets très volontiers à l'œuvre. Sans doute ma nature paraît s'en affliger beaucoup; car le Seigneur ne m'a pas accordé une vertu assez haute pour qu'elle ne ressente pas très vivement d'avoir à lutter contre des maladies continuelles et des occupations de toutes sortes. Qu'Il daigne mener à bonne fin ce travail, Celui qui par amour pour moi a accompli d'autres choses plus difficiles! Toute ma confiance est en sa miséricorde.

Il me semble qu'il y aura peu à ajouter à d'autres écrits que j'ai composés par obéissance; je crains plutôt de me répéter presque toujours. Je suis absolument comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler : ils ne savent que ce qu'on leur enseigne ou ce qu'ils entendent, et ils le répètent à satiété. Si le Seigneur veut que je dise quelque chose de nouveau, il me l'inspirera, ou bien Sa Majesté daignera me rappeler à la mémoire ce que j'ai écrit ailleurs; cette faveur même me suffirait, tant ma mémoire est mauvaise; ce serait, en outre, une vraie joie pour moi de retrouver certains points, qui, m'a-t-on assuré, étaient bien exposés et qui sont peut-être perdus. Dans le cas où le Seigneur ne m'accorderait pas même cette grâce, et où mon écrit ne serait d'aucune utilité pour personne, j'aurais du moins, tout en me fatiguant et en augmentant mon mal de tête, gagné quelque mérite à obéir.

Je commence donc cet acte d'obéissance, aujourd'hui fête de la Très Sainte Trinité de l'année 1577 dans ce monastère de Saint-Joseph du Carmel de Tolède, où je suis présentement. Pour tout ce que je dirai, je m'en rapporte au jugement de ceux qui me l'ont commandé et qui sont des personnages très instruits. Si j'énonce une proposition qui ne corresponde pas à l'enseignement de la sainte Eglise catholique romaine, ce sera par ignorance, et non par malice. On peut considérer cela comme certain, car je lui suis soumise comme je l'ai toujours été et comme je continuerai à l'être avec la grâce de Dieu. Que ce Dieu soit béni et glorifié à jamais ! Ainsi soit-il!

Celui qui m'a ordonné cet écrit m'a dit que les Sœurs de nos monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel ont besoin qu'on leur explique certaines difficultés relatives à l'oraison; il a pensé qu'elles comprendraient mieux le langage d'une femme, et que, vu

leur amour pour moi, mes paroles leur seraient plus efficaces que d'autres; il est persuadé que cet écrit aura quelque importance pour elles, si je réussis dans mon exposé. Voilà pourquoi c'est à elles que je l'adresse; d'ailleurs il semblerait insensé de m'imaginer qu'il puisse être utile à d'autres personnes. Notre-Seigneur me fera une grande grâce si quelqu'une de mes filles en retire profit pour le louer un petit peu plus, et Sa Majesté sait bien que tel est mon unique désir. Il est très clair, en outre, que, dans le cas où je réussirais à dire quelque chose de bon, elles comprendront que cela ne vient pas de moi; il n'y a en effet nul motif de le penser; sans cela elles n'auraient pas plus d'intelligence que moi-même je n'ai d'aptitude pour de tels sujets, à moins que le Seigneur dans sa miséricorde ne daigne me l'accorder.

PREMIERES DEMEURES

CHAPITRE I

*Elle traite de la beauté et de la dignité de nos âmes ;
elle en donne une comparaison pour le faire comprendre ;
elle montre quel profit apporte cette connaissance
ainsi que le goût des faveurs que nous recevons
de Dieu; elle explique enfin comment l'oraison
est la porte de ce château dont elle Parle.*

Tandis que je priais aujourd'hui Notre-Seigneur de parler à ma place, parce que je ne savais que dire, ni de quelle manière je devais commencer ce travail que l'obéissance m'impose, il s'est présenté à mon esprit ce que je vais dire maintenant, et qui sera en quelque sorte le fondement de cet écrit.

On peut considérer l'âme comme un château qui est composé tout entier d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, et qui contient beaucoup d'appartements, ainsi que le ciel qui renferme beaucoup de demeures. De fait, mes Sœurs si nous y songions bien, nous verrions que l'âme du juste n'est pas autre chose qu'un paradis, où Notre-Seigneur, selon qu'il l'affirme lui même, trouve ses délices. Dès lors, quelle doit être d'après vous la demeure où un Roi si puissant, si sage, si pur, si riche de tous les biens, daigne mettre ses complaisances! Pour moi, je ne vois rien à quoi l'éminente beauté d'une âme et sa vaste capacité puissent être comparées. A la vérité, notre intelligence, si clairvoyante qu'elle soit, ne peut le comprendre, comme elle ne saurait, non plus, se représenter Dieu; car il nous le déclare, c'est à son image et à sa ressemblance qu'il nous a créés.

Or si la chose est vraie, et elle l'est, il n'y a aucun motif pour nous fatiguer à vouloir comprendre la beauté de ce château; puisqu'il y a entre lui et Dieu la même différence qui existe entre la créature et le Créateur; car il n'est qu'une créature; mais il suffit d'apprendre de Sa Majesté que ce château est fait à son image pour avoir quelque légère idée de la dignité sublime et de la beauté de l'âme. Ce ne serait donc pas une minime infortune, ni une petite confusion, si par notre faute nous ne pouvions nous comprendre nous-mêmes, ni savoir ce que nous sommes. Quelle ignorance ne serait pas, mes filles, celle d'une personne à qui l'on demanderait qui elle est, et qui ne se connût pas elle-même ou qui ne sût pas quel est son père, quelle est sa mère, ni quel est son pays! Ce serait là une insigne stupidité; or la nôtre est incomparablement plus grande, dès lors que nous ne cherchons pas à savoir ce que nous sommes, et que nous ne nous occupons que de notre corps. Nous savons bien d'une façon générale que nous avons une âme, parce que nous l'avons entendu dire et que la foi nous l'enseigne. Mais quels biens sont renfermés en elle; quel est Celui qui habite au-dedans d'elle; quelle en est la valeur inestimable? C'est là ce que nous ne considérons que rarement; voilà pourquoi nous avons si peu à cœur de mettre tous nos soins à en conserver la beauté. Toute notre sollicitude se porte sur la grossièreté de l'enchâssure du diamant, ou enceinte de ce château, c'est-à-dire sur notre propre corps.

Considérons donc que ce château a, comme je l'ai dit, beaucoup d'appartements, les uns en haut, les autres en bas et sur les côtés, tandis qu'au centre, au milieu de tous les

autres, se trouve le principal, celui où se passent des choses très secrètes entre Dieu et l'âme. Il est nécessaire que vous remarquiez bien cette comparaison. Peut-être m'aidera-t-elle, avec le secours de Dieu, à vous faire connaître quelques-unes des grâces qu'il lui plaît d'accorder aux âmes, et la différence qu'il y a entre elles. je m'y appliquerai jusqu'au point où je le croirai possible; car personne, ni surtout une créature aussi misérable que moi, ne saurait les comprendre toutes, tant elles sont nombreuses. Quand il plaira au Seigneur de vous en favoriser, ce sera une grande consolation pour vous de savoir déjà que c'est là une chose possible; et s'il ne vous les accorde pas, vous le louerez du moins de sa bonté infinie. De même qu'il ne nous est pas nuisible de considérer les biens-du ciel et le bonheur dont jouissent les bienheureux, que c'est là, au contraire, un motif de joie pour nous, et un stimulant pour travailler à l'acquisition de la gloire qu'ils possèdent, de même il ne peut pas résulter de dommage pour nous à considérer qu'un Dieu si grand peut se communiquer dès cet exil à des vers de terre si abjects. Il n'y en a pas non plus à aimer une bonté si excessive et une miséricorde si profonde. Je regarde comme certain que celui qui se scandalise quand il entend dire que Dieu peut accorder ici-bas une telle faveur est bien dépourvu d'humilité et d'amour du prochain. Et de fait comment pourrions-nous ne pas nous réjouir de ce que Dieu accorde de telles grâces à un de nos frères? Cela l'empêche-t-il de nous faire les mêmes faveurs? Comment ne pas nous réjouir encore quand il manifeste ses grandeurs en qui il lui plaît? Il n'a parfois d'autre but que de les montrer au grand jour; c'est ce qu'il affirme au sujet de l'aveugle à qui il rendit la vue, quand les Apôtres lui demandèrent si cet homme était aveugle à cause de ses propres péchés ou à cause de ceux de ses parents. Ainsi donc, quand il accorde ses faveurs à certaines âmes, ce n'est pas parce que ces âmes sont plus saintes que d'autres à qui il les refuse, mais parce qu'il veut manifester sa grandeur, comme nous le voyons dans saint Paul et sainte Madeleine. Il nous invite d'ailleurs par là à le louer dans ses créatures.

On pourra me dire que ces choses paraissent impossibles et qu'il serait bon de ne pas scandaliser les faibles. Mais que ceux-ci n'y ajoutent pas foi, c'est un moindre mal que d'empêcher de profiter de ces grâces les âmes à qui Dieu les accorde. Celles-ci seront, au contraire, remplies de joie, et se stimuleront à aimer davantage celui qui les enrichit de tant de miséricordes, quand elles verront qu'il possède tant de pouvoir et de majesté. D'ailleurs il est évident pour moi que les âmes avec lesquelles je m'entretiens ne sont pas exposées à pareil danger. Elles savent fort bien et elles croient que Dieu donne encore de plus hautes marques de son amour. Pour moi, je suis persuadée que quiconque ne croit pas cette vérité ne la goûtera pas par expérience. Dieu, en effet, aime beaucoup que nous ne fixions pas de limite à ses oeuvres; n'en mettez jamais non plus, vous, mes Sœurs que le Seigneur ne conduirait pas par cette voie.

Revenons à notre splendide et délicieux château, et voyons comment nous pouvons y pénétrer. Il semble que je dis une folie; car si ce château est l'âme elle même, n'est-il pas clair qu'elle ne peut y entrer? Je n'ignore pas que l'âme et le château sont une même chose; et mon langage semble aussi insensé que si je disais à quelqu'un d'entrer dans un appartement où il est déjà. Mais vous devez savoir qu'il y a de grandes différences dans la manière d'habiter un appartement. Elles sont nombreuses les âmes qui se trouvent dans l'enceinte extérieure du château, là où se tiennent les gardes; elles ne se préoccupent point d'y entrer, ni de savoir ce qu'il y a dans un si riche palais, ou quel est celui qui l'habite ou quelles en sont les demeures. Vous aurez lu, sans doute,

dans certains livres d'oraison que l'on conseille à l'âme de rentrer au-dedans d'elle-même. Eh bien, c'est précisément de cela qu'il s'agit ici.

Les âmes qui ne font pas oraison, me disait, il y a peu de temps, un grand théologien, sont comme un corps paralysé ou perclus, qui a des pieds et des mains, mais qui ne peut s'en servir. Certaines âmes, en effet, sont tellement infirmes et tellement habituées à ne s'occuper que des choses extérieures, qu'on ne saurait les en tirer et qu'elles semblent dans l'impuissance de rentrer en elles-mêmes. Elles ont déjà contracté une telle habitude de vivre au milieu des reptiles et des bêtes qui se trouvent autour du château qu'elles en ont pris, pour ainsi dire, la ressemblance. Malgré la noblesse de leur nature et le pouvoir qu'elles avaient de converser avec Dieu lui-même, elles ne sont point sorties de cet état. Si elles ne s'appliquent pas à reconnaître combien est profonde leur misère et à y porter remède, si, de plus, elles ne portent pas leurs regards sur elles-mêmes, elles seront changées en statues de sel, comme la femme de Lot, qui avait regardé en arrière.

D'après ce que je puis comprendre, la porte qui donne entrée dans ce château, c'est l'oraison et la considération. Je ne dis pas qu'il s'agit plutôt de l'oraison mentale que de la prière vocale. Dès lors que la prière est véritable, elle doit être accompagnée de la considération. Car la prière où l'on ne considère ni à qui on parle, ni ce qu'on dit, ni la nature de celui qui prie, ou celle de celui à qui on s'adresse, je ne saurais l'appeler oraison, alors même que l'on remuerait beaucoup les lèvres. Parfois, il est vrai, il y aura oraison, alors même que l'âme n'apporterait pas cette sollicitude; cela viendra alors de ce qu'elle l'aura faite d'autres fois. Mais celui qui va ordinairement s'entretenir avec la Majesté divine, comme il le ferait avec son esclave, qui ne considère pas même s'il s'exprime mal, ou non, et dit tout ce qui lui vient à l'esprit, ou ce qu'il a appris par cœur afin de le répéter ensuite à loisir, celui-là ne fait pas ce que j'appelle l'oraison. Plaise à Dieu que personne parmi les chrétiens n'en ait une de cette sorte! Quant à vous, mes Sœurs, j'espère de la bonté de Dieu que vous n'agirez jamais ainsi. Vous êtes d'ailleurs habituées à vous occuper des choses intérieures; et c'est là un très bon moyen pour ne point tomber dans un tel abrutissement 1.

Nous ne nous adressons donc point à ces âmes paralysées. Si le Seigneur lui-même ne leur commande pas de se lever, comme à cet homme qui depuis trente ans était sur le bord de la piscine, elles sont bien à plaindre et grandement exposées à se perdre. Parlons plutôt à ces âmes qui finissent par entrer dans le château. Tout engagées qu'elles sont dans le monde, elles ont pourtant de bons désirs; elles se recommandent parfois et de loin en loin à Notre-Seigneur; elles considèrent ce qu'elles sont bien que ce ne soit pas d'une manière très approfondie. De temps en temps dans le mois elles font des prières où elles apportent la pensée de mille affaires dont leur esprit est presque toujours occupé, car elles sont tellement attachées aux choses de ce monde que leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant elles s'arrachent parfois à toute préoccupation terrestre. Or c'est une grande chose pour trouver la porte du château que de se connaître soi-même et de constater que l'on suivait une mauvaise route. Enfin ces âmes entrent dans les premières demeures d'en bas, mais elles y sont accompagnées de tant de reptiles qu'ils ne lui permettent ni de contempler la beauté du château, ni d'y trouver le repos. Néanmoins c'est déjà beaucoup qu'elles soient entrées.

Il vous semblera, mes filles, que ce langage est hors de propos; car par la bonté de Dieu, vous n'êtes pas du nombre de ces âmes. Veuillez avoir patience; parce que, sans cela, je ne puis vous exposer, comme je les comprends, certaines particularités intimes de l'oraison; et encore plaise au Seigneur que je réussisse à dire quelque chose de bon ! Ce que je veux vous exposer est très difficile à comprendre, quand on n'en a point l'expérience; si vous l'avez, vous verrez que je ne puis me dispenser de toucher certains points qui, je le demande à la miséricorde de Dieu, ne vous regarderont jamais.

CHAPITRE II

Elle parle de la laideur de l'âme qui est en état de péché mortel et de la manière dont Dieu a voulu en donner quelque idée à une personne. Elle expose également quelques pensées diverses sur la connaissance de nous-mêmes; cette doctrine est avantageuse parce qu'elle renferme plusieurs points importants. Elle dit comment il faut comprendre ces demeures.

Avant d'aller plus loin, je veux vous inviter à considérer quel spectacle ce serait de voir ce château si rempli de splendeur et de beauté, cette perle orientale, cet arbre de vie qui est planté au milieu des eaux vives de la vie qui est Dieu, lorsque l'âme tombe dans le péché mortel. Il n'y a pas de ténèbres plus profondes que celles où elle est plongée; il n'y a rien de si obscur et de si noir qui puisse lui être comparé. Pour vous en faire une idée, qu'il vous suffise de savoir que ce Soleil qui lui donnait tant de splendeur et de beauté et qui se trouve encore au centre d'elle-même n'y est que comme s'il n'y était pas; il est éclipsé pour elle, bien qu'elle serait tout aussi apte à jouir de Sa Majesté que l'est le cristal à recevoir les rayons de l'astre du jour. Rien ne lui profite alors. De là vient que toutes les bonnes oeuvres qu'elle fait en état de péché mortel ne sauraient lui mériter la gloire du ciel. Ces oeuvres ne procèdent plus de Dieu, qui est le principe de toute vertu digne de ce nom; l'âme s'est séparée de lui; elle ne peut donc être agréable à ses yeux; enfin le but de quiconque commet un péché mortel n'est pas de contenter Dieu mais de plaire au démon. Or le démon n'étant que ténèbres, la pauvre âme devient ténèbres comme lui.

Je connais une personne à qui Notre-Seigneur a voulu montrer ce qu'est une âme en état de péché mortel. D'après cette personne, si on comprenait bien ce que c'est, nul ne se laisserait jamais aller à commettre un seul péché, dût-il, pour en fuir les occasions, s'exposer à tous les tourments imaginables. Voilà pourquoi elle a conçu un désir si ardent que tous comprennent cette vérité. Plaise à Dieu de vous donner, mes filles, ce désir de le prier avec instances pour les âmes qui sont en cet état; car elles sont devenues ténèbres et leurs oeuvres ne sont que ténèbres.

Considérez bien ceci. Quand une source est très limpide, tous les ruisseaux qui en découlent le sont également; de même, c'est parce qu'une âme est en état de grâce que toutes les oeuvres qu'elle accomplit alors sont agréables aux yeux de Dieu et des hommes. De telles oeuvres procèdent de la source de vie; l'âme est comme un arbre planté au milieu de cette source, sans laquelle elle perdrait toute sa fraîcheur et tous ses fruits; c'est grâce à elle qu'elle est sustentée, qu'elle ne se dessèche pas et qu'elle porte de beaux fruits. Au contraire, l'âme qui, par sa faute, s'éloigne de cette source, et se place dans une autre dont les eaux sont affreusement noires et infectes, ne peut produire qu'infortune et souillure.

Vous devez bien remarquer ici que la source, ou ce soleil resplendissant qui se trouve au centre de l'âme, ne perd ni son éclat ni sa beauté; il est toujours au-dedans de l'âme, et rien ne peut lui ravir sa magnificence. Mais l'âme, après le péché, est par rapport à ce Soleil divin comme le cristal que l'on expose au soleil matériel, après l'avoir

recouvert d'un linge très noir; il est évident que le soleil a beau éclairer, sa lumière ne produit rien sur ce cristal.

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, comprenez donc l'état où vous êtes tombées et ayez pitié de vous-mêmes! Comment est-il possible que, si vous le comprenez, vous ne fassiez aucun effort pour enlever la poix du péché qui est sur le cristal de votre âme? Sachez donc que, si vous mourez en cet état, vous ne pourrez jamais jouir de la lumière de ce Soleil divin. O Jésus, quel désolant spectacle que celui d'une âme qui en est privée! Dans quel triste état ne se trouvent elles pas, les pauvres demeures du château! Quel n'est pas le trouble de ceux qui les habitent, c'est-à-dire des sens! Quant aux puissances de l'âme, qui sont les chefs, les majordomes et les maîtres de ces demeures, quel n'est pas leur aveuglement et leur mauvaise administration! Enfin, dès lors que l'arbre est planté sur un sol qui n'est autre que le démon, quels fruits peut-il donner? Un homme de Dieu me disait un jour qu'il ne s'étonnait point de tout ce que pouvait faire celui qui est en état de péché mortel, mais plutôt de ce qu'il n'en faisait pas davantage. Que Dieu dans sa miséricorde daigne nous préserver d'un tel mal! Il n'y a rien ici-bas qui mérite le nom de mal, si ce n'est le péché, puisqu'il engendre des maux dont la durée sera sans fin. Voilà, mes filles, le mal que nous devons toujours redouter et dont nous devons prier Dieu de nous préserver. Si, en effet, Dieu lui-même ne garde la cité, c'est en vain que nous y travaillerions, car nous sommes la faiblesse même.

Cette personne à qui Dieu daigna montrer une âme en état de péché mortel disait qu'elle avait retiré de cette vision un double profit. Tout d'abord, elle en avait conçu une crainte extrême d'offenser Dieu; voilà pourquoi elle le conjurait sans cesse de ne pas la laisser tomber dans le péché dont elle voyait les si terribles châtimens. En second lieu, elle trouvait là un miroir d'humilité, car elle considérait que toutes nos bonnes oeuvres ne viennent pas de nous comme de leur principe, mais de cette source où est planté l'arbre de nos âmes, et de ce Soleil divin dont la chaleur vivifie nos oeuvres. Cette vérité, ajoute-t-elle se présente à elle avec tant d'évidence, que, si elle accomplit ou voit accomplir par d'autres quelque bonne action, elle la fait remonter aussitôt à son principe; car elle comprend comment nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu. De là vient encore qu'elle en loue Dieu immédiatement, et que d'une manière générale elle n'a jamais le moindre retour sur elle-même à la vue des bonnes oeuvres qu'elle peut accomplir.

Ce ne serait pas un temps perdu, mes Sœurs, que celui que nous emploierions, vous, à lire ces réflexions, et moi à les écrire, si nous en retirions le double profit dont je viens de parler. Les théologiens et les personnes expérimentées connaissent fort bien ces vérités. Mais nous autres femmes, pauvres ignorantes, nous avons besoin d'être aidées en tout. C'est peut-être pour ce motif que le Seigneur nous donne la connaissance des comparaisons de cette sorte. Qu'il Lui plaise dans sa bonté de nous accorder la grâce d'en profiter !

Il est très difficile de comprendre ces choses intérieures. Voilà pourquoi, ignorante comme je le suis, je dirai forcément beaucoup de choses superflues et hors de propos, avant de réussir à en dire une de bonne. Il faudra donc de la patience à quiconque lira cet écrit; il m'en faut bien d'ailleurs à moi-même pour écrire ce que je ne sais pas; et en vérité, il m'arrive parfois de prendre le papier, comme le ferait une personne bornée, sans savoir que dire, ni par où commencer. Je comprends bien cependant qu'il

est très important pour vous que j'explique de mon mieux certaines choses intérieures de l'âme. Nous entendons sans cesse parler de l'excellence de l'oraison; d'après la Constitution nous avons un certain nombre d'heures à y consacrer chaque jour; mais on nous y parle seulement de ce que nous pouvons par nous-mêmes. Quant à ces faveurs surnaturelles que Dieu opère dans l'âme, on nous en dit peu de chose. Si donc on vient à en traiter et à l'expliquer de diverses manières pour nous en donner l'intelligence, nous éprouverons une vive consolation à contempler ce céleste château de l'âme, si peu connu des mortels, bien qu'il soit recherché d'un grand nombre. Le Seigneur, il est vrai, a jeté quelque lumière sur ce point par d'autres écrits que j'ai composés; cependant, je le reconnais, il y a, depuis lors, certaines particularités que je comprends beaucoup mieux, et ce sont surtout les plus difficiles. Le fâcheux, c'est que, pour arriver à les exposer, il me faudra, je le répète, dire une foule de choses qui sont déjà très connues; et il ne saurait en être autrement, quand on a l'esprit aussi peu cultivé que le mien.

Revenons maintenant à notre château et à ses nombreuses demeures. Vous ne devez pas considérer ces demeures comme si elles étaient l'une à la suite de l'autre et à la file. Portez les regards au centre du château. C'est là qu'est la demeure, le palais où habite le Roi. De même que le fruit savoureux du palmiste est tout entier recouvert d'une foule d'écorces qui l'entourent, ainsi ce palais a-t-il tout autour de lui et au dessus une foule de demeures; d'ailleurs quand il s'agit des choses de l'âme, il faut toujours les voir dans leur plénitude, dans leur largeur et dans leur amplitude, sans craindre d'exagérer, car la capacité de l'âme dépasse de beaucoup tout ce que nous pouvons imaginer; enfin toutes les parties du château reçoivent la lumière du Soleil qui s'y trouve.

Il est très important de ne pas reléguer, pour ainsi dire, dans un coin et de ne pas mettre dans la contrainte les âmes qui s'adonnent quelque peu ou beaucoup à l'oraison. Laissez-les aller librement par ces demeures qui se trouvent en haut, en bas ou sur le côté, dès lors que Dieu les a appelées à une si haute dignité. Ne les obligez pas à rester longtemps dans une seule demeure, serait-ce celle de la connaissance propre. Celle-ci cependant, remarquez-le bien, est tellement nécessaire, que, seriez-vous dans la demeure même où réside le Seigneur, vous ne devriez jamais, malgré votre élévation, perdre de vue ce que vous êtes; et le voudriez-vous, que vous ne le pourriez pas; car une âme humble doit toujours travailler comme l'abeille qui fait son miel dans la ruche; sans cela, tout est perdu. Sachez-le néanmoins, l'abeille ne manque pas de sortir de sa ruche et de voler de fleur en fleur pour y butiner; ainsi doit faire l'âme qui considère sa propre misère. Qu'elle m'en croie, et prenne parfois son vol pour contempler la grandeur et la majesté de son Dieu. Là elle découvrira sa propre bassesse beaucoup mieux qu'en elle-même, et elle sera plus à l'abri des reptiles qui entrent dans les premières demeures, où elle s'exerce à la connaissance de soi. Sans doute, c'est, je le répète, une grande miséricorde de Dieu qu'elle s'applique à se connaître. Mais, comme on a coutume de le dire, le plus contient le moins. Aussi croyez-moi, vous pratiquerez beaucoup mieux la vertu en considérant les perfections divines qu'en tenant toujours le regard fixé sur votre propre limon.

Je ne sais si je me fais suffisamment comprendre, mais cette connaissance de nous-mêmes est tellement importante, que je ne voudrais jamais voir en vous la moindre négligence sur ce point, quelque élevée que vous fussiez dans la contemplation des choses célestes. Tant que nous vivrons sur la terre, il n'y a rien de plus nécessaire pour

nous que l'humilité. Je le dis donc de nouveau; il est très bon, il est excellent même de s'appliquer à entrer dans la demeure où l'on s'occupe de cette vertu, avant de prendre son vol vers les autres, parce qu'elle est le chemin qui y conduit. Dès lors que nous pouvons prendre une voie qui est sûre et facile, pourquoi voudrions-nous avoir des ailes pour voler? N'est-il pas préférable de nous appliquer à la suivre toujours mieux? A mon avis toutefois, nous n'arriverons jamais à nous connaître nous-mêmes, si nous ne cherchons à connaître Dieu. La vue de sa grandeur nous montrera notre bassesse; celle de sa pureté, nos souillures, et son humilité nous découvrira combien nous sommes loin d'être humbles.

Il y a deux avantages à cette considération. Le premier, c'est que si une chose blanche paraît beaucoup plus blanche quand elle est à côté d'une noire, et si une noire au contraire paraît beaucoup plus noire à côté d'une blanche, il en est de même des perfections divines; elles paraissent beaucoup plus éclatantes quand elles sont mises en regard de notre bassesse. Le second, c'est que notre intelligence et notre volonté acquièrent une plus haute noblesse et se disposent mieux pour toutes sortes de biens quand l'âme jette les yeux tour à tour sur Dieu et sur elle-même, tandis qu'il y a beaucoup d'inconvénients à ne considérer jamais que le limon de nos misères.

En parlant des âmes qui sont en état de péché mortel, nous avons déjà dit jusqu'à quel point elles sont semblables à des eaux noires et infectes. Je ne dis pas que les âmes qui sont dans la première Demeure leur ressemblent; Dieu nous en préserve! Il ne s'agit que d'une simple comparaison; mais si nous sommes toujours plongées dans la considération de notre propre misère, nous ne sortirons jamais de la fange de la crainte, de la pusillanimité et de la lâcheté. On se dit : Me regarde-t-on, ou non? Si je suis cette voie, ne va-t-il pas m'arriver quelque malheur? Oserai-je entreprendre cette oeuvre ? Ne serait-ce pas là de l'orgueil de ma part? Est-il bien qu'une personne misérable comme moi s'occupe d'une chose aussi élevée que l'oraison? Ne va-t-on pas concevoir de moi une opinion trop favorable, si je ne suis pas la voie commune à tous les mortels? Les extrêmes ne sont pas bons, même dans les pratiques de vertu. Pécheresse comme je le suis, ne vais-je pas m'exposer à tomber de plus haut? Peut-être resterai-je en chemin et serai-je un scandale pour les bons? Une personne comme moi ne doit point prétendre à des singularités.

Hélas! Mes filles, comme elles sont nombreuses les âmes à qui le démon a dû causer les plus graves préjudices par des réflexions de ce genre! Elles regardent comme de l'humilité toutes ces pensées et beaucoup d'autres que je pourrais rapporter. Cela vient de ce que nous ne nous connaissons pas encore. La connaissance de nous-mêmes est déviée; et si nous ne sortons jamais de la considération de nos misères, il n'y a pas lieu de s'en étonner. On peut s'attendre à cela et à quelque chose de pis. Aussi, mes filles, je vous en conjure, portez les regards sur le Christ notre bien; c'est là que vous apprendrez la véritable humilité; portez-les également sur les Saints; cette vue ennoblira votre entendement, comme je l'ai déjà dit, et la connaissance de vous-mêmes ne vous rendra plus rampantes et pusillanimes.

Il ne s'agit sans doute ici que de la première demeure. Néanmoins elle est très riche; elle est même d'un si haut prix que l'âme qui se débarrasse des reptiles qui s'y trouvent ne peut manquer de passer plus avant. Mais il est bon de savoir combien sont terribles les artifices et les ruses que le démon emploie pour empêcher les âmes de se connaître et de se rendre compte du chemin qu'elles doivent suivre.

D'après mon expérience, je pourrais vous donner des marques excellentes de ces premières demeures. Voilà pourquoi je vous dis de considérer qu'elles renferment non pas un petit nombre seulement, mais une infinité d'appartements. Les âmes y pénètrent de bien des façons; les unes et les autres y arrivent animées d'une bonne intention; mais comme l'intention du démon est toujours si perfide, il doit mettre dans chacune de ces demeures plusieurs légions de mauvais esprits afin d'empêcher les âmes de passer aux autres demeures; et comme les pauvres âmes ne le comprennent pas, il leur dresse toutes sortes d'embûches pour les tromper. Son pouvoir toutefois est moins grand vis-à-vis de celles qui sont plus rapprochées de la demeure où habite le Roi. Dans ces premières demeures, au contraire, les âmes sont encore imprégnées de l'esprit du monde, plongées dans ses plaisirs, enivrées enfin par ses honneurs et ses prétentions. Les sens et les puissances qui sont les vassaux que Dieu leur a donnés ne sont pas encore assez forts par eux-mêmes; ces âmes sont facilement vaincues, malgré leur désir de ne point offenser Dieu et malgré leurs bonnes oeuvres. Celles qui se verront en cet état doivent recourir souvent et de leur mieux à Sa Majesté, prendre sa sainte Mère pour avocate, et supplier les saints de les soutenir dans ce combat, puisque leurs serviteurs ont peu de force pour se défendre eux-mêmes. A la vérité, dans quelque état que l'on se trouve, il faut le secours de Dieu. Que Sa Majesté daigne nous le donner dans sa miséricorde! Ainsi soit-il!

Oh ! Que cette vie est pleine de misères! Comme j'ai longuement parlé ailleurs des inconvénients qu'il y a à ne pas bien comprendre ce qui concerne l'humilité et la connaissance de nous-mêmes, je ne m'y arrête pas davantage ici, mes filles, bien que ce soit le plus important pour nous; et encore plaise à Dieu que j'aie dit quelque chose qui vous soit profitable !

Toutefois remarquez-le bien, ces premières demeures ne reçoivent encore presque rien de la lumière qui sort du palais où réside le Roi; elles ne sont pas cependant complètement dans les ténèbres; elles ne sont pas noires, non plus, comme quand l'âme est en état de péché, mais il y a quelque peu d'obscurité. Je ne m'explique pas bien: je veux dire que si celui qui est dans l'appartement ne peut voir cette lumière, ce n'est pas parce que la demeure n'est pas éclairée, mais parce que toute cette foule de couleuvres, vipères et reptiles venimeux qui y sont entrés avec l'âme ne laissent pas profiter de la lumière. Voici quelqu'un qui entre dans une salle où le soleil darde vivement ses rayons. Mais ses yeux sont tellement couverts de boue qu'il ne peut presque pas les ouvrir; or, bien que la salle soit éclairée, il ne jouit pas de son éclat à cause de l'obstacle qu'il porte sur les yeux ou à cause des bêtes féroces et des bêtes fauves qui l'empêchent de voir autre chose qu'elles-mêmes.

Telle doit être, à mon avis, une âme qui, sans être en mauvais état, est encore, comme je l'ai dit, très plongée dans les choses de ce monde, préoccupée des biens terrestres, de l'honneur et des affaires; en fait voudrait-elle se contempler et jouir de sa propre beauté, qu'elle n'y réussirait pas et qu'elle serait impuissante, ce semble, à se débarrasser tant d'obstacles.

Il convient donc beaucoup, si l'on veut entrer dans les secondes demeures, que chacun, selon son état, s'applique à se dégager des soucis et des affaires qui ne sont point indispensables. Cette mesure est tellement importante pour celui qui veut parvenir à la demeure principale, que je regarde comme impossible qu'il n'y arrive

jamais s'il ne commence par le moyen dont je parle. Il ne pourra même pas rester dans la demeure où il est, sans courir de grands dangers, bien qu'il soit déjà entré dans le château; car il est impossible qu'au milieu de bêtes si venimeuses, il n'en soit pas mordu une fois ou l'autre.

Quel malheur ce serait, mes filles, si nous qui sommes à l'abri de tant de dangers et avons déjà pénétré bien plus avant dans les autres demeures secrètes du château, nous venions par notre faute à retomber dans la confusion de ces premières demeures! A cause de nos péchés, il doit y avoir beaucoup de personnes qui, après avoir été comblées des grâces de Dieu, sont retombées par leur faute dans ce misérable état. Ici, dans cette maison, nous sommes libres quant à ce qui regarde l'extérieur. Plaise à Dieu que nous le soyons également quant à l'intérieur, ou qu'il daigne lui-même nous accorder cette grâce !

Abstenez-vous, mes filles, de ces sollicitudes qui vous sont étrangères. Sachez qu'il y a peu de demeures dans ce château où les démons ne livrent leurs assauts. A la vérité, il en est quelques-unes où, comme je crois l'avoir dit, les gardes, c'est-à-dire les puissances de l'âme, ont assez de force pour lutter contre lui; mais nous avons un besoin extrême de veiller sans cesse pour découvrir ses pièges et ne pas nous laisser tromper quand il se transforme en ange de lumière. Il peut nous nuire dans une foule de circonstances, en s'insinuant peu à peu, et nous ne le comprenons que lorsque le mal est fait.

Je vous ai déjà dit qu'il agit à la façon d'une lime sourde. Nous devons le découvrir dès le début. Je vais vous donner quelques exemples pour vous aider à le mieux comprendre. Il inspire à une Sœur de si vifs désirs de pénitence qu'elle s'imagine ne pouvoir goûter de repos qu'à la condition de torturer son corps. Ce principe est bon. Mais si la prieure a défendu de se livrer à des pénitences sans sa permission, et que cette Sœur, trompée par le démon, croit devoir passer outre, parce qu'il s'agit d'une chose excellente, et continue en cachette à se torturer au point de perdre la santé et de ne pouvoir suivre la règle, vous voyez où l'a menée un tel bien.

Le démon suggère à une autre Sœur un zèle très ardent pour la perfection; ce zèle est excellent; mais il peut la pousser à regarder les moindres fautes commises par ses compagnes comme des manquements graves et à surveiller leurs imperfections pour les dénoncer à la prieure. Il y a plus, avec ce grand zèle dont elle est animée pour l'observance de la règle, elle ne verra même pas parfois ses propres fautes; et comme les autres religieuses ignorent ses intentions, elles ne prendront peut-être pas en bonne part une telle sollicitude.

Le mal que le démon prétend faire par là n'est pas petit. Il veut refroidir la charité et l'amour que les Sœurs se portent mutuellement; ce qui serait un grand malheur. Sachons bien, mes filles, que la véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain; et plus nous serons fidèles à garder ce double précepte, plus nous serons parfaites. Notre règle et nos constitutions ne sont que des moyens de l'accomplir de notre mieux. Laissons donc ce zèle indiscret qui peut nous causer beaucoup de mal, et que chacune d'entre nous se contente d'examiner sa propre conduite. Comme j'ai longuement traité ce sujet dans un autre écrit, je n'en dis pas davantage maintenant.

Cet amour que vous devez avoir les unes pour les autres est tellement important que je voudrais que vous ne le perdiez jamais de vue. Si vous alliez examiner chez vos sœurs ces petits riens qui parfois ne sont même pas des imperfections, mais que par suite de votre ignorance vous prendriez peut-être en mauvaise part, vous pourriez perdre la paix de l'âme et troubler les autres. Vous voyez comment une pareille perfection vous coûterait cher.

Le démon pourra, en outre, susciter ce même zèle indiscret vis-à-vis de la prieure; la tentation alors sera plus dangereuse; voilà pourquoi il faut beaucoup de discrétion. Si, en effet, la prieure agit contre la règle et la constitution, vous ne devez pas toujours le prendre en bonne part; mais vous aurez soin de l'avertir; et supposé qu'elle ne se corrige pas, vous préviendrez le Supérieur; cela est un acte de charité. Il en sera de même, si vous remarquez dans les Sœurs quelque manquement grave. Car laisser tout passer par crainte que ce ne soit une tentation serait une vraie tentation. Mais remarquez bien que, pour ne point vous laisser tromper par le démon, vous ne devez pas vous entretenir de ces choses les unes avec les autres; le démon pourrait en retirer beaucoup de profit et introduire parmi vous l'habitude de la médisance. Vous n'en parlerez donc, comme je l'ai dit, qu'à la personne qui peut y apporter un remède. Grâce à Dieu, cette remarque n'a pas tant d'importance ici, vu le silence si continu que nous gardons. Il est bon toutefois que nous nous tenions sur nos gardes.

DEUXIEMES DEMEURES

CHAPITRE UNIQUE

*Elle montre combien il est important de persévérer
pour arriver aux dernières demeures, quels combats
terribles sont livrés à l'âme Par le démon, et de quelle
nécessité il est de ne point s'égarer dès le début, si
l'on veut réussir. Elle indique un moyen qui, d'après
son expérience personnelle,
est très efficace.*

Nous allons commencer maintenant à parler des âmes qui entrent dans les secondes demeures, et nous verrons ce qu'elles y font. Je voudrais être brève, dès lors que j'en ai parlé ailleurs tout au long; mais il me sera impossible de ne pas me répéter sur beaucoup de points, vu que je ne me rappelle plus ce que j'en ai dit. Si du moins je savais exposer ces mêmes pensées d'une manière différente, vous n'en éprouveriez, j'en suis sûre, aucun ennui; car dans ce cas on ne se lasse jamais de lire les livres qui traitent de ces matières, quelque nombreux qu'ils soient.

Nous parlons donc des âmes qui ont déjà commencé à s'adonner à l'oraison; elles ont compris combien il leur importe de ne pas rester dans les premières demeures, mais bien souvent elles n'ont pas le courage de les abandonner, parce qu'elles ne s'éloignent pas des occasions. Il y a là un grave danger. C'est néanmoins une grande miséricorde de Dieu qu'elles s'appliquent de temps en temps à fuir les couleuvres et les bêtes venimeuses, et comprennent qu'il est bon de s'en détourner. Ces âmes, à un certain point de vue, ont beaucoup plus à souffrir que celles qui se trouvent dans les premières demeures; mais elles ne courent plus autant de danger parce qu'il semble que déjà elles les comprennent il y a donc un espoir sérieux qu'elles pénétreront davantage dans l'intérieur du château.

J'ai dit qu'elles souffrent beaucoup plus que celles qui habitent les premières demeures; ces dernières en effet, sont comme des muets qui se trouvent en même temps privés de l'ouïe, et qui, pour ce motif souffrent moins de l'impuissance de parler, que s'ils entendaient sans pouvoir parler. Ce n'est pas toutefois un motif pour eux de préférer un pareil état; car enfin il est très utile d'entendre ce qu'on nous dit.

Les âmes qui habitent les secondes demeures entendent donc les appels que leur adresse le Seigneur parce qu'elles sont plus rapprochées du palais où réside le Dieu de toute majesté. C'est en effet un très bon voisin! Et il a tant de miséricorde et de bonté! Sans doute, ces âmes s'occupent encore de leurs passe-temps, de leurs affaires, de leurs plaisirs et des bruits du monde; elles font des chutes, puis elles relèvent se de leurs fautes; d'ailleurs les reptiles sont venimeux, si dangereux et si remuants, qu'il est

presque que impossible qu'elles ne trébuchent pas et ne soient pas exposées à tomber. Néanmoins ce Seigneur de nos âmes estime tant que nous l'aimions et que nous recherchions sa compagnie, qu'il ne manque pas, à un moment ou l'autre, de nous appeler et de nous inviter à nous rapprocher de lui. Sa voix est tellement suave que la pauvre âme est toute désolée de ne pas accomplir immédiatement ce qu'il lui commande. Aussi, je le répète, elle souffre davantage que si elle ne l'entendait pas.

Je ne dis pas que cette voix et ces appels du Seigneur ressemblent à ceux dont il sera question plus tard.

Il nous parle ici par l'intermédiaire de gens de bien, de sermons, ou de livres de piété que nous lisons; il emploie, en outre, beaucoup d'autres moyens que vous connaissez, comme les maladies, les épreuves, ou enfin une vérité qu'il nous enseigne dans ces moments que nous consacrons à l'oraison. Si peu fervente que vous supposiez cette oraison, Dieu en fait grand cas. Quant à vous, mes Sœurs, prenez garde d'avoir peu d'estime pour cette première grâce, et ne vous découragez point si vous ne répondez pas immédiatement à la voix du Seigneur. Sa Majesté sait attendre des jours et des années, surtout quand elle découvre en nous de la persévérance et de bons désirs. C'est la persévérance qui est le plus nécessaire ici, dès lors qu'elle nous aide toujours à gagner beaucoup. Mais les combats que les démons livrent de toutes sortes de manières sont terribles et affligent bien plus que dans les demeures précédentes. Dans celles-ci, en effet, l'âme était comme une personne muette et sourde; du moins, elle entendait très peu; et, semblable à celui qui a perdu en partie l'espérance de vaincre, elle n'opposait pas une aussi vive résistance au démon. Mais ici son entendement est plus éveillé et ses puissances plus habiles; elle ne peut manquer d'entendre les coups redoublés qui lui sont portés et le vacarme que l'on fait autour d'elle.

Les démons lui représentent alors ces reptiles pleins de venin dont j'ai parlé, c'est-à-dire les biens du monde, et lui montrent que les plaisirs d'ici-bas sont en quelque sorte éternels; ils lui rappellent l'estime dont elle y jouit, ses amis, ses parents; ils lui parlent de sa santé qu'elle va compromettre par les pénitences, car l'âme une fois parvenue à cette demeure commence toujours à avoir déjà le désir d'en faire quelques-unes; enfin ils lui suscitent toutes sortes d'obstacles.

O Jésus, quel vacarme que celui que les démons font alors et dans quelle affliction ne plongent-ils pas la pauvre âme? Elle ne sait si elle doit avancer ou retourner à la première demeure. Par ailleurs, la raison lui montre quelle folie ce serait de penser que tous les avantages du monde puissent être comparés au bien après lequel elle aspire. La foi lui enseigne ce qui est capable de combler ses vœux. La mémoire lui rappelle le terme où vont aboutir tous les biens d'ici-bas; elle lui remet sous les yeux la mort des personnes qu'elle a connues et qui en ont joui à loisir. Elle lui représente comment quelques-uns ont disparu subitement et avec quelle rapidité ils sont tombés dans un oubli complet; elle lui montre que quelques-uns de ceux qu'elle a vus au sein de la prospérité gisent aujourd'hui sous terre, foulés aux pieds des passants; que, de plus, elle est passée elle-même souvent par le lieu de leur sépulture, et enfin que dans leurs corps fourmillent des vers en nombre considérable; ajoutez à cela beaucoup d'autres choses que la mémoire peut lui représenter. La volonté se porte alors à aimer Celui en qui elle a découvert tant de perfections et tant de marques d'amour; elle voudrait le payer quelque peu de retour. Ce qui la touche surtout, c'est que ce véritable amour, loin de se séparer jamais d'elle, lui tient toujours compagnie, et lui donne l'être et la vie. L'entendement accourt aussitôt pour lui faire comprendre qu'elle ne saurait trouver un meilleur ami, alors même qu'elle vivrait de longues années encore; que le

monde tout entier est rempli de mensonges, et qu'au milieu des plaisirs proposés par le démon, il n'y a que chagrins, soucis et contradictions. Il lui dit qu'elle doit être certaine qu'en dehors de ce Château elle ne trouvera ni sécurité ni paix; qu'elle se garde d'aller dans des maisons étrangères; que la sienne, si elle veut en jouir, est enrichie d'une foule de biens: et qui donc peut trouver comme elle dans sa propre maison tout ce dont il a besoin? Ne possède-t-elle pas cet Hôte incomparable qui la comblera de tous les biens, si elle ne veut pas s'égarer comme l'enfant prodigue et se condamner comme lui à la nourriture des pourceaux?

Avec de telles raisons l'âme est capable de vaincre tous les démons. Mais ô mon Seigneur et mon Dieu, comme la coutume où l'on est de vivre au milieu des vanités d'ici-bas et le spectacle que donne le monde entier en s'en occupant ont bientôt détruit toutes ces raisons! La foi, en effet, est tellement affaiblie que nous préférons ce qui tombe sous nos regards à ce qu'elle nous enseigne. Et en vérité, que voyons-nous, sinon les plus profondes misères chez ceux qui mettent leur bonheur dans les biens visibles? Voilà ce que font ces reptiles venimeux au milieu desquels nous vivons. Considérez celui qui est mordu par une vipère; il est envahi par le venin et tout son corps se gonfle; ainsi en est-il de l'âme qui ne se tient pas sur ses gardes. Évidemment il lui faudra beaucoup de remèdes pour se guérir, et ce sera une grande miséricorde de Dieu si elle n'en meurt pas.

Oui, l'âme endure vraiment ici des souffrances très vives, surtout quand le démon comprend que, par ses qualités et par ses pratiques de vertu, elle est apte à monter très haut. Tout l'enfer est alors conjuré pour l'obliger à sortir du château. O mon Seigneur, comme elle a besoin de votre secours! Sans vous, elle ne peut rien! Je vous en supplie par votre miséricorde, ne permettez pas qu'elle soit victime de l'illusion et abandonne l'œuvre qu'elle a entreprise. Eclairez-la; qu'elle comprenne que tout son bonheur dépend de sa persévérance et qu'elle se tienne éloignée des mauvaises compagnies.

Il est très important pour elle de s'ouvrir à ceux qui connaissent de pareilles épreuves, de se rapprocher non seulement de ceux qu'elle voit dans la demeure où elle est arrivée mais encore de ceux qui, comme elle le comprend, ont pénétré plus avant dans l'intérieur du château. Elle trouvera en eux un grand secours; et leur genre de vie aura peut-être tant d'empire sur elle qu'ils finiront par l'attirer dans leur propre demeure. Mais qu'elle se tienne toujours sur ses gardes, si elle veut ne point se laisser vaincre; et quand le démon la verra résolue à perdre la vie, le repos, et tout ce qu'il lui offre, plutôt que de retourner à la première demeure, il la laissera bien plus promptement.

L'âme doit montrer un mâle courage et ne pas ressembler à ces soldats qui se couchaient sur le ventre pour boire, lorsqu'ils marchaient au combat, sous la conduite de je ne sais plus quel chef. Elle doit s'armer de courage, car elle va lutter contre tous les démons réunis et elle ne saurait avoir de meilleures armes que celles de la Croix. Je l'ai dit d'autres fois, mais je le répète encore ici, tant je le regarde comme important, l'âme ne doit pas songer à chercher des joies dans ces débuts : ce serait une manière très vile d'entreprendre un édifice si splendide et si majestueux, qui, s'il était bâti sur le sable, ne tarderait pas à s'écrouler. Elle n'y rencontrerait d'ailleurs que dégoûts et tentations. Ce n'est pas dans ces demeures que tombe la manne c'est plus à l'intérieur du château, là où tout est suave pour l'âme, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut

Quelle chose plaisante! Nous sommes encore au milieu de mille embarras et remplis d'imperfections ; les vertus n'ont pas encore assez de force pour pouvoir marcher, parce qu'elles ne font que de naître, et plaise à Dieu qu'elles aient commencé ! Et cependant nous n'avons pas honte de chercher des douceurs dans l'oraison et de nous plaindre des sécheresses! Que cela, mes Sœurs ne vous arrive jamais. Prenez sur vos épaules la croix que votre époux a portée sur les siennes; sachez que telle doit être votre ambition. Que celle qui pourra souffrir davantage pour lui le fasse; elle sera la mieux partagée. Tout le reste est pour ainsi dire accessoire; néanmoins, si le Seigneur daigne vous l'accorder, ne manquez pas de lui en rendre les plus vives actions de grâces.

Il vous semblera peut-être que vous êtes fermement résolues à endurer les peines extérieures, à la condition que Dieu vous console intérieurement. Mais Sa Majesté sait mieux que nous ce qui nous convient; nous n'avons pas à lui conseiller ce qu'Elle doit nous donner. Elle pourrait nous dire, à juste titre, que nous ne savons pas ce que nous demandons. Voici un avis que vous aurez soin de ne jamais oublier, parce qu'il est très important : l'unique ambition de celui qui commence à s'adonner à l'oraison doit être de travailler à s'affermir dans les bonnes résolutions, et de ne négliger aucun moyen pour rendre sa volonté conforme à celle de Dieu. C'est en cela, soyez-en bien assurées, comme je le montrerai plus tard, que consiste la plus haute perfection à laquelle on puisse arriver dans le chemin spirituel. Plus votre volonté sera conforme à celle de Dieu, plus aussi vous recevrez de lui, et plus vous serez avancées dans la voie de la perfection. N'allez pas vous imaginer qu'il y a ici d'autres mystères, des choses que vous ne savez pas ou que vous ne comprenez pas; tout notre bien consiste à nous conformer à la volonté de Dieu.

Mais si nous nous trompons dès le début, si nous voulons immédiatement que Dieu fasse notre volonté et nous dirige à notre guise, quelle solidité peut avoir cet édifice spirituel? Appliquons-nous à faire ce qui dépend de nous et à nous préserver des reptiles venimeux. Le Seigneur veut souvent que les mauvaises pensées viennent nous assaillir et nous affliger sans que nous puissions les chasser; il nous tient dans les aridités; il permet même parfois que nous soyons mordus par les reptiles, afin de nous apprendre à mieux nous en préserver ensuite; il veut voir également si notre douleur de l'avoir offensé est profonde. Ne vous découragez donc point, quand il vous arrive de faire quelques chutes; reprenez aussitôt votre marche en avant. Dieu saura tirer le bien de ces chutes mêmes, comme celui qui vend la thériaque et qui, pour s'assurer qu'elle est efficace, en prend aussitôt après avoir bu du poison.

Quand nous n'aurions point d'autre preuve de notre misère et des dommages immenses causés par la dissipation, que la terrible difficulté où nous sommes de pouvoir nous recueillir, cela suffirait. Quel mal plus grand pour nous que de n'être plus dans notre propre maison? Quel espoir aurions-nous de trouver du repos ailleurs, lorsque nous ne pouvons le trouver chez nous? En effet, nos amis les plus intimes et nos plus proches parents, ceux avec lesquels nous devons toujours vivre, alors même que nous ne le voudrions pas, je veux dire les puissances de notre âme, ne semblent-ils pas nous faire la guerre, comme pour se venger de celle que nos vices leur ont faite? La paix ! La paix! Mes Sœurs; voilà ce qu'a dit le Seigneur, telle est la parole qu'il a adressée tant de fois à ses Apôtres. Croyez-moi donc, si vous ne l'avez pas, et si vous ne travaillez pas à la posséder dans votre propre demeure, vous ne la trouverez point chez les étrangers.

Qu'ils mettent un terme à cette guerre, ceux qui n'ont pas encore commencé à rentrer en eux-mêmes!

Je le leur demande au nom du sang que Notre-Seigneur a répandu pour nous. Quant à ceux qui ont commencé, qu'ils se gardent bien de se décourager et de retourner en arrière. Qu'ils sachent que la rechute est pire que la chute; et puisqu'ils reconnaissent ce qu'ils ont perdu, qu'ils mettent toute leur confiance en la miséricorde de Dieu, et nullement en eux-mêmes. Ils verront alors comment Sa Majesté les fera passer d'une demeure à une autre et les introduira dans une terre où ces bêtes cruelles ne pourront ni les atteindre, ni les harceler. Ils les tiendront toutes assujetties, se riront de leurs vains efforts et jouiront de beaucoup plus de biens qu'ils ne pourraient en désirer même dès cette vie.

Ainsi que je vous le rappelais au début de cet écrit, je vous ai déjà exposé ailleurs comment vous devez vous diriger au milieu de ces troubles que le démon suscite dans cette demeure; il faut commencer à vous recueillir non à force de bras mais avec suavité, afin de jouir de la paix d'une manière plus constante; voilà pourquoi je n'en dirai rien ici. Je veux seulement vous faire remarquer qu'il est très important, à mon avis, de s'ouvrir alors à des personnes qui ont l'expérience de cet état; car vous pourriez vous imaginer que vous faites une grande brèche au recueillement lorsque vous vous occupez d'œuvres nécessaires; mais si vous ne laissez pas pour cela de travailler à vous le procurer, le Seigneur dirigera tout à votre avantage, alors même que vous ne trouveriez personne pour vous donner conseil. Lorsque l'on a perdu le recueillement, il n'y a point d'autre remède que celui de le rechercher de nouveau. sans cela l'âme en arrive peu à peu à perdre tous les jours davantage, et encore plaise à Dieu qu'elle le comprenne !

Mais, comme se l'imaginera peut-être quelqu'une d'entre vous, puisque c'est un si grand mal de retourner en arrière, ne vaudrait-il pas mieux ne s'occuper jamais d'entrer dans le château et rester en dehors? Je vous l'ai déjà dit au début, et le Seigneur lui-même l'a proclamé : Celui qui aime le danger y périra. Je vous ai dit, en outre, que la porte pour entrer dans ce château c'est l'oraison. N'allons donc pas croire que nous entrerons au ciel si nous ne rentrons en nous-mêmes, pour nous connaître, pour considérer notre misère, pour savoir quelles sont nos obligations envers Dieu et implorer souvent sa miséricorde; ce serait une folie. Le Seigneur lui-même nous dit : Personne ne montera à mon Père si ce n'est par moi; je ne sais s'il a dit textuellement ces paroles; je crois que oui. Il a ajouté : Qui me voit, voit aussi mon Père. Or, l'âme qui ne jette jamais sur lui les regards, qui ne considère jamais ses obligations envers lui, ni la mort qu'il a endurée pour nous, comment peut-elle le connaître? Je me le demande, comment peut-elle accomplir de bonnes oeuvres à son service? Que peut être la foi sans les oeuvres Et des oeuvres qui ne tirent pas leur valeur des mérites de Jésus-Christ, notre bien, de quel prix peuvent-elles être? Qui donc nous portera à aimer ce Seigneur? Plaise à Sa Majesté de nous faire comprendre combien nous lui coûtions et de nous manifester clairement que le serviteur n'est pas plus que le maître, que nous devons travailler pour jouir de sa gloire, et que pour cela il est nécessaire de prier, afin de n'être pas sans cesse exposé à la tentation!

TROISIEMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite du peu de sécurité que nous pouvons posséder tant que nous vivons dans cet exil, malgré L'état élevé où nous serons parvenus. Elle montre comment il convient de marcher toujours avec crainte et donne quelques avis utiles.

Que dirons-nous à ceux qui, par la miséricorde de Dieu, ont remporté la victoire dans ces combats, et qui par leur persévérance sont entrés dans les troisièmes Demeures? Que leur dirons-nous, si ce n'est : Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur? Ce n'est pas une petite faveur que Sa Majesté m'ait accordée en me donnant à l'heure présente le sens de ce verset en castillan, tant je suis inapte sur ce point. Oui, c'est à juste titre que nous l'appelons bienheureux, celui-là, car s'il ne retourne pas en arrière, il se trouve, d'après ce que nous pouvons en juger, dans le vrai chemin du salut. Vous voyez par là, mes Sœurs, combien il est important de remporter la victoire dans les combats dont nous avons parlé; je regarde, en effet, comme certain que le Seigneur ne manque jamais de mettre le vainqueur en sûreté de conscience, et ce n'est pas là un petit bienfait. Je dis en sûreté de conscience, et je dis mal; car il n'y a pas de sécurité en cette vie; voilà pourquoi vous devez toujours comprendre qu'en m'exprimant de la sorte, je suppose que l'âme n'abandonne pas la voie où elle a commencé d'entrer. C'est une bien grande misère que celle de notre vie d'ici-bas. Nous devons toujours être comme ceux qui ont les ennemis à leur porte; ils ne peuvent dormir ou manger que les armes à la main, car ils redoutent à tout instant que l'on ne fasse quelque brèche à leur forteresse. O mon Seigneur et mon Bien, comment voulez-vous que nous aimions une vie si misérable? Il nous serait impossible de ne pas vouloir et de ne pas demander que vous nous en sortiez, si nous n'avions l'espérance de la perdre pour vous, ou de la consacrer véritablement à votre service, et surtout si nous ne comprenions que telle est votre Volonté. Mais si tel est votre bon plaisir, ô mon Dieu, mourons avec vous, comme disait saint Thomas, car vivre sans vous et dans la crainte que l'on peut vous perdre à jamais, qu'est-ce, sinon mourir mille fois?

Voilà pourquoi je vous le dis, mes filles, la félicité que nous devons demander est celle qui consiste à nous trouver en sécurité avec les bienheureux. Car, au milieu de toutes les craintes d'ici-bas, quel bonheur peut goûter une âme qui n'a d'autre joie que celle de contenter Dieu? Et cependant, sachez que certains saints, après avoir goûté cette joie, et une autre beaucoup plus élevée encore, sont tombés dans des péchés graves; or avons-nous l'assurance que Dieu nous tendra la main, je veux dire nous accordera un secours spécial pour nous relever et pour faire pénitence comme eux? Je vous l'assure, mes filles, cette pensée me donne une telle frayeur que je ne sais comment je puis écrire ces lignes; je ne sais même pas comment je puis vivre, dès lors que le souvenir m'en revient si souvent. Demandez à Sa Majesté, mes filles, qu'elle-même soit toujours vivante en moi, car, sans cela, quelle sécurité pourrais je avoir après une vie aussi mal employée que la mienne? Ne vous laissez pas aller au chagrin

en entendant cet aveu, comme j'ai constaté que vous en avez eu quelquefois, lorsque je me suis exprimée de la sorte. Ce sentiment venait de ce que vous auriez voulu que j'eusse été très sainte, et vous avez raison. Je le souhaiterais également. Mais que puis-je faire, dès lors que j'ai perdu ce bonheur uniquement par ma faute? D'un autre côté, je n'ai pas à me plaindre de Dieu; il n'a pas manqué de m'accorder tous les secours nécessaires pour que vos désirs fussent remplis.

Je ne puis m'exprimer de la sorte sans répandre des larmes, et je suis toute confuse quand je considère que j'écris pour des âmes qui seraient capables de m'instruire. Mais aussi, comme l'ordre que l'on m'a donné de composer ce travail a été pénible pour moi! Plaise à Dieu qu'il vous soit de quelque utilité puisque je l'ai entrepris pour sa gloire ! Conjurez-le de pardonner sa hardiesse à cette misérable créature. Toutefois, Sa Majesté sait bien que je ne veux espérer qu'en sa miséricorde. Dès lors que je ne puis faire que mon passé n'ait pas eu lieu, mon seul remède est de recourir à cette divine miséricorde, de mettre ma confiance dans les mérites de son Fils et de la Vierge, sa Mère, dont, tout indigne que j'en suis, je porte l'habit. Puisque vous portez, vous aussi cet habit, mes filles, bénissez Dieu de ce que vous êtes véritablement les filles de cette Souveraine. Vous n'avez plus à rougir de ma malice, Puisque vous avez une si bonne Mère. Appliquez-vous à marcher sur ses traces; considérez quelle doit être la grandeur de cette Souveraine et quel est le privilège de l'avoir pour Patronne, dès lors que mes péchés et mes infidélités n'ont pu ternir en rien l'éclat de ce saint Ordre. Toutefois, remarquez bien cet avis malgré le bonheur d'appartenir à un Ordre si saint et d'être les filles d'une telle Mère, vous n'êtes pas en sécurité. David était très saint, et vous voyez ce qu'a été Salomon. Ni la clôture, ni les austérités au milieu desquelles vous vivez, ni le commerce intime que vous avez toujours avec Dieu, ni l'exercice de l'oraison auquel vous vous livrez si assidûment, ni l'éloignement si absolu où vous êtes de toutes les vanités du monde, ni l'horreur que vous croyez en avoir, ne sauraient vous donner une assurance complète. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, je le répète, pour nous mettre à l'abri de toute crainte. Aussi, continuez à méditer ce verset, et rappelez-le souvent à votre mémoire : *Beatus vir qui timet Dominum.* (Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur.)

Je ne me souviens plus de ce que je disais, car je me suis bien éloignée de mon sujet. Quand je me rappelle mes infidélités, on dirait qu'on me coupe les ailes et je suis incapable de dire une parole sensée; voilà pourquoi je ne veux plus m'en occuper pour le moment.

Je reviens donc à ce que j'avais commencé à vous dire. Nous parlions des âmes qui sont entrées dans ces troisièmes Demeures. Ce n'est pas une petite faveur que le Seigneur leur ait accordée quand il les a aidées à surmonter les premières difficultés; cette faveur au contraire est très grande; et grâce à la bonté de Dieu, il y a, je crois, beaucoup de ces âmes dans le monde qui en jouissent. Elles ont un désir ardent de ne point offenser Sa Majesté; elles se tiennent même en garde contre les péchés véniels; elles s'adonnent à la mortification; elles ont leurs heures de recueillement; elles emploient bien leur temps; elles s'adonnent aux oeuvres de charité envers le prochain; elles sont pondérées dans leurs paroles, rangées dans leur mise, et quand elles se trouvent à la tête d'une maison, elles la gouvernent avec sagesse. A coup sûr, leur état est digne d'envie; et il semble que rien ne les empêche d'arriver jusqu'à la dernière Demeure. Notre-Seigneur ne leur en refusera pas l'entrée, si elles le veulent, car elles sont dans d'excellentes dispositions pour recevoir de lui toutes sortes de grâces.

O Jésus! Pourrait-il s'en trouver une seule parmi vous, mes Sœurs, qui ose déclarer qu'elle ne veut pas un si grand bien, surtout après avoir surmonté les principales difficultés? Non, aucune ne le dira. Toutes, au contraire, nous proclamerons que nous le voulons. Mais il faut encore quelque chose de plus, pour que le Seigneur possède complètement l'âme. Il ne suffit pas de dire : je le veux. Cela n'a point suffi au jeune homme auquel Notre-Seigneur demandait s'il voulait être parfait. Depuis que j'ai commencé à parler de ces demeures, je songe à ce jeune homme, parce que nous faisons vraiment comme lui. C'est de là que viennent le plus ordinairement les grandes sécheresses que l'on éprouve dans l'oraison, bien qu'elles aient également d'autres causes. Je ne parle pas de certaines épreuves intérieures intolérables qu'endurent beaucoup de saintes âmes, sans qu'il y ait le moins du monde de leur faute, et dont Notre-Seigneur les délivre toujours en les enrichissant de nombreux mérites. Je ne parle pas, non plus, des âmes qui sont affligées de mélancolie ou d'autres infirmités, car enfin en toutes choses nous devons compter avec les jugements de Dieu; mais, à mon avis, les sécheresses ont le plus ordinairement pour cause ce que j'ai dit. Ces âmes sont persuadées qu'elles ne voudraient pour rien au monde tomber dans un péché mortel; beaucoup d'entre elles ne commettraient pas même un péché véniel de propos délibéré; elles font un noble usage de leur temps et de leurs biens; aussi elles ne peuvent supporter avec patience qu'on leur ferme la porte qui donne entrée dans l'appartement de notre Roi dont elles se croient et sont en réalité les vassales. Mais elles ne se rappellent pas que, même sur la terre, tous les nombreux vassaux du Roi n'entrent pas dans ses appartements.

Pour vous, mes filles, entrez, entrez dans l'intime de vous-mêmes; allez au-delà de vos petites oeuvres, car votre titre de chrétiennes vous oblige à cela et à beaucoup plus encore. Contentez-vous d'être les vassales de Dieu; gardez-vous d'avoir des prétentions trop hautes; sans quoi vous perdriez tout. Considérez les saints qui sont entrés dans la demeure de ce Roi, et vous verrez quelle différence il y a entre eux et nous. Ne demandez point ce que vous n'avez pas mérité. Quand on a offensé Dieu comme nous, il ne devrait pas même nous venir à la pensée que, malgré tous les services que nous lui rendrons, nous pourrions mériter la faveur accordée aux saints.

O humilité, ô humilité! Je ne sais quelle tentation j'ai en ce moment; mais je ne puis croire que les âmes qui sont si affectées de ces sécheresses ne manquent pas un peu de cette vertu. Je ne parle point de ces grandes épreuves intérieures dont il a été question et qui affligent beaucoup plus qu'un simple manque de dévotion. Pour nous, mes Sœurs, éprouvons-nous nous-mêmes, ou bien que le Seigneur nous éprouve. Il sait bien le faire, quoique très souvent nous ne voulions pas le comprendre.

Revenons à ces âmes qui se conduisent en tout avec tant de sagesse; considérons ce qu'elles font pour Dieu, et nous verrons aussitôt que nous n'avons aucun motif de nous plaindre de Sa Majesté. Si, en effet, lorsque Notre-Seigneur nous dit comment il faut agir pour être parfaits, nous lui tournons le dos et nous nous en allons tristes, comme le jeune homme de l'Évangile, que voulez-vous que fasse Sa Majesté qui doit mesurer la récompense à l'amour que nous lui portons? Cet amour, mes filles, ne doit pas être un produit de notre imagination; il faut le prouver par les oeuvres. Ne croyez pas néanmoins que le Seigneur ait besoin de nos oeuvres; il se contente de trouver en nous la volonté ferme de les accomplir.

Il nous semblera que nous avons déjà fait tout ce qu'il faut : nous avons revêtu l'habit de la religion et nous le portons de bon cœur; nous avons renoncé par amour pour Dieu à tous les plaisirs du monde et à tous nos biens; n'aurions-nous laissé que des filets comme saint Pierre, que devant Dieu celui-là donne beaucoup qui donne tout ce qu'il a. Cette disposition est très bonne, pourvu que nous y persévérions et que nous ne retournions pas au milieu des reptiles des premières Demeures, même par le désir. Il n'y a pas de doute que, si nous continuons dans ce dénuement et abandon de tout, nous arriverons au terme de nos désirs; mais ce sera à une condition, que je vous prie de bien considérer, c'est que, selon la parole de saint Paul ou du Christ, nous nous regardions comme des servantes inutiles. Soyons persuadées que, loin d'avoir vis-à-vis de Notre-Seigneur des titres à être admises dans sa demeure, nous lui sommes d'autant plus redevables, que nous avons reçu davantage de sa main libérale. Que pouvons-nous faire pour un Dieu si généreux qui est mort pour nous, qui nous a créées et qui soutient notre existence? Estimons-nous heureuses de pouvoir acquitter quelque peu la dette que nous avons contractée envers lui pour tous les services qu'Il nous a rendus. C'est à contrecœur que je dis cette parole, et cependant elle est vraie; car le Sauveur n'a pas fait autre chose que nous servir tout le temps qu'il a vécu sur la terre. N'allons donc point lui demander de nouveau des grâces et des faveurs.

Méditez attentivement, mes filles, certaines vérités que je vous marque ici, quoique d'une manière confuse, parce que je ne sais pas m'exprimer plus clairement. Le Seigneur vous en donnera l'intelligence, et elles vous serviront à puiser dans les sécheresses l'humilité et non l'inquiétude, comme le prétend le démon. Croyez-moi, l'âme qui possède une humilité vraie, ne recevrait-elle jamais de Dieu la moindre consolation, se tiendra dans une paix et une conformité parfaite à sa volonté, et elle sera plus heureuse que d'autres au milieu des consolations. Souvent même, comme vous l'avez lu, la divine Majesté accorde ces consolations aux plus faibles, qui pourtant ne voudraient pas, je crois, les échanger pour les mâles vertus des âmes éprouvées par les sécheresses. Ne sommes-nous pas, en effet, plus portés à rechercher les contentements que la croix? O Seigneur, vous qui connaissez toute vérité, daignez nous éprouver, afin que nous nous connaissions.

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet; elle parle des sécheresses qu'on éprouve dans l'oraison, et de ce qui, à son avis, peut arriver alors, comme aussi de la nécessité de nous éprouver nous-mêmes et d'être éprouvés par Dieu, quand on est dans ces demeures.

J'ai connu quelques âmes et je crois même pouvoir dire beaucoup d'âmes parmi celles qui sont arrivées à cet état. D'après ce qu'on en peut juger, il y avait de longues années qu'elles servaient le Seigneur avec droiture et sagesse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Puis, lorsqu'elles auraient dû, ce semble, dominer déjà le monde, ou du moins en être bien désabusées, et que Sa Majesté les a éprouvées en des choses peu importantes cependant, elles se sont laissées aller à tant d'inquiétude et d'angoisse de cœur que je n'en revenais pas; j'en étais même effrayée. Leur donner un conseil était inutile. Comme elles faisaient profession de vertu depuis si longtemps, il leur semblait qu'elles étaient capables d'enseigner les autres et qu'elles n'avaient que trop de raison d'être sensibles à ces épreuves. Enfin, je n'ai point trouvé et je ne trouve point d'autre moyen de consoler de telles personnes, que celui de leur montrer une vive compassion pour leurs peines; et à la vérité on doit compatir à une telle misère, mais il faut, en outre, ne point contredire leur manière de voir, car elles ont toutes sortes de belles raisons pour se persuader qu'elles souffrent pour Dieu; voilà pourquoi elles ne peuvent comprendre que ce soit une imperfection; et c'est là une autre erreur où tombent des âmes si avancées. Qu'elles soient sensibles à l'épreuve, il n'y a pas lieu de s'en étonner, bien qu'à mon avis la peine qu'elles éprouvent pour de semblables choses devrait passer promptement. Dieu, en effet, veut bien souvent que ses élus sentent leur misère. Il suspend quelque peu le cours de ses faveurs, et certes cela suffit pour leur apprendre à se connaître aussitôt. Ils comprennent immédiatement ce genre d'épreuve, parce qu'ils voient très clairement leurs défauts; parfois même ils ont moins de peine d'endurer cette épreuve, que de se voir, malgré eux, sensibles aux choses de ce monde qui ne sont cependant pas très pénibles à supporter. Je vois là une grande miséricorde de Dieu; car bien que ce soit là une faute, cette faute leur est très profitable, puisqu'elle les fait avancer dans l'humilité.

Il n'en est pas de même des personnes dont je parlais. Dans leurs pensées, elles canonisent, je le répète, leurs épreuves, et elles voudraient que les autres les canonisent comme elles. Je veux vous en rapporter quelques exemples, afin que par là nous apprenions à nous connaître et même à nous éprouver, avant que le Seigneur ne s'en charge. Ce serait un grand point pour nous d'y être tout d'abord préparés et d'avoir une vraie connaissance de nous-mêmes.

Voici un homme riche, sans enfants et sans personne à qui il lui plaît de laisser son héritage; il vient à souffrir quelque perte dans ses biens; cette perte toutefois n'est pas tellement considérable qu'il ne lui reste non seulement le nécessaire, mais encore beaucoup plus que ce qu'il lui faut pour lui-même et pour sa maison. Supposez qu'il se laisse aller à autant de trouble et d'inquiétude que s'il n'avait plus un seul pain à manger. Comment Notre-Seigneur pourra-t-il l'engager à tout quitter par amour pour lui? Il répondra peut-être qu'il regrette ses biens, parce qu'il voulait les distribuer aux pauvres. Mais, à mon avis, Dieu veut qu'au lieu de se laisser aller à ces sentiments de charité, il se conforme à ce que fait Sa Majesté et que, tout en cherchant à recouvrer ses biens, il tienne son âme dans la paix. S'il n'y parvient pas, parce que le Seigneur ne l'a pas encore élevé à une perfection assez haute, je le conçois; il devrait comprendre du moins qu'il n'a pas la liberté d'esprit nécessaire, et alors la demander et se disposer à la recevoir de la bonté de Dieu.

Voici une autre personne qui a suffisamment de quoi vivre et même beaucoup plus. Il se présente pour elle une occasion d'augmenter sa fortune. Qu'elle prenne ce bien, s'il lui est donné, à la bonne heure; mais qu'elle fasse des démarches pour se le procurer, et qu'une fois qu'elle en est en possession, elle cherche à acquérir toujours davantage, non, je ne l'approuve pas, quelles que soient ses bonnes intentions; car, je le répète, il s'agit d'une personne d'oraison et de vertu; aussi, croyez-moi, elle n'arrivera jamais aux demeures les plus voisines de celles du Roi.

Il en est de même, pour peu que l'on déprécie ces personnes, ou qu'on touche à leur honneur. Sans doute, Dieu leur accorde souvent la grâce de le bien supporter; il souhaite beaucoup, en effet, favoriser la vertu en public, afin que l'estime que l'on a de ces personnes ne soit pas diminuée; de plus, notre Bien est si plein de miséricorde qu'il se plaît à récompenser les services qu'il en a reçus. Toutefois il leur reste au fond de l'âme une inquiétude qu'elles sont impuissantes à dominer et qui ne les quitte pas de sitôt. Mais, ô mon Dieu, ne sont-ce pas là cependant des personnes qui considèrent depuis tant d'années non seulement comment Notre-Seigneur a souffert, mais encore combien il est avantageux de souffrir et qui même le désirent? Elles voudraient que tout le monde eût un train de vie aussi bien réglé que le leur. Plaise à Dieu qu'elles ne s'imaginent pas que leur chagrin a pour cause le péché commis par le prochain et que dans leur pensée elles ne s'en fassent un mérite!

Il vous semblera, mes Sœurs, que ce langage est hors de propos et ne s'adresse pas à vous. Vous ne voyez, en effet, rien de tel ici. Nous n'avons pas de biens terrestres; nous n'en désirons pas; nous n'en recherchons pas, et personne ne nous adresse des injures. Mes comparaisons n'ont donc rien à voir avec ce qui se passe chez nous. Néanmoins, elles nous servent pour beaucoup d'autres choses qui peuvent arriver, et qu'il n'est ni convenable ni nécessaire de signaler. Elles vous aideront du moins à comprendre si vous êtes détachées des biens que vous avez laissés; car il se présente de petites épreuves, moins importantes que celles dont je viens de parler, et qui peuvent parfaitement servir à vous éprouver et à vous montrer si vous êtes maîtresses de vos passions. Croyez-moi, la question n'est pas de porter un habit religieux ou non, mais de s'exercer dans la pratique des vertus, de soumettre notre volonté à celle de Dieu en tout, de régler notre vie sur ce que Sa Majesté réclame de nous, et de ne pas vouloir que notre volonté s'accomplisse, mais la sienne. Tant que nous n'en serons pas là, comme je l'ai dit, humilions-nous. L'humilité sera le remède à nos plaies, et si cette

vertu est profondément enracinée en nous, le chirurgien qui est Dieu pourra tarder quelque temps, mais il viendra nous guérir.

Ces personnes dont je parlé ont leurs pénitences aussi bien réglées que l'ensemble de leur conduite. Elles tiennent beaucoup à la vie, afin de l'employer au service de Notre-Seigneur; et tout cela n'est pas mal. Aussi usent-elles d'une grande discrétion dans la pratique des pénitences pour ne pas nuire à leur santé. Ne craignez pas qu'elles se tuent; leur raison est encore très maîtresse d'elle-même, et l'amour n'est pas assez fort pour la faire délirer. Je voudrais plutôt que notre raison nous montrât que nous devons ne pas nous contenter de servir Dieu de cette sorte, en marchant toujours à pas comptés, car nous n'arriverions jamais au terme du chemin. Nous nous imaginons que nous avançons toujours; et nous nous fatiguons, parce que cette façon de marcher, vous pouvez m'en croire, est énervante; ce sera beaucoup que nous ne nous égarions pas. Mais croyez-vous, mes filles, que si vous pouviez n'employer que huit jours pour aller d'un pays à un autre, il serait bien d'y employer une année en s'exposant à tous les désagréments des hôtelleries, des neiges, des pluies ou des mauvais chemins, sans parler du danger de rencontrer les serpents? Aussi ne serait-il pas mieux d'en finir une bonne fois? Oh! comme je pourrais en parler en connaissance de cause! Et plaise à Dieu que je sois moi-même sortie d'un pareil état! Bien souvent il me semble que non.

Comme nous allons avec tant de prudence, tout nous est obstacle; nous avons peur de tout; nous n'osons passer outre, comme si nous pouvions arriver à ces Demeures, à la condition que d'autres en fassent le chemin pour nous. Or cela n'est pas possible. Prenons donc courage, mes filles, pour l'amour de Notre-Seigneur; remettons notre raison et nos craintes entre ses mains; oublions notre faiblesse naturelle qui peut nous absorber beaucoup; laissons aux supérieurs le souci de notre corps; à eux de s'en occuper. Pour nous, hâtons-nous d'avancer pour voir Notre-Seigneur. Vous n'avez, il est vrai, que peu ou point de soulagement, mais le souci de votre santé pourrait vous tromper, et ce souci d'ailleurs ne vous donnerait pas de santé, je le sais. Je n'ignore pas, non plus, que les pénitences corporelles sont une chose secondaire. Si l'on veut avancer, il faut avoir une humilité profonde, comme vous l'avez bien compris; c'est là, à mon avis, le point défectueux pour les âmes qui ne pénètrent pas plus avant dans ces Demeures. Quant à nous, il doit nous sembler que nous avons réalisé peu de progrès et en être bien persuadées. Nous devons, en outre, croire que nos Sœurs avancent rapidement. Il faut que chacune d'entre nous non seulement désire passer pour la plus imparfaite, mais travaille à être considérée comme telle par les autres. Alors l'état de l'âme dans cette Demeure sera excellent; sans quoi, toute notre vie nous en demeurerons là au milieu de mille peines et de mille ennuis. Comme nous ne sommes pas dépouillées de nous-mêmes, notre existence est très pénible et nous est à charge. Nous sommes accablées sous le fardeau de toutes nos misères, tandis qu'elles en sont déjà affranchies, les âmes qui s'élèvent aux autres Demeures dont nous parlerons.

Quant à celles qui habitent ces troisièmes Demeures, Notre-Seigneur ne laisse pas de les payer dans sa justice. Il se montre même miséricordieux pour elles, car il donne toujours beaucoup plus que nous ne méritons. Aussi il leur accorde des satisfactions bien plus grandes qu'elles n'en pourraient trouver dans les faveurs et les divertissements de cette vie. Mais il ne leur donne pas, je crois, beaucoup de goûts spirituels, si ce n'est une fois ou l'autre; il les encourage alors par la vue de ce qui se passe dans les Demeures supérieures, afin qu'elles se disposent à y entrer.

Il vous semblera que satisfactions et goûts, c'est tout un, et vous vous demanderez peut-être pourquoi je mets une différence entre ces deux mots? Je vous dirai qu'à mon avis la différence est très sensible, bien que je puisse me tromper. J'exposerai ce que j'en pense dans les quatrièmes Demeures, que j'expliquerai après celles-ci: ce sujet viendra plus à propos alors, puisque j'aurai à expliquer certaines particularités des goûts que le Seigneur y donne. Il vous semblera peut-être inutile que j'en parle; et cependant il peut y avoir quelque avantage à le faire, car si nous comprenions chaque chose comme elle est, nous pourrions nous stimuler à marcher vers ce qui est plus parfait. Les âmes que Dieu élève à ces Demeures en éprouvent une consolation très vive. Celles qui se croyaient déjà parfaites y puisent un sujet de confusion, et, si elles sont humbles, elles n'ont qu'à lui en rendre grâces. Mais si elles manquent quelque peu d'humilité, elles tombent dans une désolation intérieure qui est hors de propos; car la perfection, comme la récompense, ne consiste pas dans les goûts, on est d'autant plus parfait qu'on aime Dieu davantage et qu'on le sert avec plus de justice et de vérité.

Mais, me direz-vous s'il en est ainsi, comme c'est la vérité, à quoi bon traiter de ces faveurs intérieures et en donner des explications? Je l'ignore; demandez-le à celui qui m'a commandé d'écrire; je ne suis pas obligée à entrer en discussion avec les Supérieurs, ce qui ne serait pas bien, mais à leur obéir. Voici ce que je puis vous dire en toute simplicité. Lorsque mon âme ne recevait pas encore ces faveurs, qu'elle ne les connaissait point par expérience, qu'elle n'avait pas même l'espérance de les connaître jamais et cela à juste titre, c'eût été une très grande joie pour moi de savoir ou du moins de conjecturer que j'étais agréable à Dieu en quelque chose; mais quand je lisais dans les livres le récit des faveurs et des consolations que le Seigneur réserve aux âmes qui le servent fidèlement, j'en éprouvais une joie très profonde et j'y trouvais un motif de rendre à Dieu les plus vives actions de grâces. Or, si une âme, misérable comme la mienne, éprouvait de tels sentiments, les âmes vertueuses et humbles le loueront bien davantage. Quand même il n'y en aurait qu'une seule à le louer une seule fois, il serait très à propos, ce me semble, de parler de ces faveurs pour nous faire comprendre les joies et les délices que nous perdons par notre faute. Cela est d'autant plus certain que ces faveurs, quand elles viennent de Dieu, sont accompagnées de tant d'amour et de force que l'âme peut, sans fatigue aucune, avancer davantage dans la pratique des bonnes oeuvres et des vertus. Ne croyez pas qu'il soit peu important pour nous de nous disposer à ces faveurs quand il n'y a pas de notre faute, Notre-Seigneur sait le reconnaître dans sa justice, et ce qu'il nous refuse alors, Sa Majesté nous le donnera ensuite par d'autres voies. Il agit de la sorte pour des raisons connues de lui seul, car ses secrets sont profonds; du moins, il fera, n'en doutez point, ce qui convient le mieux à notre âme.

Les personnes qui par la bonté de Dieu sont parvenues à ces troisièmes Demeures, ce qui, comme je l'ai dit, n'est pas une petite faveur, parce qu'elles sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire de mieux, selon moi, que de s'exercer beaucoup à une obéissance prompte. Ne se trouveraient-elles pas dans la vie religieuse, qu'il leur serait d'un grand profit d'avoir, comme beaucoup d'autres, un directeur à qui elles pourraient s'adresser, afin de ne suivre en rien leur propre volonté, car d'ordinaire c'est là ce qui nous perd. Mais elles ne doivent pas en chercher un qui soit de leur humeur, comme on dit, et montre, comme elles une prudence excessive en tout. Elles choisiront un guide qui soit complètement désabusé de tous les biens de ce monde. Car il est très utile de traiter avec quelqu'un qui en a

l'expérience, si nous voulons arriver à nous connaître nous-mêmes. Il y a, en effet, certaines choses qui nous paraissent impossibles, et quand nous voyons que d'autres les font avec tant de facilité et tant de suavité, nous nous sentons remplies de courage. Il nous semble en les voyant voler que nous allons voler à leur suite. Tels les petits oiseaux qui au début s'exercent à prendre leur essor; ils ne peuvent s'élever bien haut; mais ils finissent peu à peu par imiter leurs pères et mères. Le guide dont je viens de parler est donc d'un secours très précieux; je le dis par expérience.

Les personnes qui habitent ces troisièmes Demeures feront bien, quelque déterminées qu'elles soient à ne point offenser Dieu, de ne pas s'exposer aux occasions de le contrister; comme elles sont encore près des premières Demeures, elles pourraient facilement y retourner; leur force n'a pas pour fondement un terrain ferme, comme celles qui sont déjà exercées par la souffrance, qui connaissent le monde, savent le peu de motif qu'il y a de redouter ses tempêtes, et de désirer ses joies. Une grande persécution pourrait peut-être les ramener à ses plaisirs, car le démon est habile pour soulever des difficultés afin de nuire à nos âmes. Malgré le beau zèle dont nous serions animées pour retirer les autres du péché, nous ne pourrions pas résister à l'épreuve qui fondrait sur nous.

Considérons nos propres fautes, et non celles du prochain. Ce sont en général les personnes dont la vie est si bien réglée qui s'étonnent de tout; et peut-être que ceux dont la conduite nous étonne pourraient nous servir d'exemples en des choses importantes, quoique nous l'emportions sur eux par la modestie extérieure et nos rapports avec le prochain. Mais ce n'est pas là le point le plus nécessaire, quoiqu'il soit bon. Il n'y a pas de motif pour vouloir immédiatement que tous suivent le même chemin que nous, et nous mettre à leur enseigner les voies spirituelles, quand peut-être nous ne savons pas en quoi elles consistent. Avec ces prétendus désirs que Dieu nous donne, mes Sœurs, de procurer le bien des âmes, nous pouvons tomber dans beaucoup d'errements; voilà pourquoi il est mieux de nous attacher à ce que nous commande notre règle, quand elle nous dit de nous appliquer à vivre toujours dans le silence et dans l'espérance. Notre-Seigneur aura soin des âmes qui lui sont chères. Ne négligeons point de le supplier pour elles, et, avec sa grâce, nous leur serons très utiles. Que Sa Majesté soit bénie à jamais!

QUATRIEMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite de la différence qu'il y a entre les contentements, la tendresse dans l'oraison et les goûts; elle dit quel fut son contentement quand il lui fut donné de comprendre que l'imagination et l'entendement sont deux choses différentes. Cette doctrine est profitable aux personnes qui sont très distraites dans l'oraison.

Avant de commencer ces quatrièmes Demeures, il m'était bien nécessaire de prier comme je l'ai fait. Je me suis recommandée à l'Esprit-Saint et l'ai supplié de parler désormais à ma place pour dire quelque chose des Demeures qui restent à expliquer et vous en donner l'intelligence.

Ce dont je vais vous entretenir commence à être surnaturel, et il est très difficile de le faire comprendre, si Sa Majesté ne me prête son concours, comme elle le fit, il y a quatorze ou quinze ans environ, quand j'écrivis un livre où j'ai exposé cet état jusqu'au point où j'en avais reçu l'intelligence. Aujourd'hui, ce me semble, j'ai un peu plus de lumière sur ces faveurs que le Seigneur accorde à certaines âmes; mais c'est une chose toute différente de savoir les exposer.

Plaise à Sa Majesté de m'aider, s'il doit en résulter quelque bien! sinon, qu'Elle ne fasse pas cas de ma supplique !

Comme ces demeures sont déjà plus rapprochées de celles où réside le Roi, leur beauté est aussi plus éclatante. Elles renferment des choses extrêmement délicates pour le regard et pour l'intelligence. Malgré tous ses efforts, l'entendement ne pourra en donner une idée tellement juste qu'elles ne restent néanmoins toujours très obscures pour ceux qui n'en ont pas l'expérience; quant à ceux qui possèdent cette expérience, surtout depuis longtemps, ils me comprendront très bien.

Vous vous imaginerez peut-être qu'avant de pénétrer dans ces Demeures, il faut avoir habité longtemps dans les précédentes. Sans doute, il est ordinaire que l'on passe par la dernière dont nous venons de parler; toutefois; il n'y a pas à cela de règle certaine, comme vous l'aurez entendu dire souvent; le Seigneur accorde ses faveurs quand il veut, comme il veut et à qui il veut.

Il est le Maître de ses biens, et il ne fait injure à personne. Les bêtes venimeuses dont nous avons parlé entrent rarement dans ces demeures; mais quand elles y parviennent,

l'âme, loin d'en recevoir quelque dommage, en tire plutôt une occasion de mérite. je crois même préférable qu'elles y apparaissent et fassent la guerre à l'âme élevée à cet état d'oraison; le démon pourrait la tromper au milieu de ces goûts qu'elle reçoit de Dieu; si elle n'avait pas de tentation, il lui causerait même alors beaucoup plus de mal; il l'empêcherait de gagner un plus grand nombre de mérites, ne serait-ce qu'en diminuant toutes les occasions qui l'aideraient à en acquérir, et il la laisserait dans un ravissement continu. Or, quand le ravissement est continu, je ne le regarde pas comme sûr; et je ne crois pas possible que l'esprit de Notre-Seigneur subsiste toujours en nous dans un même état durant notre exil ici-bas.

J'arrive maintenant à la promesse que je vous ai faite, et je vais vous dire la différence qu'il y a entre les contentements que l'on a dans l'oraison et les goûts. Nous pouvons, ce me semble, appeler contentements ces sentiments de satisfaction que nous éprouvons lorsque nous méditons ou que nous adressons nos prières à Notre-Seigneur; ils procèdent de notre nature, mais avec le secours de Dieu, bien entendu; c'est là une vérité qu'il ne faut pas oublier dans tout ce que je dirai; sans lui, en effet, nous ne pouvons rien. Ces contentements naissent de l'action vertueuse elle-même; il semble que nous les devons à notre travail, et nous avons raison de nous réjouir de ce que nous nous sommes occupés à accomplir de telles œuvres. Mais si nous y faisons bien attention, nous verrons qu'il y a beaucoup de choses en ce monde qui nous procurent les mêmes contentements. Cela arrive, par exemple, lorsque tout à coup on hérite d'une fortune considérable; lorsque l'on voit, contre toute attente, une personne que l'on aime beaucoup; lorsque l'on réussit dans une affaire importante, ou une entreprise sérieuse dont tout le monde dit du bien; lorsque l'on retrouve pleins de vie un mari, un frère ou un enfant dont on nous avait annoncé la mort. J'ai vu des larmes couler par suite d'un grand contentement, et cela m'est arrivé à moi-même quelquefois. Ces contentements sont naturels; or, il me semble que ceux que nous procurent les choses de Dieu le sont aussi, bien qu'ils soient d'une nature plus noble; sans doute les premiers ne sont pas mauvais; car, s'ils commencent en nous-mêmes, ils se terminent en Dieu. Les goûts, au contraire, commencent en Dieu; notre nature les sent ensuite et en jouit autant que des contentements dont j'ai parlé, et même beaucoup plus.

O Jésus! Quel désir m'anime de savoir bien m'expliquer en ce moment! Je comprends, ce me semble, la différence manifeste qu'il y a entre les contentements et les goûts; cependant ma science n'arrive pas à en donner l'intelligence. Que le Seigneur daigne y suppléer ! Je me rappelle en ce moment le verset que nous récitons à la fin du dernier psaume de Prime : Cum dilatasti cor meum (Lorsque vous avez dilaté mon cœur). Cette parole suffira à celui qui a beaucoup d'expérience de ces faveurs pour comprendre la différence qu'il y a entre les unes et les autres; mais celui qui ne l'a pas a besoin de plus amples explications.

Les contentements dont nous avons parlé ne dilatent pas le cœur; en général ils le resserrent, ce semble, plutôt un peu, bien qu'il y ait une joie vraie à voir tout ce que l'on fait pour Dieu. Ils font néanmoins couler des larmes amères qui semblent provoquées d'une certaine manière par la passion. Je sais peu de choses de ces passions de l'âme; sans cela, il est possible que j'eusse pu me faire comprendre. De plus, bornée comme je le suis, je ne connais guère ce qui procède de la sensualité et de la nature; voilà pourquoi je ne saurais pas exposer comme je le comprends ce que

je connais par ma propre expérience; c'est un grand secours pour tout que de posséder le savoir et la doctrine.

Voici ce que je sais par expérience de cet état, je veux dire les joies et les contentements que l'âme éprouve dans la méditation. Quand je commençais à répandre des larmes en méditant la Passion de Notre-Seigneur, je ne savais plus m'arrêter, jusqu'à ce que j'en eusse la tête brisée. Quand je pleurais mes péchés, il en était de même. En cela, Notre-Seigneur m'accordait cependant une grande grâce. Je ne veux pas examiner en ce moment lequel des deux vaut le mieux des contentements ou des goûts; je voudrais seulement savoir exposer la différence qu'il y a entre eux.

Il arrive parfois que dans les considérations dont je viens de parler les larmes qui coulent et les bons désirs qui naissent sont favorisés par la nature, ou dépendent des dispositions du moment; mais enfin, comme je l'ai dit, nos contentements vont, malgré cela, se terminer en Dieu. Il faut donc les estimer beaucoup, quand ils sont accompagnés d'humilité; car cette vertu nous aide à reconnaître que nous n'en sommes pas meilleurs pour cela; il ne nous est pas possible néanmoins de discerner si tous ces sentiments sont des effets de l'amour; mais quand ils le sont, ils proviennent de Dieu.

En général, ces sentiments de dévotion animent les âmes qui sont dans les Demeures précédentes, parce qu'elles agissent presque continuellement avec leur entendement ou qu'elles s'occupent à discourir et à méditer. Elles vont bien ainsi, dès lors qu'il ne leur a pas été donné de faire davantage. Toutefois elles feraient bien d'employer quelques instants à produire des actes, comme par exemple à louer Dieu, à se réjouir de ce qu'il est bon et de ce qu'il est Dieu, à désirer son honneur et sa gloire. Elles produiraient ces actes de leur mieux, car ils servent puissamment à stimuler la volonté. Mais qu'elles soient bien attentives au moment où le Seigneur leur donnera de tels sentiments, afin de ne pas les abandonner pour achever leur méditation ordinaire. Comme je me suis beaucoup étendue sur ce point en d'autres endroits, je n'en parlerai pas plus longuement ici. Je vous préviens seulement que si l'on veut réaliser de sérieux progrès dans cette voie et parvenir aux Demeures que nous désirons, l'important n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. Faites donc ce qui stimulera davantage en vous l'amour.

Peut-être ne savons-nous pas ce que c'est qu'aimer, et je ne m'en étonnerais pas beaucoup. Celui qui aime le plus n'est pas celui qui a le plus de consolations, mais celui qui est le plus résolu à contenter Dieu en tout, à faire tout son possible pour ne le point offenser, à le prier toujours davantage pour l'honneur et la gloire de son Fils, ainsi que pour l'exaltation de l'Église catholique. Telles sont les marques de l'amour. N'allez pas vous imaginer cependant qu'il faille, pour aimer véritablement, ne jamais songer à autre chose, et que tout est perdu pour vous si vous venez à vous distraire tant soit peu. Pour moi, j'ai grandement souffert parfois de ces divagations d'esprit, et il n'y a guère plus de quatre ans que j'ai compris par mon expérience personnelle que la pensée (ou, pour que l'on me comprenne mieux, l'imagination) n'est pas la même chose que l'entendement. Je consultai un savant, et il me dit que c'était vrai; cette réponse ne fut pas d'une petite consolation pour moi. Comme l'entendement est une des puissances de l'âme, j'étais désolée de le voir parfois si distrait, tandis qu'ordinairement l'imagination prend son vol de suite; il n'y a que Dieu qui puisse l'enchaîner; quand il le fait, il nous attire si fortement à lui que nous semblons en quelque sorte détachés de notre corps. D'un côté, je voyais, ce me semble, toutes les

puissances de mon âme absorbées en Dieu et recueillies en lui; d'un autre côté, l'imagination se trouvait dans un trouble complet; j'en étais tout interdite.

O Seigneur, daignez nous tenir compte de tout ce que le manque de connaissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel. Le malheur, c'est que, ne nous imaginant pas qu'il faille avoir d'autre science que celle de penser à vous, nous ne savons même pas interroger les savants et nous ne croyons pas en avoir besoin. Nous endurons de terribles épreuves, parce que nous ne nous comprenons pas; et, ce qui n'est pas mauvais mais plutôt bon, nous le regardons comme une faute considérable.

De là proviennent les afflictions dans lesquelles tombent beaucoup de personnes qui s'occupent d'oraison; elles se plaignent de leurs épreuves intérieures, spécialement une grande partie de celles qui ne sont pas instruites; elles tombent dans la mélancolie, elles perdent la santé, elles arrivent même jusqu'à tout abandonner.

Nous ne considérons pas qu'il y a tout un monde intérieur au dedans de nous. Or, de même que nous ne pouvons pas arrêter le mouvement du ciel qui est emporté avec une rapidité prodigieuse, de même nous ne pouvons arrêter notre imagination. Nous mettons aussitôt toutes les autres puissances de l'âme avec elle, et alors il nous semble que nous sommes perdus et que nous employons mal le temps que nous passons en la présence de Dieu. Peut-être cependant que l'âme lui est unie tout entière dans les demeures qui sont les plus rapprochées de la sienne, tandis que l'imagination est dans les avenues du château, où elle souffre de se trouver au milieu de mille bêtes féroces et venimeuses, et où néanmoins elle gagne des mérites par cette souffrance. Ainsi donc nous ne devons ni nous troubler, ni abandonner l'oraison; car c'est là ce que cherche le démon. Généralement, toutes nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous comprenons pas.

Tandis que j'écris ces lignes, je réfléchis, à ce qui se passe dans ma tête, c'est-à-dire à ce grand bruit dont j'ai parlé au début et qui me rendait presque impossible le travail que l'on m'a commandé. Il me semble entendre le bruit d'une foule de fleuves qui se précipitent, d'oiseaux qui chantent et de sifflements; je le perçois non dans les oreilles, mais dans la partie supérieure de la tête où, dit-on, réside la partie supérieure de l'âme. Je me suis arrêtée longtemps à cette considération parce qu'il me semblait que le grand mouvement de l'esprit vers la région supérieure se faisait d'une façon très rapide. Plaise à Dieu que je me rappelle d'en dire la cause lorsque nous arriverons aux demeures suivantes, parce qu'il n'est pas à propos de le faire ici. Je ne serais pas étonnée que Dieu ait voulu me donner ce mal de tête pour que j'en aie une connaissance plus claire. D'ailleurs, quel que soit ce trouble, il ne m'empêche pas de me livrer à l'oraison, ni d'être attentive à ce que je dis en ce moment; l'âme au contraire, est tout entière occupée de sa quiétude, de son amour, de ses désirs et de sa claire connaissance.

Mais si la partie supérieure de l'âme réside dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle pas troublée par un tel bruit? Je l'ignore; je sais cependant que ce que je dis est vrai. L'âme en éprouve de la peine, quand l'oraison n'est pas accompagnée d'extase; car alors et jusqu'à ce que l'extase cesse, elle ne sent aucun mal. Mais c'en eût été un très considérable si, par suite de ce bruit, j'avais tout abandonné.

Il n'est donc pas bien de nous laisser troubler par les pensées importunes, ou d'en éprouver de la peine. Ne nous en préoccupons donc point; et si elles viennent du démon, il cessera en voyant une telle attitude; si elles viennent, comme cela est vrai parfois, de la misère qui, ainsi que beaucoup d'autres infirmités, tire son origine du péché d'Adam, il faut prendre patience et souffrir tout cela pour l'amour de Dieu. Est-ce que nous ne sommes pas assujettis également à manger et à dormir, sans que nous puissions nous en dispenser, bien que ce soit un grand tourment? Que cela nous apprenne à connaître notre misère, et à désirer parvenir là où personne ne nous méprisera.

Je me rappelle avoir entendu quelquefois ces paroles de l'Épouse des Cantiques, et, de fait, je ne trouve rien en ce monde qui les justifie davantage. Tous les mépris, toutes les épreuves de la terre ne me semblent rien auprès de ces combats intérieurs. Tous les chagrins et toutes les guerres, nous pouvons les supporter, quand nous avons la paix au dedans de nous, comme je l'ai dit. Mais que nous voulions trouver un repos aux fatigues innombrables de cette vie, et que le Seigneur veuille nous le préparer, quand par ailleurs l'obstacle est au dedans de nous, c'est là quelque chose qui est extrêmement douloureux et presque insupportable. Aussi, je vous en prie, ô Seigneur, conduisez-nous là où nous ne serons plus un objet de mépris de la part de toutes ces misères, qui semblent parfois se jouer de notre âme. Toutefois, même durant notre exil sur la terre, le Seigneur délivre l'âme de ce tourment lorsqu'elle est parvenue à la dernière Demeure, comme je le dirai, s'il m'en fait la grâce.

Ces misères ne causeront pas à tous autant de peine qu'à moi; tous ne seront pas ballottés comme je l'ai été de longues années à cause de ma malice; car il semble que je voulais me venger de moi-même. Néanmoins cette épreuve, ayant été tellement pénible pour moi, j'imagine qu'elle le sera peut-être également pour vous; voilà pourquoi je vous en parle ici et là dans l'espoir que, une fois ou l'autre, je vous ferai comprendre qu'elle est inévitable. N'en soyez donc ni troublés ni affligés; laissez aller ce traquet de moulin et sachons moudre notre farine, en tenant notre volonté et notre entendement toujours occupés.

Ces troubles sont plus ou moins grands; ils dépendent de la santé et des circonstances. La pauvre âme doit donc s'y soumettre, quoiqu'il n'y ait aucune faute de sa part; elle commet par ailleurs beaucoup de fautes pour lesquelles il est juste qu'elle soit patiente. Cependant ce que nous lisons et ce que l'on nous conseille pour nous porter à ne point faire cas de ces pensées importunes ne nous suffira pas à nous qui sommes peu instruites : voilà pourquoi il me semble que le temps que j'emploie à vous l'expliquer plus en détail et à vous consoler sur ce point ne sera pas perdu. Toutes ces explications cependant serviront de peu si le Seigneur ne daigne pas nous donner sa lumière. Mais il faut, et telle est la volonté de Sa Majesté, que nous prenions les moyens d'atteindre ce but, nous connaître nous-mêmes et ne pas attribuer à notre âme les fautes qui viennent de la faiblesse de l'imagination, de la nature ou du démon.

CHAPITRE II

*Elle continue le même sujet, et montre
par une comparaison ce que sont les goûts et comment
on les acquiert sans les rechercher.*

O mon Dieu, dans quelle digression me suis-je engagée! J'oubliais déjà le sujet dont je traitais, parce que les affaires et mon peu de santé m'ont obligée à l'interrompre au moment le plus favorable; comme j'ai peu de mémoire, tout sera écrit sans suite, parce que je n'ai pas le temps de me relire; et même tout ce que je dis sera confus; c'est du moins ce que je crains.

J'ai parlé, ce me semble, des contentements spirituels qui parfois sont joints à nos passions; ils provoquent certains sanglots entrecoupés; j'ai même entendu des personnes me raconter que leur poitrine se resserrait, qu'elles faisaient des mouvements extérieurs dont elles ne pouvaient se défendre, et tellement forts que le sang leur sortait par les narines, ou autres choses de ce genre très pénibles. Je n'en sais rien dire, parce que je n'ai rien éprouvé de semblable. Mais il doit y avoir quelque consolation, puisque, comme je vous l'ai dit, tout dans ces contentements a pour but le désir de plaire à Dieu et de jouir de Sa Majesté. Ce que j'appelle goûts de Dieu, et que j'ai désigné ailleurs sous le nom d'oraison de quiétude, est tout différent, comme le comprendront celles d'entre vous qui, par la miséricorde de Dieu, en ont l'expérience.

Pour mieux comprendre la différence qu'il y a entre les contentements et les goûts, figurons-nous que nous sommes en présence de deux fontaines qui remplissent d'eau deux bassins. Je ne trouve rien de mieux pour expliquer certaines choses spirituelles, que cette comparaison de l'eau; cela vient de ce que je suis peu instruite et que mon intelligence ne m'aide point; par ailleurs j'aime tant cet élément que je l'ai considéré avec plus d'attention que d'autres choses. Sans doute il doit y avoir, dans tous les êtres créés par un Dieu si grand et si sage, de profonds secrets dont nous pourrions tirer profit, comme ceux qui en ont l'intelligence. Je crois cependant que chaque créature de Dieu, si minime qu'elle soit, ne serait-ce qu'une petite fourmi, renferme plus de secrets que nous ne saurions le comprendre.

Or les deux bassins dont j'ai parlé se remplissent d'eau de différentes manières. Le premier la reçoit de très loin; elle est amenée par des aqueducs et à l'aide de notre industrie; l'autre la reçoit immédiatement de la source qui le remplit sans bruit aucun. Quand la source est abondante, comme celle dont nous parlons, elle répand du bassin une fois rempli un grand ruisseau; il n'est plus besoin de notre industrie pour l'avoir; et il n'y a pas à craindre que les aqueducs viennent à se détériorer ou que l'eau cesse jamais de couler.

Il n'en est pas de même de l'eau qui vient par des aqueducs. Elle figure, ce me semble, les contentements dont j'ai parlé et qui procèdent de la méditation. De fait, nous nous les procurons par la réflexion, par la considération des choses créées et par le travail pénible de l'entendement. Dès lors qu'ils sont le fruit de nos efforts, ils font du bruit lorsqu'ils apportent à l'âme quelque profit spirituel, comme je l'ai dit.

L'autre bassin reçoit l'eau de la source même qui est Dieu. Aussi quand Sa Majesté daigne accorder quelque faveur surnaturelle, elle la produit en mettant dans le plus intime de nous-mêmes la paix la plus profonde, la quiétude et la suavité. Mais dans quelle partie de l'âme cela se passe-t-il, et de quelle manière cela s'opère-t-il? Je l'ignore. Ces goûts et ces délices ne se sentent point dans le cœur comme ceux d'ici-bas, du moins au début; ce n'est qu'ensuite qu'ils inondent tout. Cette eau céleste se répand dans toutes les demeures du château, ainsi que dans toutes les puissances de l'âme, et arrive enfin jusqu'au corps. Voilà pourquoi j'ai dit que ces goûts commencent en Dieu et se terminent en nous; et certes, comme le constatera quiconque l'aura éprouvé, ces goûts et cette suavité se font sentir à tout l'homme extérieur.

En traçant ces lignes, je songeais à ces paroles : Dilatasti cor meum, par lesquelles le Psalmiste déclare que son cœur s'est dilaté. A mon avis, ce n'est pas, je le répète, une joie qui a son origine dans le cœur; elle vient d'une partie plus intime, comme d'une profondeur; je pense que ce doit être du centre de l'âme, ainsi que je l'ai compris depuis et que je le dirai à la fin. Oui vraiment, je découvre en nous-mêmes des secrets qui me jettent souvent dans le ravissement. Et combien d'autres il doit y avoir!

O mon Seigneur et mon Dieu, que vos grandeurs sont admirables! Nous ne vivons ici-bas que comme de pauvres petits bergers, nous sommes ignorants et nous croyons connaître quelque chose de Vous. Or cette connaissance ne doit être qu'un rien, puisqu'il y a déjà en nous-mêmes de si profonds secrets que nous ne comprenons pas. Quand je dis que cette connaissance ne doit être qu'un rien, cela s'entend, eu égard aux merveilles innombrables qui sont en vous, Ô mon Dieu, car elles sont incomparablement belles celles de vos oeuvres qu'il nous est donné de comprendre.

Je reviens au verset du psaume, qui, à mon avis, peut me servir ici pour faire comprendre la dilatation du cœur. Il semble vraiment que quand cette eau céleste coule de la source dont j'ai parlé qui est au plus intime de nous-mêmes, tout notre intérieur s'élargit et se dilate. Elle produit en nous des biens que l'on ne saurait exprimer; l'âme elle-même est impuissante à comprendre les dons qui lui sont accordés alors. Elle respire une suave odeur, disons-le maintenant, comme si dans ce fond intime il y avait un brasier où l'on jetât des parfums les plus embaumés. On ne voit ni la flamme du brasier, ni l'endroit où il est, mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière, et même bien souvent, je le répète, le corps lui-même y participe.

Faites attention, mes filles, et comprenez-moi bien on ne sent pas de chaleur, on ne respire pas de parfums; c'est une chose beaucoup plus délicate; je ne me sers de cette comparaison que pour vous faire comprendre ce que c'est. Les personnes qui ne sont point passées par cet état doivent être bien persuadées qu'il en est vraiment de la sorte, qu'on le comprend, et que l'âme en a une intelligence beaucoup plus claire que je ne sais le dire en ce moment. Ce n'est pas une faveur où l'on puisse se faire illusion.

Malgré toutes nos diligences, nous ne pourrions l'acquérir; et elle manifeste par elle-même qu'elle n'est pas de notre métal, mais de l'or très pur de la Sagesse divine. Ici les puissances, ce me semble, ne sont pas unies à Dieu; elles sont enivrées et, comme étonnées, elles se demandent ce que c'est. Il peut se faire que mon langage diffère légèrement de ce que j'ai dit ailleurs sur ces choses intérieures; rien d'étonnant à cela, car depuis environ quinze ans que je les ai écrites, le Seigneur m'a peut-être donné une intelligence plus claire de ces faveurs que je ne l'avais alors. Je puis cependant me tromper en tout maintenant comme alors, mais non mentir; par la grâce de Dieu, je préférerais plutôt mille fois la mort. Je dis ce que je comprends.

Il me semble bien que la volonté doit de quelque manière être unie à celle de Dieu. Toutefois c'est par les effets et les oeuvres qui suivent que l'on reconnaît la vérité de ce qui se passe dans l'oraison; il n'y a pas de meilleur creuset pour en faire l'épreuve. C'est une très grande grâce de Dieu, que l'âme qui reçoit ces faveurs sache les reconnaître, c'en est une autre très grande qu'elle ne retourne pas en arrière.

Vous voudriez, mes filles, chercher à vous procurer immédiatement cette oraison, et c'est juste; car l'âme, je le répète, ne saurait approfondir les faveurs que le Seigneur lui fait alors ni l'amour avec lequel il l'approche toujours davantage de lui; et à coup sûr vous désirez savoir comment elle acquiert une telle grâce. Je vais donc vous dire ce que j'ai compris à ce sujet. Je ne parlerai pas des circonstances où Dieu daigne l'accorder de lui-même, uniquement parce qu'il le veut; il en sait le motif, et nous n'avons pas à lui en demander le pourquoi.

Lorsque vous vous serez conformées à ce que j'ai marqué pour ceux qui habitent les Demeures précédentes, pratiquez l'humilité et encore l'humilité. C'est par elle que le Seigneur se laisse vaincre et nous accorde tout ce que nous lui demandons. La première marque à laquelle vous reconnaîtrez que vous la possédez sera la persuasion où vous serez que vous ne méritez nullement ces faveurs et ces goûts de Dieu, et que vous n'en jouirez jamais en cette vie. Mais alors, me direz-vous, comment pourrions-nous les obtenir, si nous ne cherchons pas à nous les procurer? Je réponds à cela qu'il n'y a pas de meilleur moyen que celui que j'ai indiqué. C'est-à-dire de ne point rechercher de telles faveurs, pour les raisons suivantes. La première, c'est qu'il faut pour cela aimer Dieu d'une manière désintéressée; la seconde, c'est que nous manifesterions de bien peu d'humilité, si nous nous imaginions obtenir une si haute faveur par nos misérables services; la troisième, c'est que la véritable préparation à cette faveur consiste, pour nous qui après tout avons offensé Dieu, à désirer souffrir et imiter le Seigneur, mais non à rechercher des consolations; la quatrième, c'est que Sa Majesté n'est point obligée à nous les accorder, comme elle l'est à nous donner la gloire du ciel, si nous gardons ses commandements; nous pouvons nous sauver sans cela. Elle sait mieux que nous ce qui nous convient, et connaît celui qui l'aime en vérité. Voilà un fait certain, je le sais; et je connais des personnes qui suivent la voie de l'amour, comme on doit y marcher, avec l'unique ambition de servir le Christ crucifié; non seulement elles ne lui demandent pas de consolations et ne les désirent pas, mais elles le supplient de ne pas leur en accorder en cette vie; telle est la vérité; la cinquième raison, c'est que nous travaillerions en vain à nous les procurer. Cette eau céleste ne doit pas, comme la précédente, être amenée dans l'âme par les aqueducs. Si la source divine ne la fait pas jaillir, il nous servira de peu de nous fatiguer. Je veux dire que nous aurions beau méditer, faire des efforts et répandre des larmes, nous n'amènerions pas cette eau; ce n'est point par ces moyens qu'on l'obtient; Dieu la

donne à qui il veut, et bien souvent au moment où l'âme y pense le moins. Nous sommes à lui, mes Sœurs; qu'il fasse de nous ce qu'il voudra, et qu'il nous dirige par la voie qui lui plaira. Je crois bien que si nous sommes véritablement humbles et détachées, si, de plus, ces dispositions sont réelles et non pas un produit de notre imagination qui nous trompe souvent, si, je le répète, notre détachement est absolu, le Seigneur ne manquera pas de nous accorder cette faveur et beaucoup d'autres encore que nous ne saurions désirer. Qu'il soit béni et loué à jamais! Ainsi soit-il!

CHAPITRE III

Elle dit ce qu'est l'oraison de recueillement que le Seigneur accorde d'ordinaire avant celle dont il vient d'être question. Elle en montre les effets et achève d'exposer ceux de l'oraison précédente, où il a été traité des goûts que le Seigneur donne.

Les effets de cette oraison sont nombreux : je vais en exposer quelques-uns. Mais tout d'abord, je veux parler d'une autre sorte d'oraison qui la précède presque toujours. Comme j'en ai parlé ailleurs. Je n'en dirai que quelques mots maintenant.

C'est un recueillement qui me semble également surnaturel. Il ne consiste pas à être dans l'obscurité, ni à fermer les yeux; il ne dépend pas d'une chose extérieure, bien que, sans le vouloir, on ferme les yeux et on désire la solitude. Quoiqu'il n'y ait pas la moindre industrie de notre part, l'âme construit, à mon avis, l'édifice qui la prépare à l'oraison dont j'ai parlé. Les sens et les choses extérieures semblent perdre de leur empire, et l'âme reconquiert peu à peu celui qu'elle avait perdu. On dit que l'âme rentre alors au-dedans d'elle-même et quelquefois qu'elle monte au-dessus d'elle-même. Avec un tel langage je ne saurais rien expliquer, et mon tort est de m'imaginer que c'est mon langage que vous comprendrez, tandis que je ne serais peut-être comprise que de moi-même.

Considérons que nos sens et nos puissances dont nous avons parlé sont les habitants de ce château intérieur de l'âme - car c'est la comparaison que j'ai prise afin de pouvoir m'expliquer; ils l'ont quitté et se sont mêlés, depuis de longs jours et même des années, à des étrangers ennemis de son bien. Une fois partis, ils ont compris leur malheur; ils se sont rapprochés du château, mais ils ne parviennent plus à y rentrer, tant l'habitude de se tenir dehors est pernicieuse. Du moins ce ne sont plus des traîtres; ils se trouvent dans le voisinage du château. A la vue de leur bonne volonté, le Grand Roi qui l'habite veut bien dans son immense miséricorde les ramener à lui; ce bon Pasteur donne un coup de sifflet si suave qu'ils le perçoivent à peine, mais qui leur fait reconnaître sa voix; et alors ils n'errent plus autant à l'aventure et reviennent à leur demeure. Ce coup de sifflet du Pasteur a tant d'empire sur eux qu'ils abandonnent les choses extérieures dans lesquelles ils étaient absorbés et rentrent dans le château. Il me semble que je n'ai jamais mieux expliqué cette faveur qu'en ce moment.

Quand on cherche Dieu, on le trouve mieux et d'une manière plus profitable en soi que dans les créatures; c'est là que saint Augustin l'a trouvé, comme il nous le raconte, après l'avoir cherché en beaucoup d'endroits. L'âme reçoit un secours précieux quand Dieu lui accorde cette faveur. N'allez pas croire cependant que vous l'obtiendrez à l'aide de l'entendement en considérant que Dieu est au-dedans de vous, ou à l'aide de l'imagination, en vous le représentant en vous. Cette méthode est bonne, et c'est là une

excellente manière de méditer; elle est basée sur la vérité, puisque de fait Dieu est au-dedans de nous-mêmes; mais chacun de nous peut y réussir, avec le secours de Dieu, bien entendu. Ce n'est point là le recueillement dont je parle; il est d'une tout autre sorte. Parfois même, l'âme n'a pas encore commencé à penser à Dieu, que les gens dont nous parlions se trouvent déjà dans le château, on ne sait comment ils y sont entrés, ni comment ils ont entendu le coup de sifflet de leur Pasteur, puisque les oreilles n'ont perçu aucun son; mais on sent d'une manière notable à l'intime de l'âme un recueillement plein de suavité, comme peuvent s'en convaincre ceux qui en ont l'expérience; pour moi, je ne saurais m'expliquer plus clairement.

J'ai lu, ce me semble, que ce recueillement surnaturel ressemble à l'acte par lequel le hérisson et la tortue rentrent en eux-mêmes; celui qui a écrit cette comparaison devait sans doute en avoir l'intelligence. Toutefois, ne l'ignorons pas, ces animaux rentrent en eux-mêmes quand ils veulent, tandis que le recueillement surnaturel n'a pas lieu quand nous le voulons, mais seulement lorsqu'il plaît à Dieu de nous le donner. Je suis persuadée que si le Seigneur l'accorde, c'est à des personnes qui ont renoncé aux choses du monde, je ne dis pas en fait, parce que leur état les en empêche et qu'elles ne le peuvent pas, mais par leurs désirs. Il les appelle d'une manière toute particulière à la vie intérieure. Je crois même que si ces personnes savent correspondre à ses avances, il ne se contentera pas de leur accorder cette seule grâce, dès lors qu'il commence à les appeler à un état plus élevé. Ceux qui se reconnaîtront favorisés de la sorte doivent adresser beaucoup de louanges au Seigneur, car il n'est que trop juste de reconnaître cette grâce; et par cette gratitude ils se disposent à en recevoir de plus hautes.

Ce recueillement est une disposition à écouter les paroles divines; aussi, comme le conseillent certains livres, l'âme doit alors éviter de discourir, et considérer attentivement ce que le Seigneur opère en elle. Toutefois, si Sa Majesté n'a pas encore commencé à nous enivrer de ses délices, je ne saurais comprendre comment on pourrait empêcher l'entendement de discourir; il en résulterait plus de dommage que de profit. C'est là un point qui a été très discuté entre plusieurs personnages adonnés à la spiritualité. Pour moi je confesse mon peu d'humilité; mais je ne trouve pas qu'ils m'aient donné une raison convaincante pour que je me range à leur avis. L'un d'eux m'alléguait un certain livre du saint religieux appelé Pierre d'Alcantara; je l'appelle saint, car je crois qu'il l'est, et volontiers je me serais rendue à son opinion parce que je sais qu'il était au courant de cette question. Or, après avoir lu le livre, nous trouvâmes qu'il disait la même chose que moi, il ne se servait pas des mêmes termes, mais on voyait bien par ce qu'il disait que, si d'après lui l'entendement ne doit plus discourir, c'est que l'amour est déjà éveillé dans l'âme. Il peut se faire que je me trompe; mais voici mes raisons.

Tout d'abord, dans ces choses spirituelles, celui-là fait plus qui est moins porté à penser et à vouloir agir. Ce que nous avons à faire, c'est de nous tenir comme des pauvres nécessiteux en présence d'un grand et riche monarque; à peine ont-ils demandé l'aumône, qu'ils baissent les yeux et attendent en toute humilité. Quand il nous semble que Dieu par des voies secrètes nous fait comprendre qu'il nous écoute, il est bon alors de nous taire, dès lors qu'il nous a permis de nous approcher de lui; il ne sera pas mal de chercher, si nous le pouvons, bien entendu, à ne pas discourir; mais si nous ne comprenons pas encore que ce grand Roi nous écoute et nous regarde, nous ne devons pas rester comme des insensés à ne rien faire. C'est ce qui n'arrive que trop

à l'âme quand elle a essayé de ne plus discourir; elle se trouve dans une aridité plus grande; peut-être même son imagination est-elle plus troublée par suite de l'effort qu'elle a fait pour ne penser à rien. Le Seigneur, au contraire, veut que nous lui adressions alors nos demandes et que nous considérons que nous sommes en sa présence. Il sait d'ailleurs ce qui nous convient. Pour moi, je ne puis croire que des moyens humains réussiraient dans des choses où Sa Majesté, ce me semble, a posé des limites qu'elle se réserve de faire franchir elle-même. Elle a laissé assez d'autres choses à notre disposition, comme les pénitences, les bonnes oeuvres et l'oraison que nous pouvons faire avec son secours jusqu'au point où notre faiblesse nous le permet.

La seconde raison, c'est que ces opérations intérieures sont toutes suaves et pacifiques; or faire une chose pénible causerait plus de dommage que de profit. J'appelle chose pénible tout effort que nous voudrions réaliser, comme serait la peine de retenir son haleine. L'âme doit alors se remettre entre les mains de Dieu, pour qu'il fasse d'elle ce qu'il voudra, avec le plus complet désintéressement de son avancement qu'elle pourra, et la plus complète résignation au bon vouloir de Sa Majesté.

La troisième raison, c'est que l'effort même que l'on fait pour ne penser à rien excitera peut-être l'imagination à s'occuper de beaucoup de choses.

La quatrième raison, c'est que le plus important et le plus agréable pour Dieu consiste à nous rappeler son honneur et sa gloire, à nous oublier nous-mêmes, ainsi que notre propre avancement, nos plaisirs et nos joies.

Or, celui-là s'oublie-t-il lui-même qui est très attentif à ne pas remuer et à ne pas laisser se remuer son entendement et ses désirs pour rechercher la plus grande gloire de Dieu, comme à se réjouir de celle dont il est en possession? Aussi quand il plaît à Sa Majesté d'empêcher l'entendement de discourir, Elle l'occupe d'une autre sorte, et l'instruit en l'éclairant d'une manière si élevée au-dessus de ses propres forces, qu'il en est tout absorbé; et, sans qu'il sache comment cela s'est fait, il se trouve enrichi de beaucoup plus de connaissances qu'il n'aurait pu en acquérir avec toutes les industries dont nous nous servons pour mieux suspendre ses opérations. Dieu nous a donné nos facultés pour que nous nous en servions, et chacune d'elles aura sa récompense; il ne faut donc pas chercher à les tenir dans une sorte d'enchantement, mais les laisser accomplir leur office, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les appeler à un état plus élevé.

Voici ce que je comprends. Ce qui convient le mieux à l'âme que le Seigneur a daigné élever à cette demeure, c'est de faire ce que j'ai dit. Elle doit s'appliquer sans violence et sans bruit à empêcher les discours de l'entendement, mais non pas à le suspendre; j'en dis autant de l'imagination. Il est bon, au contraire, qu'elle se rappelle qu'elle est en la présence de Dieu, et considère qui il est. Si ce que l'entendement éprouve en lui-même le ravit, à la bonne heure; mais qu'il ne cherche pas à comprendre ce que c'est, car une telle faveur est accordée à la volonté; qu'il la laisse donc en jouir, sans rien faire de plus que de lui suggérer quelques paroles d'amour; car bien que nous ne cherchions pas à rester alors sans penser à rien, cela arrive souvent, mais dure très peu de temps.

J'ai déjà exposé ailleurs, le motif pour lequel l'entendement se trouble dans cette sorte d'oraison, dont j'ai commencé à parler au début de cette Demeure. J'en ai parlé en même temps que de l'oraison de, recueillement. Mais j'aurais dû le faire tout d'abord,

car elle est de beaucoup inférieure à celle des goûts divins dont il a été question, et dont elle est la préparation. Dans l'oraison de recueillement, il ne faut pas laisser la méditation ni le travail de l'entendement. Dans l'oraison des goûts divins où l'eau de la grâce coule de la source même sans passer par des aqueducs, l'entendement s'arrête, ou mieux, est arrêté, parce qu'il voit qu'il ne comprend pas ce qu'il veut; voilà pourquoi il se porte ici et là comme un insensé, sans trouver de repos nulle part. Quant à la volonté qui trouve un repos si intime en son Dieu, elle est profondément peinée de son trouble; mais elle ne doit pas en faire cas, parce qu'elle perdrait une grande partie de la jouissance où elle est. Elle doit le laisser aller et s'abandonner elle-même entre les bras de l'amour. Sa Majesté lui apprendra ce qu'elle a à faire en cet état, où elle ne doit avoir pour ainsi dire d'autre souci que celui de se reconnaître indigne d'une si haute faveur et d'en rendre grâces.

Comme j'ai voulu parler de l'oraison de recueillement, j'ai laissé de côté les effets ou les signes auxquels l'âme reconnaît que Dieu l'a élevée à cette oraison des goûts. Mais j'y reviens. L'âme découvre clairement en elle une sorte de dilatation ou d'agrandissement. Supposez une source qui n'a pas de ruisseau où se déverser, mais dont le bassin qui la contient est fabriqué de telle sorte qu'il s'agrandit au fur et à mesure que l'eau s'y déverse. Ainsi en est-il de l'âme dans cette oraison. Il y a encore beaucoup d'autres merveilles que Dieu opère en elle pour la préparer et la disposer à contenir toutes ses faveurs.

Voici comment se manifestent cette suavité et cette dilatation intérieure : L'âme n'est plus aussi liée que précédemment dans les choses qui concernent le service de Dieu; elle s'y trouve, au contraire, beaucoup plus au large. Sa frayeur de l'enfer n'est plus aussi grande, bien qu'elle redoute davantage d'offenser Dieu; elle perd ici la crainte servile et elle est remplie de la plus ferme confiance qu'elle jouira de Dieu un jour. La crainte de perdre la santé, qui lui faisait fuir les austérités, a fait place à l'assurance qu'elle peut tout avec le secours du ciel, et elle a un désir plus vif que jamais de se livrer à des pénitences corporelles; l'appréhension qu'elle avait pour les épreuves a diminué parce que sa foi est plus vive; elle comprend que si elle les endure pour Dieu, Sa Majesté lui donnera la grâce de les supporter avec Patience; parfois même elle les désire, parce qu'elle se sent fortement portée à accomplir quelque chose pour sa gloire. Comme elle a une connaissance plus haute des perfections divines, elle voit mieux combien elle est pleine de misères; étant déjà admise à goûter les douceurs de Dieu, elle comprend mieux combien sont vils tous les plaisirs d'ici-bas; elle s'éloigne peu à peu de toutes les joies terrestres et elle a plus d'empire sur elle-même pour poursuivre un tel but. Enfin elle a grandi dans toutes les vertus et elle ne manquera pas de réaliser de nouveaux progrès; mais qu'elle ne retourne pas en arrière par quelque offense contre Dieu, parce qu'alors elle perd tout, si élevée qu'elle soit déjà en perfection. Il ne suffit pas, non plus, que Dieu ait accordé une fois ou deux cette oraison pour que l'âme soit enrichie de toutes ces faveurs; il faut qu'elle persévère à les recevoir, car c'est de cette persévérance que dépend tout notre bien.

Je voudrais donner un avis très important à l'âme qui se verrait arrivée à cet état. Elle doit veiller avec un soin extrême à ne pas se mettre dans l'occasion d'offenser Dieu, car elle n'est pas encore formée; elle est semblable au petit enfant qui commence à têter; S'il s'éloigne du sein de sa mère, que lui adviendra-t-il, sinon la mort? je redoute beaucoup qu'une âme à qui Dieu accorde une telle faveur ne tombe dans ce malheur si elle s'éloigne de l'oraison sans une pressante nécessité; supposé même qu'elle ne la

reprenne pas sans retard, elle ira de mal en pis. Il y a, je le sais, beaucoup à craindre dans ce cas. Je dis ce que j'ai vu. Je connais quelques personnes dont je ne saurais trop déplorer l'infortune, parce qu'elles se sont éloignées de Celui qui leur montrait tant d'amour en se donnant à elles comme ami, et en le leur prouvant par des oeuvres. J'insiste donc pour que l'on ne s'expose pas au danger, car le démon travaille beaucoup plus à séduire une seule de ces âmes qu'un grand nombre d'autres à qui le Seigneur n'accorde pas de telles faveurs. Elles peuvent en effet porter un tort considérable au démon en entraînant d'autres âmes à leur suite et peut-être même en rendant les plus signalés services à l'Église de Dieu. Mais n'y aurait-il d'autre raison que celle de l'amour particulier que Sa Majesté leur témoigne, que cela suffirait pour que le démon ne néglige aucun moyen de les perdre. Voilà pourquoi elles sont violemment tentées, et, si elles s'égarent, leur chute est beaucoup plus profonde que celle des autres.

Quant à vous, mes Sœurs, d'après ce que nous en pouvons juger, vous êtes à l'abri de ces dangers. Mais que Dieu vous préserve de l'orgueil et de la vaine gloire! Si le démon cherche à contrefaire les faveurs dont le Seigneur enrichit l'âme dans cette demeure, vous le reconnaîtrez aux effets. Loin de produire ceux dont nous avons parlé, il en produirait de tout opposé.

Je voudrais vous prémunir contre un péril dont je vous ai déjà parlé ailleurs et dans lequel j'ai vu tomber des personnes d'oraison et surtout des femmes. Comme nous sommes plus faibles par nature, il y a aussi plus de motifs d'exposer ce que je vais dire. Voici ce dont il s'agit. Quelques-unes, par suite de leurs grandes pénitences, de leurs oraisons ou de leurs veilles, et même sans cela, sont d'une complexion très délicate; si elles reçoivent quelque consolation spirituelle, leur nature succombe. Lorsqu'elles éprouvent un certain contentement intérieur et une défaillance extérieure, ou cette faiblesse qui arrive dans le sommeil des puissances qu'on appelle spirituel, et qui est quelque chose de plus élevé que ce que j'ai dit, il leur semble que c'est tout un; elles se laissent aller à une sorte d'enivrement; plus elles s'y laissent aller, et plus l'enivrement augmente, parce que leur nature se débilité toujours davantage; elles s'imaginent qu'il s'agit vraiment d'un ravissement. Pour moi, j'appelle cela de la niaiserie; car elles ne font pas autre chose alors que de perdre le temps et de ruiner leur santé.

J'ai connu une personne qui restait huit heures en cet état sans perdre le sentiment et sans rien éprouver des choses de Dieu. Quelqu'un comprit ce que c'était; il l'obligea à dormir, à manger et à modérer ses pénitences; c'est ainsi qu'il la délivra. Son confesseur et d'autres personnes s'y étaient trompés; elle-même se faisait illusion, mais elle n'avait pas voulu tromper. Je crois bien que le démon y était pour quelque chose; il voulait en tirer quelque gain et il n'y avait déjà que trop réussi.

Quand cet état vient véritablement de Dieu, comprenons bien que, s'il y a défaillance intérieure et extérieure, l'âme ne succombe pas; elle goûte, au contraire, une joie très vive de se voir si près de Dieu; de plus, cet état, au lieu de durer si longtemps, passe au contraire très vite. Bien que cette ivresse et cette oraison se renouvellent, elles ne sauraient, s'il ne s'agit pas de la faiblesse dont j'ai parlé, arriver à abattre le corps ni à produire en lui une souffrance extérieure. Voilà pourquoi vous êtes prévenues que si vous éprouviez quelque chose de semblable à ce que j'ai dit de cette personne, vous devez en aviser la Supérieure et faire diversion le plus que vous pourrez. La

Supérieure défendra à ces Sœurs les longues heures d'oraison; elle ne leur en permettra que très peu. Elle leur commandera, en outre, de bien dormir et de bien manger, jusqu'à ce que les forces corporelles leur soient revenues, si toutefois elles les ont perdues parce qu'elles se sont privées de sommeil et de nourriture. Dans le cas où leur nature serait si faible que tous ces moyens se trouveraient insuffisants, elles peuvent m'en croire, Dieu ne les appelle qu'à la vie active; d'ailleurs il faut de tout dans nos monastères. On doit occuper ces Sœurs dans les offices, et veiller à ce qu'elles ne gardent que très peu la solitude, pour ne pas les exposer à perdre complètement la santé; ce sera là une grande mortification pour elles; mais le Seigneur veut, en la leur imposant, éprouver leur amour par la manière dont elles supporteront son absence; au bout d'un certain temps, il daignera leur rendre la santé; dans le cas contraire, elles se contenteront de gagner des mérites en priant vocalement et en faisant l'obéissance; elles mériteront ainsi ce qu'elles auraient obtenu par l'oraison des goûts de la vie de contemplation et peut-être même davantage.

Il pourra se rencontrer encore des personnes, comme j'en ai connu, qui ont la tête et l'imagination très faibles; il leur semble voir tout ce qu'elles pensent. Cela est très dangereux, peut-être en parlerai-je plus loin; en tout cas, je n'en dis pas davantage en ce moment. Si je me suis beaucoup étendue à traiter de cette Demeure, c'est parce qu'elle est celle, à mon avis, où entrent le plus grand nombre d'âmes; de plus, le naturel s'y trouvant mêlé au surnaturel, le démon peut y causer plus de préjudice que dans les autres dont je vais parler, et où le Seigneur ne lui laisse pas tant de pouvoir. Que ce divin Maître soit loué à jamais ! Ainsi soit-il !

CINQUIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

*Elle commence à traiter de la manière dont l'âme
s'unit à Dieu dans l'oraison et expose les signes
auxquels on reconnaît qu'il
n'y a pas d'illusion.*

O mes Sœurs, comment me sera-t-il possible de vous exposer les richesses, les trésors et les délices qui se trouvent dans ces cinquièmes Demeures? Il serait mieux, à mon avis, de ne rien vous dire de celles dont il me reste à traiter, puisque les paroles ne peuvent l'exprimer, ni l'entendement le comprendre, ni les comparaisons en fournir une idée; les choses d'ici-bas sont trop viles pour nous y aider. O mon Seigneur, envoyez-moi du ciel votre lumière afin que je puisse éclairer quelque peu ces religieuses : ce sont vos servantes; vous avez daigné élever plusieurs d'entre elles à la jouissance presque ordinaire de ces délices, et je voudrais les prémunir contre les embûches du démon dans le cas où il viendrait à se transformer en ange de lumière; elles n'ont d'ailleurs d'autre désir que celui de vous plaire.

J'ai dit que quelques-unes étaient élevées à cet état; néanmoins elles sont peu nombreuses, je crois, celles qui n'entrent pas dans cette Demeure dont je vais parler maintenant. Il y a sans doute du plus et du moins; voilà pourquoi j'ai dit que la plupart y entrent. Evidemment certaines faveurs de cette Demeure dont je vais traiter ne sont, à mon avis, le partage que d'un petit nombre; mais, bien que les autres âmes n'arrivent seulement qu'à la porte de cette Demeure, c'est déjà une insigne miséricorde que Dieu leur fait; car si beaucoup sont appelés, il y a peu d'élus.

Je vous dirai maintenant que nous toutes qui portons ce saint habit du Carmel, nous sommes appelées à l'oraison et à la contemplation. Telle a été, en effet, notre première institution. Nous descendons de cette race de saints religieux du Mont Carmel qui ne s'enfonçaient dans une solitude si profonde et ne vouaient au monde un mépris si absolu que pour aller à la recherche de ce trésor, je veux dire de cette perle précieuse dont nous parlons. Et cependant il y en a bien peu parmi nous qui arrivent aux dispositions requises pour que le Seigneur la leur découvre. A l'extérieur, je l'avoue, nous allons bien, et nous pratiquons ce qui est nécessaire pour l'exercice des vertus; mais pour arriver à l'état dont je parle, il faut travailler beaucoup, oui beaucoup et ne nous négliger en rien. Aussi, mes Sœurs, courage! Puisque nous pouvons d'une certaine manière jouir du ciel sur la terre. Demandons au Seigneur de nous accorder son secours, afin que nous ne soyons pas privées par notre faute de la faveur dont nous parlons. Prions-le de daigner nous montrer le chemin, et de mettre en notre âme la force de creuser jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce trésor caché; car en vérité il est

au-dedans de nous-mêmes. Voilà ce que je voudrais vous faire comprendre, si le Seigneur daigne m'en rendre capable.

J'ai dit : Que Dieu donne des forces à notre âme, pour nous faire connaître que les forces du corps ne sont nullement nécessaires, s'il ne les accorde pas. Il ne met personne dans l'impossibilité d'acquérir les richesses, et il est content dès lors qu'on donne le que l'on a. Béni soit un Dieu si grand !

Mais considérez, mes filles, ce que vous avez à faire ici. Dieu ne veut pas que vous réserviez quoi que ce soit, peu ou beaucoup. Il réclame pour lui tout ce que vous avez; et, selon que votre don sera plus ou moins absolu, ses faveurs seront plus ou moins élevées; il n'y a pas de meilleure preuve que celle-là pour reconnaître si notre oraison est arrivée ou non jusqu'à l'union.

Ne vous imaginez pas que c'est un sommeil des puissances comme dans la Demeure précédente. Je dis sommeil, parce qu'il semble en effet que dans cette Demeure l'âme est comme endormie : elle ne dort pas complètement, et elle ne se sent pas, non plus, éveillée. Mais ici, toutes nos puissances sont endormies et même profondément endormies par rapport à toutes les choses du monde et à nous-mêmes. Et en vérité, l'âme est comme privée de sentiment durant le peu de temps que dure cette oraison d'union; et le voudrait-elle il lui serait impossible de penser à rien d'ici-bas. Aussi elle n'a pas besoin d'user d'artifice pour suspendre son entendement. Si elle aime, elle est dans un tel sommeil qu'elle ignore comment elle aime; elle ne sait pas même ce qu'elle aime, ni ce qu'elle voudrait. Enfin, elle est comme complètement morte au monde, pour vivre davantage en Dieu; voilà pourquoi c'est une mort délicieuse. C'est une mort; car l'âme est affranchie de toutes les opérations qu'elle peut avoir, tout en étant unie à son corps; et cette mort est pleine de délices, parce que, si l'âme semble vraiment se séparer de son corps, c'est pour mieux jouir de Dieu; aussi, je ne sais même pas s'il reste assez de vie au corps pour respirer. En y réfléchissant en ce moment, il m'a semblé que non; du moins, si on respire, on ne s'en rend pas compte. L'entendement voudrait employer toute son activité à comprendre quelque chose de ce que l'âme éprouve; mais comme il ne saurait y réussir, il est tout ravi; s'il n'est pas complètement dans l'extase, il ne peut du moins remuer ni pied ni main, comme on le dit d'une personne qui est tellement évanouie qu'elle nous paraît morte.

O secrets de Dieu ! Je ne me laisserais jamais de chercher à vous les faire comprendre, mes filles, si je pensais y réussir quelque peu. Aussi dirai-je peut-être mille folies avant d'arriver à vous exposer une seule fois ce qu'il faut pour que nous célébrions ensemble de toutes nos forces les louanges du Seigneur.

J'ai dit que ce n'était pas un sommeil, parce que, dans la Demeure dont j'ai parlé, l'âme, tant qu'elle n'a pas une longue expérience, se demande avec anxiété ce qui a eu lieu. Était-elle dans l'illusion? Était-elle endormie? Est-ce une faveur de Dieu, ou bien n'est-ce pas le démon qui s'est transformé en ange de lumière ? Mille doutes l'envahissent, et il est bon qu'elle les ait, car, je le répète, notre nature elle-même peut nous tromper alors quelquefois. Sans doute, il est plus difficile aux bêtes venimeuses d'entrer dans la quatrième Demeure que dans les précédentes; bien que les petits lézards, étant plus effilés, se glissent partout; ils ne font pas de mal, surtout si on les méprise, comme je l'ai dit, mais ce sont de petites pensées qui procèdent de l'imagination ou des causes que j'ai signalées, et qui ne laissent pas d'être souvent

importunes. Dans cette cinquième Demeure, au contraire, les lézards, si effilés qu'ils soient, ne peuvent pénétrer, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient empêcher l'âme de goûter la faveur dont elle jouit.

J'oserais affirmer que si c'est vraiment une union avec Dieu, le démon ne peut entrer dans cette partie du château, ni nous porter le moindre tort. Sa Majesté, en effet, est unie d'une manière si étroite à l'essence l'âme qu'il n'ose pas s'approcher, et qu'il ne doit même pas connaître ce secret. Cela d'ailleurs est bien clair, car s'il ne connaît pas, dit-on, nos pensées, il connaîtra moins encore un secret si profond que Dieu ne confie même pas à notre entendement. Oh ! quelle faveur ! Oh ! quel heureux état, puisque ce maudit ne peut nous y faire aucun mal. Aussi l'âme retire-t-elle alors les plus précieux avantages, car c'est Dieu qui opère en elle, sans que personne ni elle-même puissent troubler son action. Que ne donnera-t-il pas, Lui qui est si désireux de donner et qui peut donner tout ce qu'il veut !

Vous êtes troublées, ce me semble, parce que j'ai dit : si c'est une véritable union avec Dieu, et vous me demandez s'il n'existe pas d'autres unions. Eh certes oui, il y en a d'autres ! ne serait-ce que l'union à des choses vaines, que l'on aime beaucoup et à l'aide desquelles le démon peut, lui aussi, transporter l'âme. Mais cette union est d'une autre sorte que celle de Dieu ; elle n'apporte ni délices, ni satisfaction, ni paix ni joie. Quant à l'union avec Dieu, elle est au-dessus de toutes les joies de la terre, de tous les délices, de tous les contentements, et les surpasse de beaucoup. La source de ces contentements n'a rien à voir avec ceux de la terre, et le sentiment qu'ils produisent en est complètement différent, comme vous le saurez par expérience. J'ai dit quelque part que ces derniers ressemblent à ceux qui sont éprouvés par notre corps grossier, tandis que les contentements spirituels pénètrent jusqu'au plus intime de nous-mêmes ; cette comparaison est exacte ; je ne sais comment je pourrai mieux dire.

Mais, semble-t-il, vous n'êtes pas encore satisfaites parce que vous vous imaginerez que vous pouvez vous tromper, et que ces choses intimes sont très difficile à discerner. J'avoue que pour ceux qui en ont l'expérience ce qui est dit suffit, parce qu'il y a une notable différence entre les joies de l'oraison d'union et celles de la terre. Mais je veux vous donner un signe clair à l'aide duquel vous ne pourrez ni vous tromper, ni douter que la faveur vient de Dieu. Sa Majesté me l'a rappelé aujourd'hui même à la mémoire, et ce signe à mon avis, est certain.

Lorsque je parle de ces choses difficiles, et bien que croie les comprendre et dire vrai, je me sers toujours de cette expression : il me semble ; car je suis toute disposée, si je me trompe, à m'en rapporter au jugement des vrais savants. Bien qu'ils n'aient point prouvé les faveurs de cet état, ils ont je ne sais quelle lumière, parce que Dieu les destine à éclairer son Eglise ; et lorsqu'il s'agit d'une vérité, ils sont assistés pour la reconnaître. Quand, loin d'être adonnés à la dissipation, ils sont de vrais serviteurs de Dieu, ils ne s'étonnent jamais des merveilles que le Seigneur opère ; ils savent parfaitement que sa main peut en accomplir beaucoup d'autres et de plus étonnantes encore. S'ils en trouvent de moins connues, ils doivent, en considérant celles qui sont rapportées dans les livres, juger qu'on peut les accepter. Voilà ce que m'a prouvé une longue expérience. Je connais aussi ces demi-savants qui ont peur de tout, et qui m'ont tant coûté. Du moins, à mon avis, celui qui ne croit pas que Dieu peut accorder encore beaucoup d'autres grâces plus élevées, qu'il a voulu et veut parfois de nos jours en faire part à ses créatures, tient la porte de son âme bien fermée à de semblables

faveurs. Pour vous, mes Sœurs, que cela ne vous arrive jamais; soyez assurées, au contraire, que Dieu est capable de réaliser encore beaucoup de merveilles plus hautes. N'allez pas examiner si ceux à qui il les accorde sont mauvais ou bons. Sa Majesté le sait, comme je vous l'ai dit; et ce n'est pas là notre affaire; mais servons-la avec simplicité de cœur et humilité. Louons-la également de ses oeuvres et de ses merveilles.

Je reviens au signe dont je veux parler, à celui qui est le vrai. Vous voyez cette âme que Dieu prive complètement d'intelligence par rapport à toutes les choses créées, pour mieux imprimer en elle la véritable sagesse; elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien durant le temps de cette oraison; ce temps est court sans doute, mais il doit lui paraître encore beaucoup plus court qu'il ne l'est en fait. Dieu s'établit lui-même dans l'intime de cette âme, de telle sorte que, quand elle revient à elle-même, elle ne saurait avoir le moindre doute qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle. Cette vérité s'imprime si fortement en elle, et se passerait-il plusieurs années sans qu'elle reçût de nouveau une pareille grâce, qu'elle ne pourrait ni l'oublier ni la révoquer en doute. Elle reconnaît, en outre, cette vérité par les effets qu'elle en ressent et dont je parlerai plus tard, car c'est là un point très important.

Mais, me direz-vous, comment l'âme a-t-elle vu, comment a-t-elle compris cette faveur, puisqu'elle ne voit ni ne comprend? Je ne dis pas qu'alors elle l'a vue. C'est ensuite qu'elle s'en rend parfaitement compte. Ce n'est point une vision proprement dite, c'est une certitude qu'elle possède et que Dieu seul peut donner. Je connais une personne qui, ne sachant pas encore que Dieu est en toutes choses par présence, par puissance et par essence, le crut fermement après une faveur de cette sorte. Elle demanda à l'un de ces demi-savants dont j'ai parlé comment Dieu est en nous. Or, il n'en savait pas plus que cette personne n'en savait elle-même avant que Dieu ne lui en eut donné l'intelligence et il lui répondit que Dieu n'était en nous que par sa grâce. Mais comme elle était alors persuadée de la vérité, elle ne le crut point. Elle interrogea ensuite de vrais savants; mais ceux-ci lui dirent ce qui en était, et elle en fut très consolée.

Ne vous imaginez pas faussement que cette certitude ait pour objet une forme corporelle, comme le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très saint Sacrement, bien-que nous ne le voyions pas lui-même; elle est toute différente ici; elle vient de la Divinité seule. Mais comment, me direz-vous, pouvons-nous avoir une telle certitude de ce que nous ne voyons pas? Pour moi, je l'ignore. C'est là une oeuvre de Dieu, et je sais que je dis vrai. J'affirmerai même que, si quelqu'un n'a pas cette certitude, son âme n'a pas été unie tout entière, mais seulement par quelqu'une de ses puissances; ou bien elle aura reçu quelqu'une de ces innombrables faveurs que Dieu se plaît à accorder. Quand il s'agit de semblables questions, nous ne devons point chercher des raisons pour savoir comment les choses se passent; dès lors que notre entendement ne saurait les comprendre, pourquoi voudrions-nous nous y consumer en vain? Il nous suffit de comprendre que la puissance de Celui qui agit de la sorte est infinie.

Dès lors que nous ne pouvons rien malgré tous nos efforts pour obtenir la faveur de l'union, et que c'est Dieu seul qui la réalise, ne nous imaginons pas que nous pourrions la comprendre.

Au sujet de cette expression : nous ne pouvons rien, je me rappelle en ce moment cette parole que vous avez entendue et que l'Épouse dit dans les Cantiques: Le Roi m'a introduite dans ses celliers, ou m'a mise, je crois. Elle ne dit pas qu'elle y est allée d'elle-même. Elle ajoute qu'elle cherchait son Bien-Aimé de toutes parts.

Or cette union, d'après moi, est le cellier où le Seigneur la place, quand il veut, et comme il veut, et où nous ne saurions pénétrer de nous-mêmes, malgré tout, notre industrie. C'est à Sa Majesté de nous introduire et de nous placer dans le centre de notre âme. Afin de mieux nous manifester ses merveilles, le Seigneur ne veut pas que nous y apportions d'autre coopération que celle de la volonté qui s'est soumise entièrement à lui, ni qu'on lui ouvre la porte des puissances et des sens qui sont tous endormis. Il entre dans le centre de notre âme, sans passer par aucune de ses portes, comme il entra chez ses disciples, quand il leur dit : La paix soit avec vous, ou qu'il sortit du sépulcre, sans lever la pierre qui le fermait. Vous verrez plus loin, dans la dernière Demeure, comment Sa Majesté veut que l'âme goûte sa présence dans le centre d'elle-même beaucoup mieux qu'ici. O mes filles, quelles vues profondes nous aurons, si nous ne voulons considérer que notre bassesse et notre misère et comprendre que nous sommes indignes d'être les servantes d'un Maître si grand dont les merveilles surpassent la portée de notre entendement! Qu'il soit loué à jamais! Ainsi soit-il!

CHAPITRE II

*Elle continue le même sujet;
elle explique l'oraison d'union
par une comparaison très ingénieuse,
et indique ses effets dans l'âme;
c'est une doctrine très importante.*

Il vous semblera que tout est déjà dit sur les merveilles que l'on contemple dans cette Demeure; cependant, j'aurais encore beaucoup à ajouter, parce que, je le répète, il y a dans ces Demeures du plus et du moins. Quant à ce qui regarde l'oraison d'union elle-même, je crois que je n'ai rien de plus à vous exposer; mais quant à ce qui concerne les merveilles que Dieu opère dans l'âme qui se prépare à les recevoir, il y aurait beaucoup à dire. Je parlerai de quelques-unes, et je montrerai dans quel état se trouve l'âme après les avoir reçues. Afin de me faire mieux comprendre, je veux me servir d'une comparaison très appropriée. Je vous montrerai, en outre, que si nous ne pouvons rien pour obtenir cette union elle-même que Dieu réalise en nous, nous pouvons cependant faire beaucoup, quand nous nous mettons dans les dispositions requises pour que Sa Majesté nous l'accorde.

Vous aurez entendu parler de la façon merveilleuse dont se fait la soie et dont Dieu seul peut être l'inventeur. Vous aurez appris, en outre, comment elle vient d'une semence qui ressemble à de petits grains de poivre. Pour moi je n'ai jamais vu cette semence, mais j'ai entendu parler de ce que je vous raconte, et si ce que je vous dis n'est pas exact, je n'en suis pas responsable. Or, dès que les mûriers commencent à se couvrir de feuilles, cette semence se met, elle aussi à prendre vie sous l'action de la chaleur; et tant que l'aliment qui doit la soutenir n'est pas prêt, elle demeure comme morte. C'est donc avec les feuilles de mûrier que se nourrissent les vers qui viennent de cette semence. A peine ont-ils grandi, qu'on place devant eux de petites branches, où avec leurs petites bouches ils filent la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes; ils font ainsi de petites coques très étroites, où ils se renferment. C'est là que ces vers qui sont grands et difformes trouvent la fin de leur vie; puis de cette coque elle même sort un papillon blanc très gracieux.

Mais si cela ne se voyait pas de nos jours et qu'on nous la racontât comme une chose du temps passé, qui pourrait le croire? Comment pourrions-nous imaginer qu'un être privé de raison, comme un pauvre petit vers de terre, et j'en dirais autant de l'abeille, fût si diligent à travailler pour notre profit; qu'il fût même si industrieux et perdît la vie à ce travail? Cela suffit, mes Sœurs, pour vous aider quelque peu à méditer, alors même que je ne vous en dirais pas davantage. Vous pourrez considérer là les merveilles et la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les

propriétés de chaque chose? Voilà pourquoi il est très utile de nous occuper à méditer les grandes oeuvres de ses mains et à nous réjouir d'être les Épouses d'un Roi si sage et si puissant. Revenons à notre sujet.

L'âme, représentée par ce vers de terre, commence à vivre quand, à l'aide de la chaleur de l'Esprit-Saint, elle commence à profiter du secours général que Dieu nous accorde à tous, et à user des remèdes qu'il a confiés à l'Église, comme la confession fréquente, la lecture des bons livres, les sermons; ce sont là, en effet, autant de remèdes pour l'âme qui est morte par ses négligences ou ses fautes, et qui se trouve encore dans l'occasion de pécher. Avec eux elle reprend peu à peu la vie; elle se soutient par les moyens que je viens de dire et les bonnes méditations; enfin elle a grandi, et c'est l'état où je la considère, sans me préoccuper de son état précédent. Or quand ce ver, dont j'ai parlé au commencement, a grandi, il commence à filer la soie et à construire la demeure où il doit mourir. Je voudrais vous montrer maintenant que cette demeure pour l'âme c'est le Christ. J'ai lu, ce me semble, ou entendu dire quelque part que notre vie est cachée dans le Christ ou en Dieu, ce qui est tout un, ou que le Christ est notre vie. Mais que la citation soit exacte ou non, peu importe pour le but que je me propose.

Par là, vous voyez, mes filles, ce que nous pouvons réaliser avec le secours de Dieu, afin que Sa Majesté devienne notre demeure, comme elle l'est dans cette oraison d'union, et comment d'ailleurs nous préparons nous-mêmes cette demeure. Je semble vouloir dire que nous pouvons enlever ou ajouter à Dieu quelque chose, car je dis qu'il est la demeure que nous pouvons nous-mêmes construire pour nous y introduire. Eh quoi! Nous aurions ce pouvoir! Évidemment, nous ne pouvons rien enlever ni ajouter à Dieu; mais ce que nous pouvons c'est retrancher de nous-mêmes et donner de nous-mêmes comme font les petits vers à soie. Nous aurons à peine accompli tout ce qui dépend de nous, que Dieu prendra ce petit travail qui n'est rien, l'unira à sa grandeur et lui donnera tant de prix qu'il en sera lui-même la récompense. Et ainsi, comme c'est lui qui a fait presque tous les frais, il unit nos petits travaux aux grands travaux qu'il a endurés, afin qu'ils deviennent une même chose avec eux.

Courage, donc mes filles, hâtons-nous d'accomplir cette oeuvre et de former le tissu de notre petite coque mystique; renonçons à notre amour-propre et à notre volonté propre; détachons-nous de toutes les choses de la terre; livrons-nous à la pénitence, à l'oraison, à la mortification, à l'obéissance et à toutes les autres pratiques de vertu que vous connaissez. Plaise à Dieu que nos oeuvres répondent aux lumières que nous avons et aux enseignements que l'on nous a donnés! Qu'il meure, oui, qu'il meure, ce ver mystique, comme le fait le ver à soie, dès qu'il a terminé l'ouvrage pour lequel il a été créé; et alors vous constaterez comment vous verrez Dieu, et vous vous trouverez enveloppées de sa grandeur, ainsi que le petit ver à soie dans sa coque. Quand je dis que vous verrez Dieu, je l'entends de la manière que j'ai expliquée et d'après laquelle il se donne à sentir dans l'oraison d'union.

Considérons maintenant ce que devient ce ver mystique; car c'est pour en arriver là que j'ai dit tout ce qui précède. Lorsqu'il est élevé à cette oraison d'union, il est bien mort au monde et il se transforme en un petit papillon blanc. O puissance de Dieu! qui pourra exprimer l'état de l'âme après cette union durant laquelle elle a été abîmée dans la grandeur de Dieu et si étroitement unie à lui pendant quelques instants? Je dis : quelques instants, car ce temps, à mon avis, n'arrive jamais à une demi-heure. Je vous

le dis en toute vérité, cette âme ne se reconnaît plus. Il y a la même différence entre son état passé et son état actuel qu'entre ce ver à soie difforme et le petit papillon blanc. Elle ne sait comment elle a pu mériter un bien d'un si haut prix, je veux dire : elle ne sait d'où il a pu lui venir; ce qu'elle sait très bien, c'est qu'elle ne l'a point mérité.

Son désir de glorifier le Seigneur est de telle sorte qu'elle voudrait se consumer et endurer mille fois la mort par amour pour lui. Et alors elle appelle de tous ses vœux les plus rudes travaux, sans qu'elle puisse faire autre chose. Son souhait le plus ardent est de se livrer à la pénitence, de rechercher la solitude. Elle voudrait que Dieu fût connu de tous les hommes. De là lui vient une peine extrême à la vue des offenses commises contre Sa Majesté. Je parlerai plus en détail de ces effets de l'oraison d'union dans la prochaine Demeure, parce que ce qui s'y passe est presque la même chose que dans celle-ci; mais la puissance de ces effets est toute différente dans l'une et dans l'autre; et, je le répète, si l'âme, une fois élevée à cette oraison, s'efforce d'aller plus avant, elle verra de grandes choses.

Mais que ne pouvez-vous voir l'inquiétude de notre mystique papillon, bien qu'il n'ait jamais encore goûté autant de paix et de calme! C'est là vraiment un spectacle bien capable de nous porter à louer Dieu; car il ne sait où se poser ni où se fixer. Après avoir goûté un si profond repos en Dieu, il ne trouve rien sur la terre qui puisse le contenter, surtout quand le Seigneur lui a donné souvent à boire du vin de ses délices où il trouve presque chaque fois de nouveaux profits. Désormais, il ne compte pour rien les oeuvres qu'il a accomplies, quand il n'était qu'un simple ver et formait peu à peu le tissu de sa coque. Les ailes lui ont poussé; comment se contenterait-il de marcher à pas lents lorsqu'il peut voler? Il regarde comme peu de chose tout ce qu'il peut faire pour Dieu, tant ses désirs de le glorifier sont intenses. Il ne s'étonne plus de tout ce qu'ont enduré les Saints. Il comprend, en effet, par sa propre expérience comment le Seigneur aide et transforme l'âme. Cette âme ne semble plus la même; sa physionomie est tout autre. De faible qu'elle était pour se livrer aux austérités, elle est devenue forte pour les accomplir. Son attachement aux parents, aux amis, aux biens de ce monde, ne pouvait être vaincu ni par ses efforts, ni par ses résolutions, ni par sa volonté; elle se sentait toujours plus enchaînée; maintenant elle est tellement libre que c'est même une peine pour elle d'être obligée d'accomplir ce qu'elle doit pour ne point offenser Dieu. Tout la fatigue, parce qu'elle sait que le véritable repos ne saurait lui venir des créatures.

Il semble que je m'étends beaucoup sur ce point. Mais je pourrais en dire bien plus encore; une âme qui aura reçu de Dieu cette faveur de l'union trouvera même que j'en dis peu.

Il ne faut pas s'étonner si ce petit papillon cherche de nouveau où il pourra se poser, car il se trouve tout dépaysé au milieu des choses de ce monde. Mais où ira-t-il ce pauvre petit papillon? Retourner au lieu d'où il est sorti, il ne le peut. Car, je le répète, l'âme ne saurait arriver par elle-même à cette faveur; tous ses efforts sont inutiles, tant qu'il ne plaît pas à Dieu de la lui accorder de nouveau. O Seigneur, quelles épreuves nouvelles commencent pour elle! Et qui l'eût jamais dit, après une grâce si élevée? Enfin, enfin d'une manière ou de l'autre, il faut porter la croix, tant que nous sommes sur cette terre.

Si quelqu'un affirmait, que depuis qu'il est parvenu à cet état, il se trouve toujours dans le repos et dans les délices, je dirais, au contraire, qu'il n'y est jamais parvenu. S'il est arrivé à la demeure précédente, il aura peut-être eu quelque goût provoqué en partie soit par la faiblesse naturelle, soit encore par le démon qui lui donne la paix pour lui livrer ensuite une guerre beaucoup plus terrible. Je ne veux pas dire que ceux qui sont élevés à cet état ne goûtent pas la paix; ils la possèdent, et elle est très profonde en eux; car leurs épreuves sont d'un si haut prix et d'une source si excellente, que, si vives qu'elles soient, elles produisent la paix et le contentement. Le dégoût que leur donnent les choses du monde engendre en eux un désir d'en sortir tellement pénible que si quelque chose peut le calmer, c'est la pensée que Dieu les veut encore sur cette terre. Et encore cela ne suffit pas; l'âme, en effet, malgré tous les progrès dont nous avons parlé, n'a pas encore cette soumission parfaite à la volonté de Dieu, qu'elle aura plus tard; sans doute, elle ne laisse pas de s'y conformer; mais elle en éprouve une peine très vive qu'elle ne peut comprimer parce qu'elle n'a pas reçu une grâce plus forte et elle se répand en larmes abondantes. Telle est sa peine chaque fois qu'elle se met en oraison. Peut-être ce chagrin provient-il en partie de la douleur qui lui est causée quand elle voit combien Dieu est offensé et peu honoré en ce monde, comme aussi combien sont nombreux les hérétiques et les Maures qui se damnent. Mais ce qui l'afflige le plus, c'est la perte des chrétiens. Sans doute, elle sait que la miséricorde de Dieu est sans borne et que ces infortunés peuvent, malgré tous les désordres de leur vie, se convertir et faire leur salut, mais elle craint qu'ils ne se damnent en grand nombre.

O puissance de Dieu! Il n'y a que peu d'années, et peut-être que peu de jours, cette âme ne songeait qu'à elle-même. Qui donc lui a donné une sollicitude si pleine d'angoisses? Car voudrions-nous durant plusieurs années considérer un sujet si digne de compassion que nous ne pourrions pas ressentir le chagrin qui l'opprime. Mais, quoi donc! me dira-t-on, si je m'exerce durant de longs jours et des années à considérer la gravité du mal qu'il y a à offenser Dieu; si je songe que ceux qui se damnent sont ses enfants et mes frères, si je médite sur les dangers au milieu desquels nous vivons, et sur le bonheur qu'il y aurait pour nous à quitter cette misérable vie, est-ce que je ne pourrais pas me procurer de pareils sentiments? Non, mes filles, non! La peine qu'éprouve l'âme, après avoir été élevée à l'oraison d'union, est toute différente de celle que nous nous procurons par ces considérations. Cette dernière, nous pourrions bien l'avoir, avec l'aide de Dieu et de longues méditations; mais elle n'arrive pas jusqu'au fond des entrailles; celle-là, au contraire, semble hacher l'âme et la moudre, sans qu'elle le recherche, et même parfois sans qu'elle le désire.

Mais qu'est-ce donc que cette souffrance? D'où vient-elle? Je vais vous le dire. N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit déjà plus haut de l'Épouse des Cantiques en parlant d'un autre sujet? Dieu l'a Placée dans le cellier du vin et il a réglé en elle la charité. Voilà l'explication des souffrances de l'âme. Elle a fait l'abandon complet d'elle-même entre les mains de Dieu, et l'amour qu'elle lui porte la rend tellement soumise qu'elle ne sait et ne veut rien, si ce n'est qu'il dispose d'elle à son gré. Une telle faveur, à mon avis, il ne l'accordera jamais qu'à l'âme qu'il regarde déjà comme sienne. Il veut que, sans qu'elle sache comment, elle sorte de l'oraison d'union marquée de son sceau; car, en vérité, l'âme en cet état est absolument comme une cire sur laquelle on imprime le sceau; ce n'est pas la cire qui se l'imprime elle-même; elle est seulement disposée à le recevoir; elle est molle, et encore ce n'est pas elle qui s'amollit de la sorte; elle est dans le repos et reçoit l'impression sans résistance.

O bonté de Dieu! Tout doit se faire à vos frais! Vous ne demandez qu'une chose, c'est-à-dire que notre volonté consente et que notre âme, représentée par la cire, ne vous oppose pas le plus petit obstacle.

Voyez maintenant, mes Sœurs, ce que notre Dieu accomplit alors pour cette âme afin qu'elle se reconnaisse comme étant désormais sa propriété. Il lui donne de ses biens, et cela même que son divin Fils a eu sur cette terre. Il ne saurait lui accorder une plus haute faveur. Or qui plus que son divin Fils a désiré sortir de cette vie? C'est ce que le divin Sauveur disait à la cène : J'ai désiré ardemment! Mais comment, ô Seigneur, est-ce que vous n'avez pas redouté cette mort si douloureuse, si pénible, si effrayante que vous deviez endurer? Non, répond-il, parce que l'amour immense que j'éprouve pour les âmes et le désir que j'ai de leur salut surpassent incomparablement toutes ces souffrances. Les angoisses que j'ai endurées et que j'endure depuis mon entrée en ce monde par suite de ce zèle sont telles que les autres ne sont rien en comparaison.

Aussi j'ai réfléchi bien souvent à ces paroles. Je sais le tourment qu'a enduré et endure une âme que je connais à la vue des offenses faites à Notre-Seigneur; il est tellement cruel qu'elle préférerait de beaucoup la mort à ce tourment; or, quand une âme dont la charité est si faible et même, nous pouvons bien le dire, presque rien comparée à celle du Christ, éprouvait un supplice si insupportable, je me demande ce que devait être le martyr de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que ne devaient pas être les douleurs de sa vie? Car toutes les choses étaient présentes à son regard et il voyait sans cesse les offenses énormes qui se commettaient contre son Père. Il n'y a aucun doute pour moi : elles durent être beaucoup plus vives que les souffrances de sa très sainte Passion. Alors du moins, il se trouvait à la fin de ses travaux; de plus, il était content de voir que sa mort allait remédier à nos maux; il montrait enfin l'amour qu'il portait à son divin Père en acceptant tant de souffrances pour sa gloire. Toutes ces considérations devaient modérer l'excès de ses tourments; c'est ce qui arrive ici-bas à ceux qui par suite de la violence de leur amour ne ressentent presque pas les plus austères pénitences auxquelles ils se livrent, et voudraient en faire beaucoup plus, tant elles leur semblent légères. Qui pourra dire ce qui se passait en Sa Majesté, quand Elle put, au milieu de si terribles tortures, montrer à son Père avec quelle souveraine perfection Elle accomplissait sa volonté et aimait le prochain? Oh! Quelle joie ineffable il y a à souffrir en faisant la volonté de Dieu! Mais la vue de tant d'offenses faites si constamment à Sa Majesté et de tant d'âmes sur le chemin de l'enfer devait être, à mon avis, un tourment si terrible pour le Sauveur que, s'il n'avait pas été plus qu'un homme, un seul jour d'un pareil tourment aurait suffi pour lui arracher mille vies, à plus forte raison l'unique vie qu'il avait.

CHAPITRE III

Elle continue le même sujet. Elle parle d'une autre sorte d'union à laquelle l'âme peut arriver avec la grâce de Dieu, et de l'importance de l'amour du prochain pour atteindre ce but. Cette doctrine est très utile.

Revenons à notre petite colombe, c'est-à-dire à l'âme, et considérons quelques-unes des faveurs que Dieu lui accorde en cet état. Je suppose toujours qu'elle doit travailler à se perfectionner dans le service de Notre-Seigneur et la connaissance d'elle-même. Si, en effet, elle se contente de recevoir la faveur de l'union, et que, la considérant comme assurée pour l'avenir, elle vient à se négliger et à se fourvoyer dans le chemin du ciel, c'est-à-dire dans l'accomplissement de la loi divine, elle subira le sort réservé au papillon qui naît du ver à soie et qui, après avoir laissé une semence d'où naîtront d'autres papillons, demeure lui-même mort pour jamais.

J'ai dit qu'il laisse une semence. Ainsi en est-il de l'âme. Je suis persuadée, en effet, que Dieu ne veut pas qu'une faveur aussi haute que celle de l'union soit donnée en vain, et que, si elle ne sert à l'âme qui en est l'objet, d'autres au moins puissent en profiter. Durant le temps qu'elle persévère dans le bien et possède les désirs et les vertus dont j'ai parlé, elle est toujours utile aux autres et leur communique le feu divin qui la consume; mais alors même qu'elle ait déjà perdu ces biens, il lui arrive de conserver encore le désir d'être utile au prochain; elle est également heureuse de faire connaître les grâces que Dieu prodigue à ceux qui l'aiment et qui le servent. J'ai connu une personne de cette sorte; bien que très infidèle dans le service de Dieu, elle était cependant très contente d'être utile aux autres en les faisant profiter des grâces qu'elle avait reçues et en montrant le chemin de l'oraison à ceux qui ne le connaissaient pas. De la sorte elle fit beaucoup de bien, oui, beaucoup. Depuis lors, le Seigneur lui a donné de nouveau sa lumière. A la vérité, elle n'avait pas encore connu les admirables effets de l'oraison d'union dont j'ai parlé. Mais combien ne doit-il pas y en avoir qui reçoivent des communications de Notre-Seigneur, qui sont appelés à l'apostolat comme Judas, ou à la royauté comme Saül, et qui ensuite se perdent par leur faute? Cela nous montre, mes Sœurs, que, si nous voulons nous préserver d'un tel malheur et gagner toujours de nouveaux mérites, le moyen sûr est de se tenir dans l'obéissance et de ne point s'écarter de la loi de Dieu. Cette réflexion s'adresse non seulement à ceux qui reçoivent ces hautes faveurs, mais encore à tout le monde.

Malgré ce que j'ai déjà dit de cette Demeure, elle reste encore, ce me semble, quelque peu obscure. Aussi, comme il y a tant de profit à y entrer-, il sera bon de montrer que ceux que le Seigneur n'enrichit pas de grâces d'un ordre si surnaturel ne doivent pas

perdre tout espoir d'y arriver. Car la véritable union peut très bien s'obtenir, avec l'aide de Notre-Seigneur, quand nous nous efforçons dans ce but de n'avoir plus de volonté propre et de nous attacher à tout ce qui est exigé par la volonté de Dieu.

Oh! Combien n'y en a-t-il pas qui disent et s'imaginent qu'ils ne veulent autre chose que cette volonté, et sont prêts à sacrifier leur vie pour elle, comme je crois, ce me semble, l'avoir déjà dit. Or, je vous l'assure et je ne cesserai de le répéter, si vous êtes dans ces dispositions, vous avez obtenu de Notre-Seigneur la grâce de l'union; ne vous préoccupez plus de cette autre faveur pleine de délices dont j'ai parlé; car ce qu'il y a de plus précieux dans celle-ci, c'est qu'elle procède de celle dont je traite en ce moment; on ne peut, d'ailleurs, obtenir ces faveurs pleines de délices s'il n'y a pas une véritable union, c'est-à-dire si notre volonté n'est pas complètement soumise à celle de Dieu. Oh! Que c'est bien là l'union qu'il faut désirer! Heureuse l'âme qui y est parvenue! Elle goûtera la paix en cette vie et en l'autre! Car, à moins qu'elle ne se trouve dans quelque danger de perdre Dieu, ou qu'elle ne voie qu'il est offensé, aucun des événements de ce monde ne saurait la troubler, ni la maladie, ni la pauvreté, ni la mort même, excepté celle des personnes qui sont nécessaires à la défense de l'Église. Cette âme, en effet, comprend clairement que Dieu sait mieux ce qu'il fait, qu'elle-même ne sait ce qu'elle désire.

Remarquez-le bien, il faut distinguer entre peines et peines. Il y en a qui, comme les joies, proviennent immédiatement de la nature; il y en a d'autres qui proviennent d'une charité pleine de compassion pour le prochain, comme celle qu'éprouva Notre-Seigneur quand il ressuscita Lazare. Les peines de cette sorte n'empêchent pas l'âme d'être unie à la volonté de Dieu elles ne lui causent ni trouble, ni agitation de longue durée. Elles passent vite. Comme je l'ai dit des goûts que l'on éprouve dans l'oraison, elles n'arrivent pas, ce semble, jusqu'au fond de l'âme; elle, n'affectent que les sens et les puissances ? Elles se manifestent dans les Demeures précédentes, mais elle, n'entrent pas dans la dernière dont nous nous occuperons; mais pour cela faut-il qu'il y ait ce que nous avons exposé au sujet de la suspension des puissances? Non. Dieu, qui est tout-puissant, a beaucoup de moyens pour enrichir les âmes et les introduire dans ces Demeures, sans les faire passer par le chemin raccourci dont il a été question. Toutefois, mes filles, sachez bien que ce ver mystique doit mourir et qu'il nous en coûtera alors beaucoup plus. Dans l'autre union, l'âme éprouve tant de joie de la vie nouvelle à laquelle elle est passée, qu'elle se trouve puissamment aidée pour faire mourir ce ver. Mais dans celle-ci il faut que l'âme, tout en vivant de sa vie ordinaire, lui donne elle-même la mort. Je vous avoue que le travail sera beaucoup plus pénible, mais par ailleurs le prix en sera plus élevé et la récompense plus haute, si nous triomphons. Il est impossible pour nous de douter de la victoire, si notre volonté est véritablement unie à celle de Dieu.

Telle est l'union que j'ai désirée toute ma vie et que je ne cesse de demander à Notre-Seigneur; c'est, en outre, celle qui est la plus facile à reconnaître et la plus sûre. Mais, hélas! Qu'ils sont peu nombreux ceux qui doivent y arriver! Dès que l'on se garde d'offenser Dieu et que l'on entre en religion, on s' imagine qu'il ne reste plus rien à faire. Oh! Que de vers restent encore! Semblables à celui qui rongea le lierre sous lequel était Jonas, ils ne se découvrent qu'une fois qu'ils ont rongé nos vertus par un certain amour-propre, une certaine estime personnelle, des jugements défavorables au prochain, bien que ce soit en choses minimes et des manquements à la charité vis-à-vis des autres parce que nous ne les aimons pas comme nous-même.

Car si nous arrivons en nous traînant à accomplir l'obligation où nous sommes de ne point pécher, nous sommes loin encore d'être dans la disposition nécessaire pour être unies complètement à la volonté de Dieu.

Or, mes filles, quelle est, d'après vous, sa volonté? C'est que nous soyons absolument parfaites, pour n'être plus qu'une même chose avec Lui et avec son Père, comme il l'en a prié. Considérez donc tout ce qui vous manque pour en arriver là. Je vous l'assure, je suis profondément affligée, en traçant ces lignes, de m'en voir si éloignée, et cela absolument par ma faute. Il n'est pas nécessaire que Dieu nous accorde de grands délices pour nous élever à cet état; Il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous montrer le chemin. Ne vous imaginez pas toutefois y être parvenues si votre conformité à la volonté de Dieu est telle que vous n'éprouviez aucune douleur à la mort d'un père ou d'un frère, ou que vous vous réjouissiez au milieu des épreuves et des maladies. Cette disposition est bonne, mais elle provient parfois de la prudence qui, ne pouvant rien contre ces maux, fait de nécessité vertu. Combien d'actions de cette sorte ou d'autres semblables n'ont pas été accomplies par les philosophes qui suivaient les lumières de leur science! Dans le cas présent, Dieu ne demande de nous que deux choses : que nous l'aimions, et que nous aimions notre prochain, voilà quel doit être le but de nos efforts. Si nous nous y conformons d'une manière parfaite, nous accomplissons sa volonté, et nous lui sommes unis. Mais, je le répète, que nous sommes loin de remplir ce double précepte comme nous le devrions au service d'un Dieu si grand ! Plaise à Sa Majesté de nous donner sa grâce, afin que nous méritions de parvenir à cette perfection, car cela est en notre pouvoir, si nous le voulons.

La marque la plus sûre, à mon avis, pour savoir si nous avons ce double amour, consiste à aimer véritablement le prochain; car nous ne pouvons avoir la certitude que nous aimons Dieu, bien que nous en ayons des indices très sérieux; mais nous pouvons savoir sûrement si nous aimons le prochain. Soyez certaines que plus vous découvrirez en vous de progrès dans l'amour du prochain, plus vous serez avancées dans l'amour de Dieu. L'amour que Dieu nous porte est tellement profond qu'en retour de celui que nous avons pour le prochain il perfectionne de mille manières celui que nous lui portons à lui-même; je ne puis avoir aucun doute sur ce point. Voilà pourquoi il est très important de bien considérer comment nous aimons le prochain; dès lors que cet amour est parfait, on a réalisé tout ce qu'il fallait. Car, à mon avis, notre nature est tellement dépravée, que si notre amour pour le prochain ne prenait ses racines dans l'amour même de Dieu, il ne pourrait s'élever à la perfection,

Puisque c'est là, mes Sœurs, une chose d'une telle importance, appliquons-nous bien à voir peu à peu jusque dans les moindres détails à quel point nous en sommes. Ne faisons aucun cas de certaines pensées élevées qui nous arrivent en foule à l'heure de l'oraison quand nous nous imaginons ce que nous ferions ou pourrions entreprendre pour le prochain et pour le salut d'une seule âme; car si ensuite les oeuvres n'y répondent pas, il n'y a nul motif pour croire à l'efficacité de ces résolutions. Il faut en dire autant de l'humilité et de toutes les vertus. Les artifices du démon sont des plus perfides; il remuera tout l'enfer pour nous persuader que nous avons une vertu, quand nous ne l'avons pas; et il a raison. Car une telle illusion est très nuisible à l'âme et il n'y a jamais de ces fausses vertus sans quelque vaine gloire; elles portent la marque de leur origine, tandis que les vertus qui viennent de Dieu sont exemptes de vaine gloire et d'orgueil.

Je me prends à rire parfois de certaines âmes; quand elles sont en oraison, elles se croient prêtes à être humiliées et méprisées publiquement pour l'amour de Dieu; et ensuite elles cacheront, si elles le peuvent, une légère faute qu'elles ont commise. Mais si on les accuse faussement, les voilà hors d'elles-mêmes. Que celui qui ne supporte pas cette épreuve veille bien à ne faire aucun cas de ces résolutions qu'il croit avoir prises dans la solitude; car, en réalité, il n'a pas eu cette volonté ferme qui est une tout autre chose, mais quelque illusion provenant de l'imagination. C'est elle que le démon trompe et séduit; et il peut en particulier égayer beaucoup de femmes et de personnes ignorantes, parce qu'elles ne comprennent pas la différence qu'il y a entre les puissances et l'imagination, et beaucoup d'autres choses qui se trouvent dans notre intérieur. O mes Sœurs, comme on voit clairement celles d'entre vous qui possèdent en vérité l'amour du prochain, et celles qui ne le possèdent pas avec cette perfection ! Si vous compreniez bien l'importance de cette vertu, vous n'auriez pas d'autre préoccupation que celle de la pratiquer.

Quand je vois des personnes tellement appliquées à examiner leur oraison et tellement encapuchonnées lorsqu'elles s'y livrent, qu'elles semblent ne pas oser bouger pour ne pas en détourner la pensée, dans la crainte de perdre tant soit peu les goûts et la consolation qu'elles y trouvent, et quand je les vois s'imaginer que toute la perfection consiste en cela, je me dis qu'elles comprennent bien peu ce que doit être le chemin qui mène à l'union. Non, mes Sœurs, non; ce n'est pas là le chemin. Ce sont des oeuvres que le Seigneur demande de nous. Si, par exemple, vous voyez une malade à qui vous puissiez procurer du soulagement, n'ayez aucune peine de laisser là vos dévotions pour l'assister et lui montrer de la compassion; si elle souffre, partagez sa douleur; s'il vous faut jeûner pour qu'elle ait la nourriture nécessaire, faites-le, non pas tant par amour pour elle que par amour pour Dieu, qui le veut, comme vous le savez. Telle est la véritable union à sa volonté. Si vous voyez que l'on prodigue des louanges à une personne, réjouissez-vous-en beaucoup plus que si on vous louait vous-mêmes. A la vérité, cette pratique est facile quand l'âme est humble; elle serait alors plutôt désolée de s'entendre louer; mais c'est une grande chose de se réjouir lorsque l'on publie les vertus des Sœurs; comme aussi quand nous découvrons des fautes en quelqu'une d'entre elles, de nous affliger comme si ces fautes, nous étaiet personnelles, et de chercher à les couvrir.

J'ai parlé longuement ailleurs de ce point de la charité, parce que je vois, mes Sœurs, que si nous venons à y manquer, tout est perdu. Plaise à Dieu que ce malheur n'arrive jamais! Si vous avez la charité, vous ne manquerez pas, je vous l'assure, d'obtenir de Sa Majesté l'union dont j'ai parlé. Mais si vous voyez que vous y manquez, auriez-vous cette dévotion et ces délices qui vous feraient supposer que vous êtes arrivées à l'union, auriez-vous même quelque petite suspension des puissances dans l'oraison de quiétude, comme quelques-unes qui alors s'imaginent aussitôt que tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes pas arrivées à l'union. Conjurez Notre-Seigneur de vous donner l'amour parfait du prochain, et laissez faire Sa Majesté. Le Seigneur vous donnera beaucoup plus que vous ne sauriez désirer. Vous devez néanmoins vous efforcer dans toute la mesure du possible à acquérir cet amour; vous devez, en outre, obliger votre volonté à faire en tout la volonté de vos Sœurs, devriez-vous pour cela perdre de votre droit; vous oublierez votre propre intérêt pour rechercher le leur, malgré toutes les répugnances de votre nature; quand l'occasion s'en présentera, vous ne manquerez pas de prendre pour vous la fatigue pour la leur épargner. Ne vous imaginez donc pas qu'il ne doive pas vous en coûter quelque chose, et que vous

deviez trouver le travail de votre perfection tout fait. Considérez ce qu'a coûté à notre Époux son amour pour nous : c'est pour nous délivrer de la mort qu'il a accepté une mort aussi douloureuse que celle de la Croix.

CHAPITRE IV

Elle poursuit le même sujet et donne de nouvelles explications de cette sorte d'oraison. Elle dit combien il nous est important d'être sur nos gardes, Parce que le démon travaille beaucoup pour que l'âme abandonne l'œuvre qu'elle a commencée.

Vous désirez savoir, ce me semble, ce que devient notre petite colombe, et où elle se fixe, car nous n'ignorons pas qu'elle ne s'arrête point aux goûts spirituels, ni aux joies de la terre; son vol est plus haut; il me sera impossible toutefois de répondre à votre désir jusqu'au moment où nous traiterons de la dernière Demeure. Plaise à Dieu que je m'en souviene alors et que j'aie le temps de vous l'expliquer! Voilà environ cinq mois que j'ai commencé ce travail, et, comme mon mal de tête ne me permet pas de le relire, je crains que cet écrit soit sans ordre aucun et ne contienne des redites. Mais cela importe peu, puisqu'il est destiné à mes Sœurs.

Mon but est de vous donner de nouvelles explications sur ce qui, à mon avis, constitue l'oraison d'union. Pour me conformer à ma manière de procéder, je me servirai d'une comparaison. Nous parlerons ensuite un peu plus de notre petit papillon qui est toujours en mouvement, parce qu'il ne trouve pas son véritable repos, quoiqu'il ne manque pas de faire toujours du bien en se rendant utile à lui-même et aux autres.

Vous avez entendu dire souvent que Dieu épouse les âmes d'une manière spirituelle. Bénie soit sa miséricorde qui l'incline à s'humilier de la sorte ! Cette comparaison est grossière sans doute; mais je n'en trouve pas d'autre qui puisse mieux vous faire comprendre ce que je veux dire que le Sacrement de mariage. L'alliance dont je parle en est, en effet, bien différente et bien éloignée : elle ne présente jamais rien qui ne soit spirituel, les joies et les goûts que le Seigneur y accorde sont à mille lieues des satisfactions de ceux qui sont unis ici-bas. Tout est amour réciproque, et les opérations de cet amour sont très pures, très délicates et très suaves; on ne saurait même les exprimer, mais Notre-Seigneur sait très bien les faire sentir.

Il me semble que l'union n'arrive pas encore jusqu'aux fiançailles spirituelles. Lorsque deux personnes doivent se marier, elles examinent si elles se conviennent, si elles se désirent; elles en viennent à une entrevue pour qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre. Or il en est de même ici. Nous supposons que le projet est déjà fait; l'âme sait très bien quel honneur lui est réservé; elle est résolue à accomplir la volonté de son Époux en tout et de toutes les manières qu'elle croira être agréable à Sa Majesté. De son côté, l'Époux divin, qui voit parfaitement la sincérité de ses dispositions, est content d'elle : voilà pourquoi dans sa miséricorde il veut le lui faire comprendre davantage, en venir, comme on dit, à une entrevue avec elle et se l'unir. Nous pouvons dire qu'il en est vraiment ainsi et que l'entrevue est de très courte durée. L'âme ici n'a

qu'une chose à faire, celle de voir par un moyen mystérieux quel est cet Époux à qui elle doit s'unir. En quelques instants elle a l'intelligence de ce que les sens et les puissances n'auraient nullement pu lui faire comprendre après un millier d'années. Mais l'Époux, étant si parfait, a voulu qu'elle fût rendue par cette seule vue plus digne de lui donner sa main, comme on dit. Elle est devenue alors tellement embrasée d'amour qu'elle ne néglige rien de ce qui est en elle, pour qu'il n'y ait aucun obstacle à ces divines fiançailles. Mais si elle se néglige et porte son affection à quelque chose en dehors de son Époux, elle perd tout; et sa perte est d'autant plus lamentable que les grâces qu'elle recevait de lui étaient plus précieuses et par conséquent beaucoup plus grandes qu'on ne saurait l'exprimer.

Aussi, âmes chrétiennes, que le Seigneur a élevées à cet état, je vous en conjure par amour pour lui, ne vous négligez point; éloignez-vous des occasions dangereuses, car même en cet état l'âme n'est pas tellement forte qu'elle puisse s'exposer aux dangers, comme elle le pourra après les fiançailles dont nous parlerons dans la Demeure suivante. Elle n'a eu qu'une seule entrevue avec l'Époux; aussi le démon ne négligera aucun effort pour la combattre et la détourner de ces fiançailles. Lorsque dans la suite il la voit complètement soumise à l'Époux, il n'a plus autant d'audace vis-à-vis d'elle, car il la redoute; d'ailleurs l'expérience lui montre que, si parfois il ose alors l'attaquer, il n'en retire que plus de confusion, et l'âme plus de profit.

Je vous l'assure, mes filles, j'ai connu des âmes très élevées qui étaient arrivées à cet état. Or le démon à force de ruses et de pièges les a fait tomber; tout l'enfer se ligue pour les séduire; et, comme je l'ai dit souvent, si le démon perd une seule de ces âmes, il en perd en même temps une foule d'autres, comme l'expérience le lui a prouvé.. Considérez cette multitude d'âmes que Dieu a attirées à son service par le moyen d'une seule, et vous lui rendrez une infinité d'actions de grâces. Voyez les milliers de conversions opérées par les martyrs ou par une vierge comme sainte Ursule ! Qui pourra dire combien d'âmes ont été retirées des mains du démon par saint Dominique, par saint François et d'autres fondateurs d'Ordres, ou sont encore maintenant soustraites à son empire par le Père Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus? Tous, comme nous le lisons dans leurs vies, ont reçu évidemment de Dieu des faveurs semblables à celles des autres âmes dont j'ai parlé. Mais comment ont-ils exercé tant d'influence? C'est qu'ils ont mis tous leurs soins à ne point rompre par leur faute de si divines fiançailles. O mes filles, le Seigneur est tout aussi disposé à nous accorder aujourd'hui ces mêmes faveurs qu'il l'était alors; il a en quelque sorte plus besoin d'âmes qui veuillent la recevoir, vu que le nombre de ceux qui recherchent sa gloire est plus restreint. Mais, hélas! Nous nous aimons beaucoup nous-mêmes; et nous usons d'une trop grande prudence pour ne point perdre de notre droit. Oh! que cette illusion est funeste! Dieu veuille, dans sa miséricorde, nous donner sa lumière, pour que nous ne tombions pas dans de semblables ténèbres!

Mais peut-être avez-vous quelque doute sur deux points et en désirez-vous l'explication. Tout d'abord, vous me demandez comment une âme qui a cette soumission à la volonté de Dieu dont nous avons parlé peut tomber dans l'illusion, car elle ne veut suivre en rien sa volonté propre. En second lieu, vous voulez savoir par quelles voies le démon peut s'insinuer dans vos âmes et les exposer à tant de dangers qu'elles se perdent; car enfin vous êtes séparées du monde; vous recevez souvent les sacrements; et nous pouvons bien le dire, vous vous trouvez dans la compagnie des anges; par la bonté de Dieu, vous n'avez toutes qu'un désir, celui de servir Sa Majesté

et de lui plaire en tout. Quant à ceux qui se trouvent au milieu des dangers du monde, il n'est pas étonnant qu'ils tombent dans les pièges du démon. Je vous l'assure, vous avez raison de me demander une explication. Dieu, certes, nous a fait une grâce insigne. Mais quand je vois, je le répète, que Judas vivait dans la compagnie des Apôtres, qu'il conversait sans cesse avec Notre-Seigneur lui-même et qu'il entendait ses paroles, je comprends qu'il n'y a pas de sécurité, même dans l'état dont nous parlons.

Je répons maintenant à la première difficulté et je dis que, si cette âme restait toujours unie à la volonté de Dieu, elle ne se perdrait certainement pas. Mais le démon arrive avec tous ses artifices, et sous prétexte de bien, il la fait se séparer de cette volonté divine en de petites choses, et l'engage dans d'autres qu'il lui représente comme n'étant pas mauvaises; peu à peu il en arrive à obscurcir son entendement, et à refroidir sa volonté; il développe en elle l'amour-propre, jusqu'à ce qu'il l'éloigne enfin par des manquements successifs de la volonté de Dieu et l'amène à faire la sienne.

Ce que je viens de dire peut également servir de réponse à la seconde difficulté. Il n'y a pas, en effet, de clôture si étroite où le démon ne puisse pénétrer, ni de désert si profond où il ne puisse arriver. Je vous dirai même une autre raison. Le Seigneur peut-être le permet de la sorte pour voir comment se comporte cette âme qu'il destine à en guider d'autres, et il vaut mieux, si elle doit être imparfaite, qu'elle le soit dès le début, que quand elle pourrait nuire à beaucoup d'autres.

Voici le moyen qui me semble le plus sûr au milieu de ces dangers. Tout d'abord je suppose que nous ne cessons jamais de demander à Dieu dans notre oraison qu'il nous soutienne de sa main; nous devons considérer toujours que, s'il vient à nous abandonner, nous tombons aussitôt, comme c'est la vérité, au fond de l'abîme. Nous devons, en outre, ne jamais avoir de confiance en nous-mêmes, car ce serait une folie. N'avançons qu'avec précaution et prudence; examinons où nous en sommes dans la pratique des vertus, si nous avançons ou reculons quelque peu, en particulier dans l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres, dans le désir d'être tenues pour les dernières; examinons, en outre, comment nous accomplissons les devoirs ordinaires de la vie. Regardons-y bien et demandons à Notre-Seigneur de nous éclairer; nous verrons alors aussitôt nos profits ou nos pertes. Ne croyez pas cependant que Dieu, après avoir élevé une âme à un tel état, vienne à l'abandonner si promptement que le démon n'ait pas à travailler beaucoup pour la séduire. Sa Majesté est tellement sensible à la vue de sa perte, qu'elle lui donne mille lumières intérieures et la prévient de toutes sortes de manières pour l'empêcher de tomber. Cette âme ne saurait donc ignorer les dangers qu'elle court.

Enfin, pour conclure nos réflexions sur ce sujet, il faut travailler à réaliser sans cesse de nouveaux progrès. Sans cela, nous devons être remplis de crainte, parce que le démon se prépare à nous livrer quelque assaut. Il est impossible, en effet, qu'une âme, arrivée à un si haut état, cesse d'avancer dans la vertu, car l'amour n'est jamais oisif; s'il l'était, ce serait un très mauvais signe. L'âme qui a prétendu devenir l'Épouse de Dieu lui-même, qui a déjà eu des entretiens intimes avec Sa Majesté et qui est parvenue aux termes dont nous avons parlé, ne doit pas demeurer endormie.

Pour vous montrer, mes filles, quelle est la conduite de Dieu vis-à-vis des âmes qu'il reconnaît déjà comme ses épouses, nous allons commencer à parler des sixièmes

Demeures. Vous verrez combien tous les services que nous pouvons lui rendre, et tout ce que nous pouvons faire ou souffrir, est peu de chose pour nous préparer à de si hautes faveurs. Peut-être le Seigneur a-t-il voulu que l'on me commandât de vous l'écrire, afin que, considérant bien la récompense qu'il vous promet et la miséricorde infinie dont il use pour se donner et se manifester à ce point à des vers de terre, nous perdions de vue nos petites satisfactions terrestres, et que, les yeux fixés sur sa grandeur, nous courions tout embrasées de son amour.

Qu'il lui plaise que je réussisse à vous exposer quelques-unes de ces questions si difficiles! Car si Sa Majesté ne vient pas avec l'Esprit-Saint pour diriger ma plume, je sais bien que ce travail est au-dessus de mes forces. Dans le cas où cet écrit ne devrait pas vous être utile, je la conjure de faire en sorte que je n'en dise rien. Sa Majesté le sait bien d'ailleurs, mon seul désir, d'après ce que je crois comprendre de mes dispositions, est que son nom soit glorifié et que nous travaillions à servir un Maître qui sait ainsi nous récompenser même sur cette terre. Voilà comment il nous donne à comprendre quelque chose de ce qu'il nous réserve au ciel, où notre bonheur ne sera jamais interrompu, et où nous serons à l'abri des travaux comme des dangers auxquels on est exposé sur cette mer bouleversée par les tempêtes. Mais s'il n'y avait pas la crainte de le perdre et de l'offenser, ce serait un repos de vivre jusqu'à la fin du monde et de nous dépenser pour un Dieu si grand, qui est pour nous tout à la fois un tel Maître et un tel Époux. Plaise à Sa Majesté que nous méritions de lui rendre quelque gloire, sans tomber dans tant de fautes dont sont toujours accompagnées même nos bonnes oeuvres! Ainsi soit-il!

SIXIEMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle montre comment, à mesure qu'il accorde de plus hautes faveurs, le Seigneur envoie également de plus rudes épreuves. Elle en indique quelques-unes, ainsi que la manière dont les supportent ceux qui sont déjà parvenus à cette demeure. Cette doctrine est excellente pour les âmes qui endurent des peines intérieures.

Arrivons enfin avec l'aide de l'Esprit-Saint à parler des sixièmes Demeures. C'est là que l'âme déjà blessée de l'amour de l'Époux habite. Elle recherche avec plus de soin la solitude, et évite, autant que le permet son état, tout ce qui pourrait l'en détourner. Cette vue de l'Époux dont elle a joui une fois est représentée en elle d'une manière si vive que tout son désir est de jouir encore de sa présence. Comme je vous l'ai déjà dit dans l'oraison d'union, elle ne voit rien qui puisse porter le nom de vue, pas même pour l'imagination. Mais j'appelle cela une vue à cause de la comparaison qui m'a servi. L'âme est désormais bien résolue à ne point prendre d'autre Époux; néanmoins l'Époux n'exauce pas les désirs ardents qu'elle éprouve de célébrer enfin les fiançailles; sa volonté est qu'elle les désire davantage, et qu'elle achète par quelque sacrifice une grâce qui est le plus précieux des biens: Tout ce qu'elle est capable d'endurer est de peu de valeur en comparaison des avantages qui lui sont réservés; mais je vous l'assure, mes filles, elle a besoin de la vue dont elle a joui et du gage qui lui a été donné pour supporter tant de travaux.

O mon Dieu, par quelles épreuves intérieures et extérieures ne doit-elle pas passer jusqu'au jour où elle entrera dans la septième Demeure! J'y pense quelquefois et je me dis avec crainte que, si on les prévoyait, il nous serait très difficile, vu la faiblesse de notre nature, de nous exposer à les endurer et à les souffrir, malgré la perspective des biens qui nous seraient promis. J'excepte le cas où l'âme serait déjà arrivée à la septième Demeure; car une fois là, elle ne craint plus rien; et c'est de grand cœur qu'elle se porte à tout souffrir par amour pour Dieu. La raison c'est qu'elle se trouve dans une union presque continuelle et très intime avec Sa Majesté. C'est de là que lui vient sa force.

Il sera bon, je crois, que je vous raconte quelques-unes de ces épreuves dont j'ai la certitude. Toutes les âmes, sans doute, ne seront pas conduites par cette même voie; je doute fort cependant que les peines d'ici-bas ne visitent d'une manière ou d'une autre

les âmes qui jouissent parfois d'une façon si certaine des consolations du ciel. Mon but n'était pas d'en parler, mais j'ai pensé que quelques âmes, parvenues à cet état, seraient très heureuses de savoir ce que souffrent celles que Dieu élève à de telles faveurs, car il leur semble véritablement alors que tout est perdu pour elles. Je les exposerai, non dans l'ordre où elles arrivent, mais selon qu'elles se présenteront à ma mémoire. Je vais commencer par les plus petites.

Voici une personne qui est critiquée par celles avec lesquelles elle a des rapports et même par celles avec lesquelles elle n'en a pas et qui, ce semble, ne devaient jamais de la vie s'occuper d'elle. On dit qu'elle fait la sainte; qu'elle se livre à des exagérations pour tromper le monde, et montrer que les autres sont imparfaites quand leur vie est plus chrétienne sans toutes ces cérémonies; mais il faut noter que cette personne ne fait rien d'étrange, si ce n'est qu'elle s'applique à bien accomplir les devoirs de son état. Ceux qu'elle regardait comme ses amis s'éloignent d'elle; et ce sont ceux qui lui portent les plus forts coups de dents; et il en résulte une peine qui lui est très sensible. On lui dit qu'elle est égarée et tombée dans une profonde illusion; que ce qui se passe en elle vient du démon; qu'elle doit être comme telles et telles qui se sont perdues; qu'elle est une occasion de ruine pour la vertu; qu'elle trompe ses confesseurs. On va même prévenir ces derniers et leur rappeler ce qui est arrivé à d'autres qui se sont perdus par cette voie; en un mot, on emploie contre elle toutes sortes de moqueries et des propos mordants.

Je connais une personne qui eut une peur extrême de ne pouvoir plus trouver à qui se confesser, par suite des critiques dont elle était l'objet et sur lesquelles je ne m'arrêterai pas, parce qu'elles sont trop nombreuses. Mais le pire, c'est que cette épreuve ne passe pas de suite et dure toute la vie; on va même jusqu'à prévenir les uns et les autres de veiller soigneusement à ne pas avoir de rapport avec elle.

Vous me direz qu'il y a d'autres personnes qui en disent du bien. O mes filles, qu'ils sont peu nombreux ceux qui y ajoutent foi, en comparaison de ceux qui la condamnent! Mais il y a plus : ces louanges sont pour elle un tourment plus grand que les propos dont nous venons de parler. L'âme, en effet, voit clairement que si elle possède quelque bien, elle le tient de Dieu et nullement d'elle-même; car peu avant elle se voyait pauvre et couverte de grands péchés; voilà pourquoi ces louanges lui causent un tourment intolérable, du moins dans les commencements. Ce tourment diminue plus tard pour plusieurs raisons. La première, c'est que l'expérience lui montre clairement que les hommes se portent aussi promptement à dire du bien que du mal; aussi elle ne fait plus de cas de ce qu'ils disent pour ou contre elle. La seconde, c'est que, découvrant à une lumière plus vive que tout le bien qui est en elle vient uniquement de Dieu, elle le considère comme s'il s'agissait d'une autre personne; et, sans aucun retour sur la part qu'elle y a, elle se tourne vers Dieu pour lui en attribuer la gloire. La troisième, c'est que, si elle voit des âmes tirer profit des faveurs qu'elle reçoit, elle pense que Sa Majesté veut qu'on la croie bonne, quand elle ne l'est pas, pour leur faire du bien. La quatrième, c'est qu'elle a plus à cœur l'honneur et la gloire de Dieu que sa propre réputation; et ainsi elle n'a plus, comme dans les débuts, la crainte que ces louanges seront pour elle, comme elle l'a vu pour quelques âmes, une cause de chute. La perte de son honneur la préoccupe peu, si, à ce prix, elle contribue à ce que Dieu soit glorifié seulement une fois; peu lui importe ce qui lui arrivera à elle-même ensuite.

Ces raisons et d'autres encore mitigent la peine excessive que lui causent les louanges; cependant elle en éprouve toujours quelqu'une, à moins qu'elle n'y fasse nullement attention. Par ailleurs, son chagrin est incomparablement plus grand quand elle se voit sans raison estimée publiquement, que quand elle est un objet de critique. Lorsqu'elle en vient à être presque insensible aux louanges, elle l'est beaucoup plus encore aux paroles de critique; celles-ci, au contraire, la réjouissent et sont pour elle comme une harmonie des plus suaves. Cela est absolument certain; et l'âme, loin de se laisser abattre, en acquiert une nouvelle énergie. Elle sait déjà par expérience quel profit lui en revient. Il lui semble que ceux qui la persécutent de la sorte, non seulement n'offensent pas Dieu, mais qu'ils sont des instruments dont Sa Majesté se sert pour son plus grand bien. Comme cette pensée est claire à ses yeux, elle conçoit pour eux un amour tout particulier et plein de tendresse; ceux-là, en effet, lui semblent beaucoup plus ses amis que ceux qui l'approuvent; car ils l'aident davantage à gagner des mérites.

Le Seigneur a coutume alors d'envoyer également de très graves maladies. C'est là une épreuve beaucoup plus pénible, surtout quand les souffrances sont aiguës : si elles se font sentir d'une manière très intense, elles me semblent en quelque sorte les plus rudes que l'on puisse endurer sur la terre. Je parle des douleurs extérieures quelles qu'elles soient et du cas où elles sont excessives. L'intérieur et l'extérieur en sont tellement troublés, que l'âme oppressée ne sait que devenir : elle accepterait plus volontiers un martyr quelconque qui finît promptement, que de pareilles souffrances. Toutefois ces souffrances ne durent pas longtemps dans cette acuité; car enfin Dieu ne nous donne pas plus à souffrir que nous ne le pouvons; il commence d'ailleurs par accorder la patience; mais il envoie ordinairement d'autres souffrances pénibles et bien des genres de maladies.

Je connais une personne qui, depuis quarante ans que le Seigneur a commencé à lui accorder la faveur dont nous avons parlé, pourrait assurer en toute vérité qu'elle n'a pas passé un seul jour sans souffrir et sans endurer diverses peines; je veux parler de son peu de santé ainsi que de ses grandes épreuves. Sans doute elle avait été très infidèle au service de Dieu; voilà pourquoi tout cela lui paraissait peu de chose en comparaison de l'enfer qu'elle avait mérité. D'autres personnes qui auront moins offensé Notre-Seigneur seront conduites par une autre voie. Pour moi, je choisirais toujours celle de la souffrance, alors même qu'il n'y aurait pas d'autre profit que celui d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et surtout quand il y en a toujours tant d'autres.

Et maintenant que vous dirai-je des peines intérieures que l'âme endure en cet état? Si je pouvais vous les exprimer, les précédentes vous paraîtraient légères. Mais il est impossible d'en donner une idée exacte. Commençons néanmoins par le tourment qu'éprouve cette âme lorsqu'elle rencontre un confesseur si prudent et si peu expérimenté, qu'il ne regarde rien comme assuré. Il a peur de tout, il doute de tout, parce qu'il voit des choses extraordinaires, spécialement s'il découvre quelque imperfection dans les âmes qui sont l'objet de telles faveurs. Il lui semble qu'elles devraient être des anges, lorsque cela est impossible tant qu'elles sont unies à leur corps. Aussi il condamne tout immédiatement et l'attribue au démon ou à la mélancolie. Rien d'étonnant; car le monde est tellement rempli des illusions causées par ce mal, et le démon cause tant de préjudices par là, que les confesseurs ont grandement raison de s'en défier et d'y regarder de très près. Mais voilà une pauvre âme qui est agitée des mêmes craintes, et elle s'adresse au confesseur comme à son

juge; or si elle s'entend condamner par lui, elle ne peut manquer de tomber dans un tourment et un trouble tels que celui-là seul qui les aura éprouvés pourra comprendre quelle est la profondeur de son affliction.

Voici encore un des grands tourments que ces âmes endurent surtout si leur vie a été imparfaite. Elles s'imaginent que Dieu, en punition de leurs péchés, doit permettre qu'elles soient dans l'illusion. Sans doute, au moment où elles reçoivent de Sa Majesté cette faveur, elles sont rassurées contre toute crainte et ne peuvent croire qu'elles sont dirigées par un autre esprit que celui de Dieu. Mais comme cette faveur passe promptement, tandis que le souvenir de leurs péchés est toujours présent, et qu'elles découvrent en elles de nouvelles fautes, dont elles ne sont jamais à l'abri, elles retombent aussitôt dans le même tourment. Lorsque le confesseur les rassure, ce tourment s'apaise, bien qu'il revienne plus tard. Mais lorsque le confesseur contribue à augmenter leurs craintes, elles endurent des angoisses presque intolérables, surtout si à cela viennent s'ajouter certaines aridités intérieures, où à leur semble qu'elles n'ont jamais pensé à Dieu et qu'elles ne pourront se souvenir de lui, ou quand, entendant parler de lui, elles ne perçoivent pas plus ce qu'on dit de Sa Majesté que s'il s'agissait d'une personne dont elles ont entendu parler depuis longtemps.

Tout cela n'est rien encore en comparaison de ce qu'elles souffrent lorsqu'elles s'imaginent qu'elles ne savent pas se faire connaître au confesseur et qu'elles le trompent; elles ont beau se dire et constater qu'il n'y a pas même de premiers mouvements de leur intérieur qu'elles ne lui déclarent; tout est inutile. Leur entendement est si obscurci, qu'il est incapable de discerner la vérité; elles croient ce que l'imagination, qui est alors maîtresse, leur représente et toutes les folies que le démon veut leur insinuer. Le Seigneur doit sans doute permettre à ce dernier de les tenter et même de leur persuader qu'elles sont réprouvées de Dieu. De nombreuses angoisses torturent alors l'âme intérieurement. Son tourment est tellement sensible et intolérable que je ne saurais le comparer qu'à celui de l'enfer. Elle ne goûte aucune consolation au milieu de cette tempête. Si elle va en chercher auprès du confesseur, elle s'imagine que tous les démons se sont mis d'accord avec lui pour qu'il la tourmente davantage. Je connais un confesseur qui déclara à une personne que cet état lui paraissait dangereux, vu les diversités des peines dont il se composait, et lui commanda de le prévenir quand elle en serait de nouveau assiégée. Mais, l'état de cette personne empirant toujours, il finit par comprendre qu'elle n'y pouvait rien. Il arrivait même à cette personne, qui savait très bien lire, de prendre un livre écrit en langue vulgaire, et de ne pas plus le comprendre que si elle n'avait pas connu une seule lettre, tant son entendement était obscurci. Enfin il n'y a d'autre remède au milieu de cette tempête que celui d'attendre la miséricorde de Dieu. A l'heure où l'on y pense le moins, il dit une seule parole, ou il fait surgir une circonstance imprévue et en un clin d'œil il dissipe cette tempête. On dirait qu'il n'y ait jamais eu de nuages dans l'âme, tant elle est éclairée de la lumière du soleil et tant les consolations dont elle est inondée surpassent celles qu'elle a jamais goûtées. Elle est semblable à celui qui sort vainqueur d'un combat périlleux, et elle se plaît à en rendre grâce à Notre-Seigneur; car c'est lui qui a combattu et remporté la victoire; elle voit clairement qu'elle-même n'a point combattu, tandis que toutes les armes dont elle pouvait se servir pour se défendre lui semblaient entre les mains de l'ennemi. Aussi découvre-t-elle avec évidence sa misère et le peu qui est en notre pouvoir, si le Seigneur vient à nous délaissier. Il semble qu'elle n'a plus besoin désormais de se livrer à des réflexions pour comprendre cette vérité; l'expérience qu'elle a faite et la vue

qu'elle a eue de son impuissance absolue lui ont découvert notre néant et la profondeur de notre misère. Sans doute, elle ne doit pas être alors privée de la grâce, dès lors que, malgré la tempête où elle se débat, elle n'offense pas Dieu et qu'elle serait prête à sacrifier tous les biens d'ici-bas pour ne le point offenser. Mais la grâce est tellement cachée en elle qu'elle n'a pas, semble-t-il, la plus petite étincelle d'amour de Dieu ou n'en a jamais eu. Car, si elle a fait quelque bien, ou reçu de Sa Majesté quelque faveur, tout lui paraît comme un songe ou une illusion. Quant à ses péchés, elle voit avec certitude qu'elle les a commis.

O Jésus ! Quel spectacle digne de compassion que celui de voir une âme ainsi désemparée ! Combien peu lui servent toutes les consolations de la terre ! Aussi, mes Sœurs, ne vous imaginez pas, si vous vous trouvez parfois en cet état, que les riches ou ceux qui jouissent de leur liberté pourraient alors se procurer quelque remède particulier. Non, non ; voyez les damnés : trouveraient-ils un allègement à leurs maux, si vous leur présentiez tous les plaisirs du monde ? Non certes ; ils n'y puiseraient au contraire qu'un accroissement de torture. Il en est de même, ce me semble, dans le cas présent. Le tourment que l'âme endure vient d'en haut, et toutes les délices de la terre sont impuissantes à la soulager. Ce grand Dieu veut que nous le reconnaissons comme notre roi et que nous voyions nos propres misères. Cette connaissance est très importante pour ce qui va suivre.

Que fera donc cette pauvre âme, lorsqu'elle se trouvera de longs jours en cet état ? Si en effet elle récite une prière, c'est comme si elle ne la récitait pas ; je dis qu'elle n'y trouve aucune consolation intérieure, car alors elle n'en a pas ; elle ne comprend même pas les prières vocales qu'elle récite. Quant à la prière mentale, ce n'est nullement l'heure de s'y livrer ; ses puissances en sont incapables. La solitude lui est plutôt nuisible.

Un autre tourment pour elle, c'est qu'elle ne peut souffrir ni compagnie ni conversation. Aussi malgré tous ses efforts, elle manifeste très facilement à l'extérieur du dégoût et de la tristesse. Pourrait-elle vraiment dire ce qu'elle éprouve ? Non, cela ne saurait s'exprimer, parce qu'il s'agit d'angoisses et de peines spirituelles auxquelles il est impossible de donner le nom qui convient. Le meilleur remède, je ne dis pas pour guérir ce mal, car je n'en trouve pas, mais pour arriver à le supporter, c'est de s'occuper à des oeuvres extérieures de charité et d'espérer en la miséricorde de Dieu ; Il ne manque jamais à ceux qui espèrent en lui. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il !

Il y a d'autres peines qui nous viennent du démon ; elles sont extérieures et doivent être beaucoup moins fréquentes ; aussi il n'y a pas de motif d'en parler. De plus, elles sont beaucoup moins pénibles que les précédentes. Le démon, à mon avis, ne peut, malgré tous ses efforts, lier nos puissances et nous troubler de la manière que nous avons vue ; car enfin la raison reste à l'âme pour considérer que le démon ne peut aller au-delà de ce qu'il plaît à Dieu de lui permettre, et, quand la raison n'est pas obscurcie, tout ce qu'elle souffre est peu de chose en comparaison des peines dont nous venons de parler.

J'exposerai d'autres peines intérieures de cette Demeure, lorsque je traiterai des différentes sortes d'oraison et des faveurs que Dieu y accorde. Quelques unes de ces peines sont même plus aiguës que celles dont il vient d'être question, comme on le voit par l'état où elles laissent le corps. Mais elles ne méritent pas le nom de peines, et

il n'est pas convenable que nous le leur donnions, parce qu'elles sont de très hautes faveurs de Dieu, et que, au moment où l'âme les éprouve, elle comprend que ce sont des faveurs insignes et qu'elle est loin de les avoir méritées. Cette grande peine arrive en même temps que beaucoup d'autres lorsque l'âme est sur le point d'entrer dans la septième Demeure. Je ne parlerai que de quelques-unes, car il serait impossible de les dire toutes et d'en déclarer même la nature. Elles ont une autre origine et sont d'un ordre beaucoup plus élevé que les précédentes; et, s'il m'a été impossible de m'étendre plus que je ne l'ai fait sur ces dernières qui sont cependant d'une nature inférieure, à plus forte raison dirai-je peu de chose des autres. Daigne le Seigneur, par les mérites de son Fils, m'assister en tout ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE II

Elle traite de certains moyens par lesquels Notre-Seigneur réveille l'âme; et ou il semble qu'il n'y ait rien à craindre, bien qu'il s'agisse d'une faveur très élevée. Ce sont là de grandes grâces accordées à l'âme.

Il semble que nous nous sommes bien éloignées de notre petite colombe; et cependant nous ne l'avons pas abandonnée; car ce sont ces souffrances dont nous avons parlé qui lui font prendre un vol plus élevé. Commençons maintenant à parler de la manière dont l'Époux se conduit envers elle; voyons comment, avant d'être complètement tel à son endroit, il se fait vivement désirer. Il emploie des moyens si délicats que l'âme elle-même ne les comprend pas, et je ne crois pas pouvoir en parler de façon à en donner l'intelligence, si ce n'est à celui qui les connaît par expérience. Ce sont des impulsions tellement délicates et subtiles qui partent du plus intime de l'âme, que je ne trouve aucune comparaison qui puisse en donner une idée exacte. Elles sont bien différentes de tout ce que nous pouvons nous procurer ici-bas par nos propres efforts, et même des goûts surnaturels dont j'ai parlé. Bien souvent, tandis que l'âme est distraite et qu'elle ne pense même pas à Dieu, Sa Majesté la réveille subitement; on dirait un éclair qui passe de suite, ou un coup de tonnerre; cependant elle n'entend aucun bruit, mais elle comprend très bien que Dieu l'appelle; elle le comprend si bien que parfois, surtout dans les débuts, elle est toute tremblante et se plaint même quoiqu'il n'y ait pourtant rien qui la fasse souffrir. Elle sent qu'elle a été blessée d'une manière ineffablement suave; mais elle ignore qui l'a blessée, et comment elle l'a été. Elle voit que cette blessure est un don précieux et elle voudrait ne jamais en guérir. Elle ne peut s'empêcher de proférer même extérieurement des plaintes toutes d'amour à son Époux, parce qu'elle comprend qu'il est là et qu'il ne veut pas se manifester, ni lui permettre de jouir de sa présence. Si sa peine est très vive, elle est en même temps pleine de suavité et de douceur. Voudrait-elle ne pas la ressentir, qu'elle ne le pourrait; son désir serait, au contraire, de n'en être jamais délivrée; car elle goûte un bonheur beaucoup plus pur que dans l'ivresse spirituelle de l'oraison de quiétude, où il n'y a cependant aucune souffrance.

Je m'évertue de mon mieux, mes Sœurs, pour vous donner à comprendre cette opération de l'amour, mais je ne sais comment y réussir; car il semble qu'il y a contradiction dans ce que je vous dis; en effet je vous affirme que le Bien-Aimé montre clairement qu'il est avec l'âme; par ailleurs, qu'il paraît l'appeler par un signe tellement certain qu'elle ne peut en douter; c'est un coup de sifflet si pénétrant qu'elle ne peut pas ne pas l'entendre. Car, à mon avis, lorsque L'Époux qui est dans la septième Demeure parle ainsi, sans cependant formuler de paroles distinctes, tout ce qui se trouve dans les autres Demeures n'ose plus remuer, ni les sens, ni l'imagination, ni les puissances.

O mon Dieu, ô Tout-Puissant ! Que vos secrets sont profonds ! Que les choses spirituelles sont différentes de tout ce que nous pouvons voir et comprendre ici-bas, puisque je ne trouve aucune comparaison pour vous expliquer une faveur si petite pourtant auprès des merveilles que vous accomplissez dans les âmes ! Cette faveur opère un tel effet que l'âme se consume de désirs; elle ne sait que demander, car il lui semble évident que son Dieu est avec elle. Vous me direz peut-être : Mais si elle comprend cela, qu'est-ce qu'elle désire? Qu'est-ce qui lui cause de la peine? Quel bien plus grand souhaite-t-elle je l'ignore. Je sais seulement que cette peine semble la pénétrer jusqu'aux entrailles, et quand la flèche qui l'a blessée en est retirée, il semble vraiment qu'elle les entraîne à sa suite, tant est vif le sentiment d'amour qu'elle éprouve.

Je me demande en ce moment si cet état ne viendrait pas de ce que quelque étincelle s'est échappée de ce brasier d'amour qui n'est autre que mon Dieu et est tombée sur l'âme pour lui faire sentir les ardeurs de ce feu. Mais comme elle n'était pas encore assez puissante pour la consumer et que ce feu est si suave, elle reste avec sa peine; tel est l'effet que l'étincelle a produit en touchant l'âme. C'est, ce me semble, la meilleure comparaison que j'aie pu trouver. Cette douleur suave, qui ne mérite pas le nom de douleur, n'est pas toujours la même. Tantôt elle dure longtemps, tantôt elle passe vite, selon qu'il plaît au Seigneur de la communiquer, car ce n'est pas là une faveur que l'on puisse se procurer par une industrie humaine; mais bien qu'elle dure parfois longtemps, elle disparaît pour revenir; enfin elle n'est jamais dans le même état. Voilà pourquoi elle n'embrase pas complètement l'âme, car lorsque l'âme est sur le point de prendre feu, l'étincelle s'éteint, et l'âme éprouve encore le désir d'endurer cette douleur pleine d'amour que lui cause l'étincelle.

Il n'y a nullement lieu de craindre que cet état provienne de notre propre nature, de la mélancolie, des pièges du démon ou d'une illusion, car les sentiments dont l'âme est animée manifestent bien qu'ils prennent leur source à cette demeure où habite le Dieu immuable. Les effets produits ne ressemblent pas à certains sentiments de dévotion où la grande ivresse des goûts spirituels peut nous occasionner quelque doute. Ici, les sens et les puissances n'éprouvent aucune ivresse spirituelle; ils regardent et se demandent ce qui se passe, sans y jeter le moindre trouble, et, à mon avis, ils ne peuvent ni accroître ni enlever la peine si délicieuse où est l'âme.

Celui qui aura véritablement reçu de Notre-Seigneur cette faveur comprendra facilement ce que je dis; il lui en rendra les plus vives actions de grâces, car il n'a pas à y craindre l'illusion. Néanmoins il doit avoir une crainte extrême de se montrer ingrat après une si haute faveur, s'efforcer de servir Dieu et de perfectionner toutes ses oeuvres; il verra alors jusqu'où il montera et comment il sera toujours comblé de nouveaux dons. Je connais une personne qui a été favorisée de cette grâce durant quelques années; elle en était au comble du bonheur. S'il lui avait fallu pour l'amour de Dieu endurer pendant une foule d'années les épreuves les plus sensibles, elle se serait considérée comme largement payée par un tel bienfait. Qu'Il en soit béni à jamais! Ainsi soit-il!

Vous vous demanderez peut-être pourquoi j'ai dit qu'il y a plus de sécurité en cet état que dans les autres. Voici, à mon avis, quelles en sont les raisons. La première, c'est que le démon ne doit pas pouvoir donner jamais une peine savoureuse comme celle

dont j'ai parlé : il dépend de lui de donner une saveur et un plaisir qui paraissent spirituels; mais unir une peine et une peine si vive à la paix et aux goûts spirituels de l'âme, cela est au-dessus de ses forces qui n'atteignent que l'extérieur; aussi, les peines qu'il donne ne sont jamais, à mon avis, accompagnées de saveur ou de paix; elles sont plutôt pleines d'inquiétude et de trouble. La seconde raison, c'est que cette tempête de suavité pour l'âme vient d'une région qui est bien différente de celle où il exerce son empire. La troisième, c'est que l'âme est enrichie des biens les plus précieux; aussi est-elle dans une disposition presque constante de souffrir pour Dieu et de désirer beaucoup d'épreuves; elle est en outre, plus que jamais résolue de se séparer de toutes les joies et conversations du monde, sans parler d'autres choses de ce genre.

Il est bien clair que cela ne peut être l'effet d'une illusion, car malgré nos efforts pour nous procurer cette faveur, nous ne pourrions la contrefaire. Elle est si évidente que l'âme ne peut nullement s'y tromper; je dis qu'elle ne peut croire qu'elle l'a quand elle ne l'a pas, ni douter de sa réalité quand elle la possède. Si quelque doute lui reste, elle doit savoir qu'il ne s'agit pas de ces véritables élans vers Dieu dont j'ai parlé. Je dis : si elle doute qu'elle les a eus ou non; car ces élans se font sentir avec autant d'évidence qu'une voix puissante qui frappe nos oreilles.

Il n'y a, non plus, aucune apparence que ce soit un effet de la mélancolie, parce que la mélancolie ne produit et ne forge ses illusions que dans l'imagination. La faveur dont je parle procède, au contraire, de l'intérieur de l'âme. Il est possible que je me trompe, mais tant qu'un homme expérimenté ne m'aura pas donné d'autres raisons, je m'en tiendrai à mon opinion. Je connais une personne qui a été remplie de crainte par rapport à ces illusions dont je parle. Mais elle n'a jamais pu avoir le moindre doute sur cette oraison.

Notre-Seigneur a encore d'autres moyens de réveiller l'âme. Quelquefois, elle est occupée à prier vocalement, ou elle ne pense à rien d'intérieur, quand tout à coup elle est, ce semble, enflammée d'une manière délicieuse, comme si soudain elle respirait un parfum tellement pénétrant qu'il se répandît dans tous ses sens. Je ne dis pas que c'est un parfum ou quelque chose de cette sorte, mais je me sers de cette comparaison pour montrer comment il est donné à l'âme de sentir que l'Époux est là et excite en elle le désir suave de jouir de sa présence. Elle se trouve alors préparée à accomplir de grandes oeuvres pour Notre-Seigneur et à ne rien négliger pour procurer sa gloire. Cette faveur a la même source que ces flammes d'amour dont j'ai parlé. Mais ici rien ne saurait lui causer de la peine; les désirs mêmes qu'elle a de jouir de Dieu ne lui en donnent point. Voilà ce que l'âme sent le plus ordinairement. Il me semble, en outre, qu'elle n'a rien à craindre ici pour plusieurs des raisons que j'ai déjà exposées; elle n'a qu'à s'appliquer à recevoir cette faveur avec actions de grâces.

CHAPITRE III

Elle traite du même sujet et montre comment Dieu parle à l'âme, quand il veut. Elle indique comment cette âme doit se conduire alors et ne point suivre sa propre manière de voir. Elle expose certains signes à l'aide desquels elle reconnaîtra s'il y a illusion ou non. Cette doctrine est très importante.

Dieu a un autre moyen de réveiller l'âme. Bien que cette faveur soit en quelque sorte plus haute que les précédentes, elle peut être plus dangereuse. Aussi je veux m'y arrêter quelque peu. Il s'agit des paroles que Dieu adresse à l'âme de beaucoup de manières; les unes semblent venir du dehors, les autres du plus intime de l'âme; tantôt elles se font entendre à la partie supérieure, tantôt elles sont tellement extérieures qu'on les entend par les oreilles comme le son d'une voix articulée.

Parfois et même souvent il peut y avoir illusion, surtout chez les personnes faibles d'imagination ou mélancoliques, je dis, notablement mélancoliques. A mon avis, il n'y a pas à faire cas de ce que disent ces deux sortes de personnes, alors même qu'elles affirmeraient qu'elles voient, qu'elles entendent et qu'elles comprennent. On ne doit pas, non plus, les troubler, en leur disant que c'est le démon qui leur parle. Il faut seulement les écouter comme des personnes malades. La prieure ou le confesseur à qui elles confient leur âme leur recommanderont de ne pas attacher d'importance à ces choses, puisque ce n'est pas là l'essentiel pour servir Dieu, et que le démon en a trompé beaucoup par cette voie. Néanmoins, pour ne pas les affliger au-delà de ce que leur humeur leur fait endurer, on ajoutera que probablement elles ne seront pas de ce nombre. Si on leur disait que c'est là un effet de la mélancolie, on n'en finirait jamais avec elles; elles jureraient qu'elles voient et qu'elles entendent ce qu'elles racontent, parce qu'elles le croient ainsi.

Il faut, néanmoins, avoir soin de les éloigner de l'oraison, et les engager le plus possible à ne point faire cas de ces choses, car le démon a coutume de se servir de ces personnes malades pour nuire à d'autres, s'il ne peut leur nuire à elles-mêmes. Cependant, qu'il s'agisse de personnes malades ou saines, il faut toujours se défier de ces choses jusqu'à ce que l'on comprenne quel en est l'esprit. Aussi, je dis que, dans les débuts, le mieux est de les combattre sans cesse. Si elles viennent de Dieu, cette résistance sera un moyen de réaliser de plus notables progrès; plus on met ces faveurs à l'épreuve, plus elles augmentent; oui, il en est vraiment de la sorte. Toutefois il ne

faut pas pour cela contraindre beaucoup les âmes, ni les jeter dans le trouble; car, en réalité, elles ne peuvent faire davantage.

Pour revenir aux paroles que l'âme entend, je dis que, nonobstant la manière dont elles lui sont adressées, elles peuvent venir de Dieu, et même du démon ou de la propre imagination. J'espère arriver, avec l'aide de Dieu, à exposer les différences qui les distinguent et les marques auxquelles on reconnaît celles qui sont dangereuses.

Il y a beaucoup d'âmes adonnées à l'oraison qui les entendent; mais ne vous imaginez pas, mes Sœurs, que c'est mal de les croire ou de ne pas les croire. Quand elles ne s'adressent qu'à vous et qu'elles ont pour but de vous réjouir ou de vous avertir de vos fautes, peu importe alors de savoir quel en est l'auteur, ou qu'elles sont un effet de l'illusion. Je veux vous donner un avis: ne croyez pas, alors même qu'elles seraient de Dieu, que vous serez meilleures pour cela; n'oublions point que Notre-Seigneur a parlé bien souvent aux Pharisiens, et que toute la perfection consiste à tirer profit de ses paroles. Quant à la moindre parole qui ne serait pas absolument conforme à la sainte Écriture, vous n'en ferez pas plus de cas que si vous l'entendiez de la bouche même du démon. Si elle vient de la faiblesse de l'imagination, on doit la regarder comme une tentation contre les vérités de la foi. Ainsi donc, il faut y résister toujours, pour s'en débarrasser; et vous y réussirez d'autant mieux qu'elles ont peu de force.

Je reviens à ce que je disais tout d'abord. Que ces paroles viennent de la partie intime de l'âme, ou de sa partie supérieure, ou du dehors, peu importe; or elles peuvent toutes venir de Dieu. Les marques les plus certaines, à mon avis, pour reconnaître qu'elles viennent de lui sont les suivantes.

La première et la plus sûre consiste dans l'autorité et l'empire qu'elles apportent avec elles; elles sont paroles et oeuvres tout à la fois. Je veux m'expliquer davantage. Voilà une âme qui se trouve dans la tribulation et le trouble dont il a été question plus haut; elle est plongée dans l'obscurcissement d'esprit et dans la sécheresse. Or une seule parole comme celle-ci: Ne t'afflige point, suffit pour lui rendre le calme; elle n'a plus de peine; elle est inondée de la lumière divine; il ne lui reste plus rien de cette affliction, quand précédemment il lui semblait que le monde entier et tous les savants réunis eussent été impuissants, malgré leurs efforts et leurs raisonnements, à la dissiper. Est-elle affligée parce que son confesseur ou d'autres personnes lui ont dit que ce qui passe en elle vient du démon ? Ou bien est-elle toute remplie de crainte ? Une parole de ce genre: C'est moi, ne crains point, lui enlève toutes ses craintes et la laisse tellement remplie de consolations, que personne, semble-t-il, ne serait capable de lui faire croire autre chose. Est-elle très préoccupée de certaines affaires importantes, et se demande-t-elle quelle en sera l'issue? Si elle entend qu'elle doit être tranquille et que tout réussira, elle a immédiatement la certitude qu'il en sera de la sorte, et elle n'a plus de préoccupation. Il en est de même de beaucoup d'autres choses.

La seconde marque à laquelle on reconnaît que ces paroles viennent de Dieu consiste dans la paix profonde dont l'âme est inondée; elle se trouve dans un recueillement plein de dévotion et de paix; elle est toute prête à chanter les louanges de Dieu. O Seigneur ! si une seule de vos paroles que vous nous communiquez par un de vos pages (puisque ce n'est pas vous qui nous parlez, dit-on, dans cette sixième Demeure, mais quelqu'un de vos anges) a tant de pouvoir, quelle jubilation ne répandez-vous pas vous-même dans l'âme que l'amour attache à vous, comme il vous, attache à elle!

La troisième marque à laquelle on reconnaît que ces paroles viennent de Dieu consiste en ce qu'elles ne s'effacent pas de longtemps de la mémoire; quelques-unes même ne s'oublient jamais. Il n'en est pas ainsi de celles qui nous viennent de la terre, je veux dire des hommes même les plus graves et les plus savants; comme elles ne sont pas aussi profondément gravées dans la mémoire que celles de Dieu, elles s'en effacent bientôt. De plus, si elles se rapportent à des choses futures, on ne leur accorde pas autant de foi. Celles de Dieu impriment la certitude la plus profonde. Quand parfois il s'agit de choses en apparence absolument impossibles, et que l'entendement se demande si elles s'accompliront ou non, qu'il doute, ou qu'il est quelque peu hésitant, l'âme néanmoins garde une telle assurance de les voir se réaliser qu'elle ne saurait partager ses doutes. Bien que le cours des événements semble tout à fait opposé à la parole qu'elle a entendue et que des années nombreuses se soient écoulées depuis lors, elle ne perd jamais la pensée que Dieu saura trouver pour la réaliser d'autres moyens que les hommes ne connaissent pas, et qu'enfin sa parole doit s'accomplir, comme en réalité elle s'accomplit. Sans doute, je le répète, l'âme ne manque pas de souffrir quand elle voit tous les obstacles qui s'y opposent. Au moment où elle l'a entendue, elle était persuadée qu'elle venait de Dieu; mais lorsqu'il s'est écoulé depuis lors un long espace de temps et qu'elle n'est plus sous l'impression du début, il s'élève en elle un doute, et elle se demande si elle a été trompée par le démon ou victime de son imagination; néanmoins au moment où elle entend cette parole, elle n'en a aucun doute et elle mourrait plutôt pour en soutenir la vérité. Toutefois, je le répète, que ne fera pas le démon avec toutes ces imaginations qu'il représente à l'âme ! Il la plonge dans la peine et le découragement, surtout s'il s'agit d'une affaire dont il voit que le succès doit contribuer au plus grand bien des âmes, ou procurer à Dieu beaucoup d'honneur et de gloire, et que cette affaire offre de sérieuses difficultés. Il réussit du moins à affaiblir la foi; et c'est un très grave préjudice qu'il cause à l'âme quand il l'amène à ne pas croire que Dieu a assez de pouvoir pour réaliser des choses qui dépassent la portée de notre entendement.

Malgré tous ces combats et la critique des personnes qui traitent ces choses de folies, je veux dire de ses confesseurs à qui elle en parle, malgré la mauvaise tournure de tous les événements qui donnent lieu de croire que ces prédictions ne peuvent se réaliser, il reste une étincelle d'espérance; je ne sais où elle est, mais cette étincelle d'espérance que ces prédictions s'accompliront est tellement vive que, toutes les autres espérances seraient-elles déçues, l'âme ne pourrait, malgré tous ses efforts, cesser d'être absolument certaine que Dieu réalisera ses promesses. Enfin, comme je l'ai dit, la parole du Seigneur s'accomplit; l'âme en conçoit tant de joie et d'allégresse qu'elle ne voudrait plus faire autre chose que d'en louer toujours Sa Majesté; ce sentiment vient non seulement de ce qu'elle constate l'événement, bien qu'il soit pour elle de la plus haute importance, mais surtout de ce qu'elle voit s'accomplir la parole qui lui avait été dite.

Je ne sais pourquoi l'âme désire avec tant d'ardeur que ces paroles de Dieu se vérifient. Elle éprouverait moins de peine, je crois, si elle était convaincue de quelque mensonge que si ces paroles ne s'accomplissaient pas; d'ailleurs elle ne peut que répéter ce qui lui a été dit. A ce propos, je connais une personne qui, dans une pareille épreuve, se rappelait très souvent le prophète Jonas et la crainte où il était que Ninive ne fût pas détruite. Enfin, comme c'est l'esprit de Dieu qui parle à l'âme, il est juste qu'elle lui montre cette fidélité et désire qu'on ne le regarde pas comme menteur, dès

lors qu'il est la vérité souveraine. Aussi l'allégresse de l'âme est très vive quand après mille obstacles et mille difficultés elle voit l'accomplissement de la prophétie. Devrait-elle endurer à cette occasion les plus rudes épreuves, elle les accepterait plus volontiers que de ne pas voir se réaliser la parole qu'elle est certaine d'avoir entendue de Dieu. Peut-être toutes les âmes n'ont pas cette faiblesse, si toutefois c'en est une; en tout cas je ne puis la considérer comme mauvaise. Lorsque les paroles que l'on entend sont le produit de l'imagination, elles n'ont aucune des marques dont nous venons de parler; elles ne confèrent ni certitude, ni paix, ni joie intérieure. Cependant il peut arriver, comme à quelques personnes que je connais, que l'âme se trouve très absorbée dans l'oraison de quiétude et le sommeil spirituel; et vu la faiblesse du tempérament ou de l'imagination, ou un autre motif que j'ignore, elle est dans ce profond recueillement si hors d'elle-même qu'elle ne perçoit rien des choses extérieures; ses sens sont tellement endormis qu'elle ressemble à une personne qui dort, et peut-être dort-elle véritablement; elle a comme une sorte de songe où il lui semble qu'on lui parle et même qu'elle voit certaines choses; elle s'imagine que tout cela vient de Dieu; les effets toutefois montrent bien que ce n'est qu'un songe,

Il peut arriver aussi que certaines personnes demandent avec amour quelque faveur à Notre-Seigneur, et elles s'imaginent qu'il répond à leurs désirs. Ce cas-là se présente quelquefois. Mais quiconque a une longue expérience de ces paroles de Dieu ne pourra, à mon avis, s'y tromper et les confondre avec celles qui sont le produit de l'imagination.

Quant aux paroles qui viennent du démon, elles sont plus à craindre. Toutefois, si les paroles que nous entendons produisent les effets dont il a été parlé plus haut, nous pouvons avoir une grande assurance qu'elles viennent de Dieu. Par ailleurs, si la chose que l'on vous dit est importante et qu'il s'agit d'accomplir quelque oeuvre pour vous ou pour une tierce personne, ne faites jamais rien, et n'ayez jamais la pensée de rien faire avant d'avoir pris l'avis d'un confesseur éclairé, prudent et vrai serviteur de Dieu, quelle que soit l'expérience que vous ayez de ces choses, et quelle que soit l'évidence que vous pensiez avoir que ces paroles viennent de Sa Majesté. C'est là en effet ce que Dieu veut. Par là on n'omet pas de se conformer à ce qu'il commande, dès lors qu'il nous a prescrit, au contraire, de considérer le confesseur comme son représentant; nous ne pouvons douter qu'il nous parle par son intermédiaire. Ce que celui-ci nous dira sera pour nous un secours et un encouragement, lorsque l'affaire est difficile. Notre-Seigneur, quand il le jugera bon, lui donnera le même courage et en même temps il l'assurera que nous sommes animés de son esprit; dans le cas où il ne le ferait pas, nous ne sommes tenus à rien plus. Suivre une autre ligne de conduite et se guider par nos propres lumières, serait, à mes yeux, très dangereux. Voilà pourquoi, mes Sœurs, je vous en conjure au nom de Notre-Seigneur, que cela ne vous arrive jamais !

Dieu a une autre manière de parler à l'âme qui, ce me semble, revêt de sa part tous les caractères de la certitude. Il lui parle dans une certaine vision intellectuelle dont je traiterai plus loin. Or, sa parole se fait si bien sentir au plus intime de l'âme, en termes si clairs pour son ouïe et d'une façon si secrète, que le mode même dont elle la comprend et les effets qui sont produits par la vision lui donnent l'assurance et la certitude que le démon ne peut y avoir aucune part. Les effets admirables qui découlent de ces paroles portent à croire qu'elles viennent de Dieu. Au moins, on a l'assurance qu'elles ne procèdent pas de l'imagination. Et si l'on y réfléchit, on peut toujours avoir cette assurance, pour les raisons suivantes.

La première raison pour laquelle les paroles qui viennent de Dieu diffèrent de celles qui sont le produit de l'imagination consiste dans leur clarté. Les paroles divines sont tellement claires qu'il ne peut manquer une seule syllabe à ce que l'on a entendu sans que l'on s'en aperçoive; on se souvient même si elles ont été dites avec telle ou telle expression, bien que le sens soit absolument le même. Les paroles, au contraire, qui viennent de l'imagination ne sont jamais aussi claires, ni aussi distinctes, mais elles ressemblent à une chose à demi rêvée.

La seconde raison, c'est que bien souvent on ne pensait point aux choses que l'on entend. Ces paroles se font entendre à l'improviste et parfois au milieu d'une conversation. Bien des fois elles répondent à une pensée qui passe rapidement ou que nous avons eue précédemment; mais très souvent elles se rapportent à des choses dont on ne se souvient pas avoir jamais eu la pensée qu'elles seraient ou pouvaient être. Voilà pourquoi l'imagination ne pouvait pas les fabriquer et ainsi tromper l'âme en lui représentant ce qu'elle n'a ni désiré, ni voulu, ni connu.

La troisième raison c'est que, quand il s'agit de paroles divines, l'âme est comme une personne qui les entend, tandis que quand il s'agit des paroles qui viennent de l'imagination, elle est comme une personne qui compose peu à peu ce qu'elle veut qu'on lui dise.

La quatrième raison, c'est qu'il y a une très grande différence entre ces paroles : une seule parole divine embrasse beaucoup de choses, que notre entendement ne pourrait trouver de sitôt.

La cinquième raison, c'est que ces paroles divines ont une certaine vertu que je ne saurais expliquer et donnent souvent à comprendre beaucoup d'autres choses que celles qu'elles expriment par le son. Je traiterai ailleurs avec plus d'étendue de ce mode de comprendre; c'est une chose très délicate et qui porte beaucoup à louer Notre-Seigneur.

Comme cette manière de comprendre, ainsi que les différences qu'il y a entre les paroles qui viennent de Dieu ou non, ont provoqué de vives angoisses chez certaines personnes, en particulier chez une qui les avait entendues, il pourrait y en avoir d'autres qui ne réussiraient pas à se tranquilliser. Cette personne dont je parle apportait, je le sais, toute son attention à ces choses, car elle recevait très souvent cette grâce de Notre-Seigneur. Ce qui la préoccupait surtout alors dans les débuts, c'était la crainte que ce ne fût l'œuvre de l'imagination. Quand les paroles que l'on entend sont l'œuvre du démon, on arrive beaucoup plus promptement à s'en rendre compte. Ses artifices toutefois sont tellement subtils qu'il sait bien contrefaire l'esprit de lumière; mais ce sera, à mon avis, dans les paroles. Il les dit d'une manière très claire, et l'âme n'a pas plus de doute que quand c'est l'esprit de vérité qui les prononce. Ce qui dépasse son pouvoir, c'est de contrefaire les effets dont j'ai parlé; il ne produit ni cette paix ni cette lumière qu'apportent les paroles divines, mais plutôt l'inquiétude et le trouble. Voilà pourquoi il nuira peu à l'âme, ou même il ne lui portera aucun dommage, si elle est humble, et si, malgré tout ce qu'elle entend, elle n'ose rien faire que d'après les avis que j'ai donnés plus haut.

Supposé que Dieu fasse des faveurs et des caresses, l'âme doit considérer avec soin si elle se croit meilleure pour cela. Mais si, au fur et à mesure que les paroles qu'elle entend deviennent plus tendres, elle ne conçoit pas de plus vifs sentiments de confusion, elle doit croire que ces paroles ne viennent pas de l'esprit de Dieu. Il est certain, en effet, que quand elles viennent de Dieu, l'âme conçoit d'autant moins d'estime d'elle-même que ces faveurs se multiplient : elle se souvient davantage de ses péchés et oublie ses progrès dans le bien; plus aussi elle applique sa volonté et sa mémoire à poursuivre uniquement la gloire de Dieu, sans rechercher son propre intérêt, plus elle craint de s'éloigner tant soit peu de la volonté divine, et plus enfin elle demeure persuadée qu'elle n'a jamais mérité de telles faveurs, mais l'enfer lui-même. Lorsque toutes les grâces et faveurs reçues dans l'oraison produisent ces effets, l'âme ne doit pas se laisser aller au trouble, mais au contraire mettre toute sa confiance dans la miséricorde de Dieu, qui est fidèle et ne la laissera pas tomber dans les pièges du démon. Elle fera bien néanmoins de se tenir toujours sur ses gardes.

Les âmes que Dieu ne conduit pas par cette voie s'imagineront peut-être que l'on peut ne pas écouter les paroles qui sont dites, ou que, s'il s'agit de paroles intérieures, on peut s'en distraire de façon à ne pas les entendre, et qu'ainsi on n'est pas exposé à tant de dangers. A cela je réponds que c'est impossible. Il n'en est pas de même des paroles qui viennent de l'imagination; nous y remédions lorsque nous modérons les désirs que nous avons de certaines choses et que nous nous appliquons à mépriser ce qui nous est présenté par l'imagination. Quant aux paroles qui viennent de Dieu, tout moyen de s'y opposer est inutile. Lorsque c'est lui qui parle, il fait si bien taire toutes les autres pensées et prêter attention à ce qu'il dit, qu'il serait plus facile, ce me semble, et je le crois, à une personne qui a l'ouïe très fine de ne pas en entendre une autre qui lui parlerait d'une voix forte; elle pourrait en effet s'en distraire et appliquer son entendement et sa mémoire à autre chose. Quand il s'agit des paroles divines, ce moyen n'est pas en notre pouvoir; il est impossible de se boucher les oreilles et de penser à autre chose qu'à ce que l'on nous dit. Celui qui a arrêté le soleil, à la prière de Josué, je crois, peut aussi arrêter nos puissances et toutes nos facultés intérieures. Aussi l'âme voit clairement qu'il y a un autre Maître plus puissant qu'elle qui commande dans le Château; et cette vue la remplit de dévotion et d'humilité. Il n'y a donc aucun moyen de ne pas l'entendre, quand il parle. Plaise à Sa Majesté de nous faire la grâce de ne nous appliquer qu'à lui plaire et de vivre dans l'oubli de nous-mêmes, comme je l'ai dit ! Ainsi soit-il ! Dieu veuille que j'aie réussi à faire comprendre ce que je désirais marquer dans ce chapitre, et à donner des avis dont profiteront les âmes qui se trouvent dans l'état dont il a été question !

CHAPITRE IV

Elle montre quand Dieu suspend l'âme dans l'oraison par le ravissement, l'extase ou le rapt, ce qui est une même chose, à son avis. Elle montre également quel grand courage il faut pour recevoir les hautes grâces de Sa Majesté.

Quel repos y a-t-il donc pour le pauvre petit papillon au milieu de toutes les difficultés dont nous avons parlé et d'autres encore? Toutes ces peines sont destinées à lui faire concevoir un désir plus vif de jouir de l'Époux divin. Sa Majesté, qui connaît la faiblesse de notre amour, dispose l'âme par ce moyen et beaucoup d'autres à avoir le courage de s'unir à un si auguste Seigneur et de le prendre pour Époux. Vous rirez peut-être de ce que je dis, et vous le prendrez pour une folie; chacune d'entre vous s'imaginera qu'il n'est pas nécessaire d'avoir ce grand courage pour cela, vu qu'il n'est aucune femme, si basse que soit sa condition, qui n'en ait assez pour épouser le roi. Cela est vrai, pour les rois de la terre; mais quand il s'agit d'épouser le Roi du ciel, je vous assure qu'il en faut plus que vous ne pensez. Notre nature est trop timide et trop basse pour une telle faveur, et je regarde comme certain que, si Dieu ne vous donnait ce courage, cela vous serait impossible, malgré tous les avantages que vous découvririez à devenir son Épouse.

Vous allez donc voir ce que Dieu fait pour conclure ces fiançailles. A mon avis, ce doit être quand il donne à l'âme des ravissements qui la dégagent de ses sens. Car si elle n'était pas dégagée de ses sens lorsqu'elle se voit si rapprochée d'une telle Majesté, il lui serait peut-être impossible de demeurer unie à son corps. J'entends parler en ce moment de ravissements véritables, et non de ces faiblesses de femmes, comme cela se voit de nos jours, où tout nous paraît ravissement ou extase. Il y a des natures qui sont tellement faibles, comme je crois l'avoir déjà dit, qu'une seule oraison de quiétude les met en agonie.

Comme j'ai eu l'occasion de voir beaucoup de personnes spirituelles, je veux vous marquer ici les différentes sortes de ravissements que je comprends. J'ignore néanmoins si je réussirai à en parler aussi bien que je l'ai fait ailleurs, où j'ai traité également de plusieurs autres choses qui sont marquées ici. Il a semblé, pour divers motifs, qu'il n'y a aucun inconvénient à en parler de nouveau ici, ne serait-ce que pour traiter de toutes ces demeures ensemble.

Il y a une sorte de ravissement qui arrive lorsque l'âme, sans être en oraison, est frappée de quelque parole de Dieu qu'elle se rappelle ou qu'elle entend. Il semble que Sa Majesté, touchée de compassion après l'avoir vue souffrir si longtemps du désir de

lui être unie, fait grandir du plus intime d'elle-même cette étincelle dont nous avons parlé. L'âme tout entière est embrasée; elle se renouvelle comme un phénix et elle peut croire pieusement que ses fautes lui sont pardonnées. Cela s'entend quand elle s'y est disposée et a pris les moyens que nous enseigne l'Église. Lorsqu'elle est purifiée de la sorte, le Seigneur se l'unit, sans que personne ne le comprenne encore, sinon Lui et elle. L'âme elle-même ne le comprend pas même de façon à pouvoir l'expliquer ensuite, bien qu'elle ne soit point privée de l'usage des sens intérieurs; car cela ne ressemble pas à un évanouissement ni à une sorte de syncope où l'âme reste sans connaissance, ni intérieure, ni extérieure.

Ce que je comprends de cette faveur, c'est que l'âme n'a jamais été aussi éveillée du côté des choses de Dieu, et qu'elle n'a jamais eu autant de lumière ni autant de connaissance par rapport à Sa Majesté. Cela semblera impossible, car si les puissances et les sens sont tellement suspendus que nous pouvons dire qu'ils sont comme morts, comment l'âme peut-elle se rendre compte qu'elle comprend un tel secret? J'avoue que je l'ignore, et peut-être qu'aucune créature ne saurait le dire. Le Créateur seul le sait ainsi que beaucoup d'autres choses qui se passent en cet état, je dis en ces deux Demeures, car celle-ci et la dernière pourraient très bien être unies; de l'une à l'autre, en effet, il n'y a point de porte fermée; mais, comme dans la dernière il y a des choses qui n'ont point été manifestées aux âmes qui n'y sont pas encore parvenues, j'ai cru bon de les séparer.

Lorsque le Seigneur daigna manifester à l'âme ainsi ravie certains secrets, certaines choses du ciel, ou visions imaginaires, elle peut ensuite en rendre compte. Ces faveurs s'impriment si profondément dans sa mémoire qu'elle ne peut jamais les oublier. Mais lorsqu'elle reçoit des visions intellectuelles, elle ne peut pas les expliquer. Sans doute, il doit y en avoir de si élevées alors, qu'il ne convient pas que ceux qui vivent encore sur la terre les comprennent de façon à pouvoir les expliquer; cependant, lorsque l'âme recouvre l'usage de ses sens, il y a beaucoup de ces visions intellectuelles qu'elle peut raconter.

Peut-être que quelques-unes d'entre vous ne comprennent pas ce que c'est qu'une vision, et en particulier une vision intellectuelle. Je vous le dirai en son temps, puisque mon Supérieur me l'a commandé. S'il semble déplacé de ma part de traiter un tel sujet, il est possible que quelques âmes en retirent du profit. Mais, me direz-vous peut-être, si l'âme ne se souvient plus ensuite des faveurs élevées que le Seigneur lui accorde alors, quel profit en retire-t-elle? O mes filles, il est tellement grand que l'on ne saurait en exagérer le prix. Bien que l'on ne puisse expliquer ces faveurs, elles demeurent parfaitement gravées dans le plus intime de l'âme, et l'on n'en perd jamais le souvenir. Mais, ajouterez-vous, si elles n'ont aucune image qui les représente, et si les puissances ne peuvent les comprendre, comment peut-on s'en souvenir? J'avoue que le ne le comprends pas non plus. Ce que je comprends, c'est que l'âme en garde des idées tellement bien gravées sur la grandeur de Dieu, que quand même elle n'aurait pas la foi pour lui enseigner qui il est et l'obliger à le reconnaître pour son Dieu, dès ce moment elle l'adorerait comme tel. Voilà ce que fit Jacob quand il vit l'échelle mystérieuse. Il dut comprendre alors d'autres secrets qu'il ne put expliquer ensuite. Supposé qu'il n'ait vu qu'une échelle le long de laquelle des anges descendaient et montaient, sans posséder une lumière intérieure plus grande, il n'aurait pas eu connaissance des hauts mystères renfermés dans cette vision. Je ne sais si je m'explique bien, car, quoique j'aie entendu parler de ce point, j'ignore si mes

souvenirs sont fidèles. De son côté, Moïse ne put pas raconter, non plus, tout ce qu'il avait vu dans le buisson mais seulement ce que Dieu lui commanda de révéler. Or, si Dieu ne lui avait pas manifesté avec certitude des choses secrètes pour lui faire voir et croire que c'était bien lui son Dieu qui parlait, il ne se fût jamais exposé à des épreuves si grandes et si nombreuses. Il dut découvrir, à la vue de ce buisson ardent, des vérités tellement profondes, qu'elles lui donnèrent le courage d'entreprendre ce qu'il a accompli pour le peuple d'Israël.

Ainsi donc, mes Sœurs, nous ne devons pas chercher des raisons pour comprendre les secrets de Dieu. Dès lors que nous croyons qu'il est tout-puissant, évidemment nous devons croire également qu'un ver de terre, aussi faible que nous, est incapable de comprendre ses grandeurs. Rendons-lui les plus vives actions de grâces de ce qu'il daigne nous en faire connaître quelques-unes.

Je voudrais trouver une comparaison pour essayer de vous donner quelque idée du sujet que je traite; mais il n'y en a, ce me semble, aucune qui soit juste. Toutefois je vous donne la suivante.

Vous entrez, je suppose, dans l'appartement d'un roi ou d'un grand seigneur que l'on appelle, je crois, le salon. Là se trouvent toutes sortes de cristaux, de vases précieux et d'objets rares, disposés de telle sorte que vous les voyez pour ainsi dire tous en entrant. On me conduisit un jour dans un salon de ce genre au palais de la duchesse d'Albe, où les Supérieurs, sur les instances de cette dame, m'avaient commandé de me rendre au cours d'un voyage. Je fus toute stupéfaite en entrant dans cette salle, et je me demandais à quoi pouvait servir tout cet amas d'objets. Je vis que la variété de tant de créatures pouvait m'aider à louer Dieu, et maintenant je considère avec étonnement comment tout cela me sert pour mon sujet. Je restai là quelque temps. Mais il y avait tant de choses à voir qu'à peine sortie j'avais tout oublié; je ne me rappelai plus un seul de tous ces objets divers : on dirait que je ne les ai jamais vus, et il me serait impossible de dire de quelle sorte ils étaient; je n'en ai plus qu'un souvenir confus.

Ainsi en est-il dans le ravissement dont je parle. L'âme est tellement bien unie à Dieu qu'elle ne fait qu'une même chose avec lui; elle est placée dans l'appartement de ce ciel empyrée que nous devons avoir au plus intime de nous-mêmes. Il est clair, en effet, que si Dieu est dans l'âme, il doit occuper quelques-unes de ces demeures. Mais bien que l'âme soit dans l'extase, Dieu ne veut pas toujours qu'elle voie les secrets de ces demeures. La joie de posséder Dieu produit en elle un tel ravissement qu'un si grand bonheur lui suffit. Parfois cependant il plaît à Dieu de la tirer de cette ivresse, et de lui montrer aussitôt ce qu'il y a dans cette demeure. Lorsqu'elle est revenue à elle-même, elle se rappelle les merveilles qu'elle a contemplées. Mais elle ne peut encore les exprimer, et sa nature ne saurait par elle-même voir au-delà de ce que Dieu a voulu lui montrer surnaturellement.

Je semble donc avouer que l'âme a vu et qu'il s'agit d'une vision imaginaire. Non, je ne veux rien dire de semblable; ce n'est point de cela que-je traite, mais de la vision intellectuelle. Vu mon ignorance et mon peu d'esprit, je ne sais rien dire de bien. Voilà pourquoi il est clair que si j'ai réussi à m'exprimer dans ce que j'ai dit jusqu'à présent sur cette oraison, il ne faut pas me l'attribuer.

Pour moi, je suis persuadée que, si une âme ne comprend pas certains de ces secrets de Dieu dans les ravissements dont elle est l'objet, il ne s'agit pas de ravissements véritables, mais de quelque faiblesse naturelle. Il peut arriver en effet aux personnes d'une complexion délicate, comme à nous autres femmes, de faire un effort d'esprit excessif et de rester ainsi absorbées, comme je crois l'avoir dit en traitant de l'oraison de quiétude. Cette faiblesse n'a rien de commun avec les ravissements. Quand le ravissement est véritable, croyez bien que Dieu attire l'âme tout entière à lui-même; et comme il s'agit d'un véritable ravissement, Dieu, qui la regarde comme sa propriété et désormais son Épouse, lui découvre peu à peu quelque petite partie du royaume qu'il lui a mérité; or ce royaume, c'est lui, et si peu qu'elle découvre dans ce grand Dieu c'est toujours beaucoup. Il ne permet pas qu'elle soit troublée par personne, ni par ses puissances, ni par ses sens; mais il fait aussitôt fermer toutes les portes de ces demeures; il n'y a que celle où il réside qu'il laisse ouverte pour nous y donner entrée. Bénie soi une telle miséricorde! Et combien sont vraiment malheureux ceux qui ne veulent pas en profiter et perdent un tel Maître.

O mes Sœurs considérons que ce que nous quittons n'est rien, et ce que nous faisons ou pourrions faire n'est rien non plus, pour un Dieu qui se donne si intimement à des vers de terre, comme nous. Et si nous avons l'espoir de jouir même dès cette vie d'une telle faveur, que faisons-nous? A quoi nous arrêtons nous ? Quelle chose est capable de nous empêcher un seul instant de rechercher ce Seigneur, comme le faisait l'Épouse des Cantiques, par les rues et par les places publiques? Oh! Quelle folie que de s'arrêter à tous les biens de ce monde, s'ils ne conduisent pas à ce but et ne nous aident pas à l'atteindre, alors même que nous posséderions toujours tous les plaisirs, toutes les richesses, et toutes les joies imaginables qu'il peut offrir ! Comme tout cela est vil et abject en comparaison de ces trésors dont la jouissance durera éternellement! Et ces trésors eux-mêmes, que sont-ils si on les compare au bonheur de posséder comme notre propriété le Seigneur de tous les trésors du ciel et de la terre! O aveuglement humain! Jusques à quand, jusques à quand attendrons-nous pour ôter ce limon qui est sur nos yeux? Et si ce limon n'arrive pas à nous aveugler complètement, je découvre néanmoins dans nos yeux de petits grains de poussière et de sable; et si nous en laissons augmenter le nombre, ils pourraient nous porter un préjudice très grave. Je vous en conjure donc pour l'amour de Dieu, mes Sœurs, sachons tirer profit de nos fautes elles-mêmes, pour bien connaître notre misère, et qu'elles nous donnent une meilleure vue, comme la boue la rendit à l'aveugle qui fut guéri par notre Époux ! Voilà pourquoi, en nous voyant si imparfaites, nous devons supplier avec plus de ferveur Sa Majesté de tirer du bien de nos misères, afin que nous puissions la contenter en tout.

J'ai fait une longue digression, sans m'en apercevoir. Veuillez me le pardonner, mes Sœurs; soyez bien persuadées qu'à la vue de ces grandeurs de Dieu, je veux dire qu'arrivée au moment de vous en parler, je ne puis m'empêcher de gémir profondément quand je constate ce que nous perdons par notre faute. Sans doute, ce sont là des faveurs que le Seigneur accorde à qui il veut; mais si nous l'aimions comme il nous aime, il nous les accorderait à toutes. Il n'a qu'un désir, celui de trouver des âmes à qui il puisse donner; car ses largesses n'appauvrissent point ses trésors.

Pour revenir à mon sujet, je dis que l'Époux fait fermer les portes des demeures, et même celles du château et de son enceinte, dès qu'il veut élever l'âme au ravissement. On perd la respiration de telle sorte que, si parfois on garde encore quelque temps

l'usage des sens, il est absolument impossible de parler. D'autres fois, l'usage des sens cesse aussitôt, les mains se refroidissent, et le froid gagne tellement le corps qu'il semble séparé de l'âme; parfois même on ne peut distinguer s'il respire. Cela ne dure guère, je veux dire dans le même état. Car ce grand ravissement venant à se ralentir, le corps semble revenir un peu à lui-même et reprendre haleine pour mourir de nouveau et donner à l'âme plus de vie. Malgré tout, une si grande extase n'est pas de longue durée. Cependant, bien qu'elle soit passée, il arrive que la volonté reste tellement enivrée, que l'entendement, qui est si absorbé durant un jour et même plusieurs jours, est incapable, ce semble, de rien comprendre en dehors de ce qui peut exciter la volonté à aimer. Quant à la volonté, elle est toute disposée à l'amour; mais elle est endormie par rapport aux créatures et n'ose plus s'attacher à elles.

Néanmoins, lorsque l'âme est complètement revenue à elle-même, quelle n'est pas sa confusion d'avoir reçu une telle faveur ! Quels désirs intenses n'éprouve-t-elle pas de s'employer au service de Dieu, de toutes les manières qu'il plaira à Sa Majesté? Si les oraisons précédentes produisaient en elle les effets admirables que nous avons exposés, quels fruits ne produira pas une oraison aussi haute que celle dont nous parlons? L'âme voudrait posséder mille vies pour les employer toutes au service de Dieu, et voir toutes les créatures d'ici-bas se convertir en autant de langues pour le louer en son nom. Les désirs qu'elle éprouve de faire pénitence sont très vifs; et elle ne fait pas beaucoup en s'y livrant, car, vu la force de l'amour qui l'anime, elle sent à peine toutes les austérités auxquelles elle se livre. Elle voit clairement que les Martyrs enduraient facilement leurs supplices, tant les secours qu'ils recevaient de Notre-Seigneur étaient abondants. Voilà pourquoi les âmes de cette sorte se plaignent à Sa Majesté quand elles ne trouvent pas d'occasions de souffrir.

Lorsqu'elles reçoivent cette faveur en secret, elles en ont la plus haute estime; mais lorsqu'elles la reçoivent en présence de quelques personnes, elles en sont tellement mortifiées et confuses qu'elles perdent en quelque sorte l'ivresse de la joie où elles étaient; elles sont peinées et préoccupées en songeant à ce que penseront ceux qui en ont été les témoins. Elles n'ignorent pas quelle est la malice du monde, et elles savent que l'on ne reconnaîtra pas peut-être cette faveur pour ce qu'elle est, et qu'au lieu d'en louer le Seigneur, on en tirera probablement l'occasion de faire des jugements téméraires.

Cette peine et cette confusion, qui sont indépendantes de la volonté, me semblent venir d'un certain manque d'humilité. Dès lors, en effet, que l'âme désire les mépris, pourquoi se préoccupe-t-elle ? C'est ce que fit comprendre Notre-Seigneur à une personne qui était dans cette affliction' : « N'aie point de peine, lui dit-il, ou bien on me louera ou bien on murmurerà contre toi; dans l'un ou l'autre cas, tu y gagneras. » J'ai appris ensuite que ces paroles avaient procuré beaucoup de courage et de consolation à cette personne. Je les ai rapportées ici, afin qu'elles puissent servir à celles d'entre vous qui se trouveraient dans une pareille affliction.

Notre-Seigneur veut, ce me semble, faire comprendre à tous que désormais cette âme est sienne, et que personne ne peut y toucher. Que l'on attaque son corps, sa réputation, ses biens, soit; il le permet, parce que de tout cela il tirera sa gloire; quant à son âme, il ne souffrira pas qu'on y touche; et si elle-même ne commet pas la faute énorme de se séparer de son Époux, il la protégera contre tous les assauts du monde et même contre tous ceux de l'enfer.

Je ne sais si j'ai réussi à donner quelque idée de ce qu'est le ravissement; car je le répète, le faire comprendre entièrement est chose impossible. Néanmoins, je n'aurai rien perdu, ce me semble, à en parler pour montrer ce qu'il est, et indiquer combien ses effets sont différents de ceux des ravissements faux; je ne dis pas qu'ils sont faux parce que la personne qui les a veut tromper, mais parce qu'elle est victime de l'illusion; et comme alors les marques et les effets de ces faux ravissements sont loin de correspondre à une si haute grâce, cette personne perd si bien tout crédit, que le monde se défie ensuite et à bon droit même des personnes à qui Notre-Seigneur en accorde de vrais. Qu'Il soit béni et loué à jamais! Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il!

CHAPITRE V

Elle continue le même sujet et indique de quelle manière Dieu transporte l'âme par un vol d'esprit, mais d'une façon différente de celle qui a été dite. Elle expose quelques motifs pour lesquels il faut avoir du courage, et donne quelques explications de cette faveur que Dieu accorde d'une façon savoureuse. C'est une doctrine très profitable.

Il y a une autre sorte de ravissement que j'appelle vol d'esprit. Bien qu'au fond il soit la même chose que le précédent, il en diffère cependant beaucoup dans la façon dont on l'éprouve intérieurement. Parfois, en effet, on sent tout à coup un mouvement si rapide de l'âme, que l'esprit semble emporté avec une promptitude qui donne une vive frayeur surtout dans les débuts. Voilà pourquoi je vous ai dit qu'il faut un grand courage à l'âme que Dieu doit enrichir de ces faveurs. Elle doit même se montrer très ferme dans la foi, la confiance et l'abandon à la volonté de Dieu pour qu'il en fasse ce qu'il voudra. Pensez-vous que ce soit peu de trouble pour cette personne qui, étant en pleine possession de ses sens, se voit emporter l'âme et même, comme nous l'avons lu de certains saints, le corps avec elle, sans savoir où elle va, ni qui l'emporte, ni comment on l'emporte? Car au début de ce mouvement subit, elle n'est pas encore très certaine que Dieu en soit l'auteur. Mais ne pourrait-elle pas y résister par quelque moyen? Non. Ce serait pire encore. Je le sais d'une personne qui en a l'expérience. Dieu semble vouloir faire comprendre à l'âme qu'après s'être tant de fois remise à lui si sincèrement, et offerte tout entière d'une manière si généreuse, elle ne peut plus désormais disposer d'elle-même en maîtresse, et, si elle résiste, il l'emporte avec plus d'impétuosité encore; voilà pourquoi cette personne avait pris le parti de ne pas plus résister au ravissement que la paille à l'ambre qui l'attire à soi, comme vous l'aurez peut-être remarqué. Elle se laissait porter dans les mains de Celui qui est si puissant, persuadé que ce qu'il y avait de mieux pour elle, c'était de faire de nécessité vertu. Et puisque je viens de parler de la paille, il est bien certain que, s'il est facile à un géant d'enlever une paille, il ne l'est pas moins à notre Géant infini et tout-puissant d'enlever l'esprit.

Il me semble que ce bassin, dont j'ai parlé, je ne me rappelle pas bien si c'est dans la quatrième Demeure, se remplissait avec suavité et douceur, je veux dire sans aucune agitation. Mais ce grand Dieu, qui contient les sources des eaux et ne permet pas à la mer de franchir ses limites, donne ici un libre cours aux sources qui alimentent le bassin; une vague si puissante s'élève alors et arrive avec tant d'impétuosité qu'elle emporte sur ses hauteurs la petite nacelle de l'âme; or si le pilote et les matelots ne peuvent empêcher leur barque d'aller là où elle est poussée par les vagues en furie, l'âme peut encore moins diriger ses mouvements intérieurs, ou empêcher ses sens et ses puissances de suivre le mouvement qui leur est donné. Quant à l'extérieur, on n'en fait plus cas ici.

En vérité, mes Sœurs, si à la seule description d'une telle faveur je suis dans l'admiration, quand je vois comment ce grand Roi, ce Souverain montre alors son pouvoir absolu, que sera-ce de l'âme qui en fait l'expérience ! Je suis persuadée que, si Sa Majesté se manifestait à ceux qui vivent dans les dérèglements de ce monde comme elle le fait à ces âmes, ils n'oseraient plus l'offenser; la crainte, à défaut de

l'amour, les arrêterait. Mais quelle ne sera pas l'obligation pour les âmes conduites par une voie si sublime d'employer tous leurs efforts pour ne pas offenser un tel Maître! Par amour pour lui, mes Sœurs je vous en conjure, si Sa Majesté vous a accordé de telles faveurs ou d'autres semblables, ne vous négligez pas au point de vous contenter de les recevoir. Considérez que plus vous lui êtes redevables, plus vous êtes tenues de la payer de retour. Comme cette vue donne les craintes les plus vives, il vous faut également beaucoup de courage; et si Notre-Seigneur ne le donnait, l'âme demeurerait toujours dans une profonde affliction, car elle voit tout ce qu'il fait pour elle, et quand elle tourne son regard sur sa propre vie, elle constate combien peu elle répond aux avances de Sa Majesté. De plus, comme ce peu est encore rempli de fautes, de misères et de faiblesses, il lui semble préférable de ne plus se rappeler jusqu'à quel point sont imparfaites ses bonnes oeuvres, si elle en fait quelqu'une, et de les jeter dans l'oubli pour considérer ses péchés et s'abandonner à la miséricorde de Dieu. Dès lors qu'elle est impuissante à payer ses dettes, qu'elle lui laisse le soin d'y suppléer par la bonté et la miséricorde dont il use toujours à l'égard des pécheurs.

Peut-être lui fera-t-il la même réponse qu'il adressa à une personne que cette vue avait profondément affligée. Elle était au pied de son Crucifix et considérait qu'elle n'avait rien eu à donner à Dieu ni à sacrifier par amour pour lui. Or, le même Seigneur crucifié lui dit pour la consoler : *qu'il lui donnait toutes les douleurs et tous les travaux qu'il avait endurés dans sa Passion; qu'elle devait les regarder comme son bien propre et les offrir à son Père.* Son âme se trouva si consolée et si riche, comme elle me l'a raconté, qu'elle ne peut en perdre le souvenir; chaque fois même qu'elle constate la profondeur de sa misère, elle se rappelle cette parole et elle est de nouveau remplie de courage et de consolation.

Je pourrais raconter ici certains faits de ce genre. J'en connais en effet beaucoup, vu que j'ai eu l'occasion de traiter avec un grand nombre de personnes saintes et adonnées à l'oraison. Mais pour que vous ne pensiez pas que je parle de moi-même, je ne vous en dis pas davantage.

Ce que je viens de raconter me semble très utile pour vous faire comprendre combien il plaît à Notre-Seigneur que nous reconnaissons ce que nous sommes; il a pour agréable en outre que nous nous appliquions à considérer et à approfondir notre indigence comme notre faiblesse, ou à nous persuader enfin que nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu. Ainsi donc, mes Sœurs, pour que l'âme soit fidèle à cette faveur et aux autres grâces nombreuses qui lui sont offertes lorsque le Seigneur l'a élevée à cet état, il lui faut du courage. Mais, à mon avis, il lui en faut davantage pour correspondre à cette faveur qu'à toutes les autres, si elle est vraiment humble. Daigne le Seigneur nous donner cette humilité puisqu'il le peut dans sa miséricorde !

Je reviens à ce vol rapide de l'esprit. Il s'opère de telle sorte que l'esprit semble véritablement sortir du corps; d'un autre côté, il est clair que cette personne dont j'ai parlé n'en est pas morte; mais elle ne saurait dire si durant quelques instants l'esprit anime le corps ou non. Il lui semble que tout son être s'est trouvé dans une région complètement différente de celle où nous vivons, que là on lui a montré, sans parler d'autres choses, une lumière tellement supérieure à celle d'ici-bas qu'elle n'aurait pu, malgré les efforts d'une vie entière, se l'imaginer. Voici encore ce qui lui arrive. En un instant, on lui procure tant de connaissances à la fois, que son imagination et son entendement n'auraient pu après beaucoup d'années en forger la millième partie. Ce

n'est pas une vision intellectuelle, mais une vision imaginaire. On voit alors avec les yeux de l'âme beaucoup mieux que l'on ne voit sur la terre avec les yeux du corps. Parfois même cela arrive sans que l'on n'entende aucune parole; voit-on par exemple quelques saints, on les connaît comme si l'on avait eu beaucoup de rapports avec eux.

D'autres fois, outre les choses que l'on voit des yeux de l'âme, on en voit d'autres par une vision intellectuelle, et en particulier une foule d'anges en compagnie de leur Maître; sans rien voir des yeux du corps ni de l'âme, on connaît, par un mode admirable que je ne saurais décrire, et les choses dont je viens de parler et beaucoup d'autres qu'il est impossible de rapporter. La personne qui en aura l'expérience et qui aura plus d'aptitude que moi pourra peut-être les faire comprendre, bien que cela me semble très difficile. Que l'âme soit alors unie au corps ou non, je ne saurais le dire. Du moins, je ne pourrais jurer qu'elle est dans son corps, ou que le corps en est séparé. Mais, je le répète, celui qui a l'expérience de cette faveur pourra en parler; si, de plus, il possède la science, il y trouvera un grand secours. Voici une pensée qui m'est venue bien souvent. Dès lors que le soleil de notre firmament peut, sans se déplacer, envoyer ses rayons avec une telle puissance qu'ils arrivent jusqu'à nous en un instant, est-ce que l'âme, qui n'est qu'une même chose avec l'esprit, comme le soleil avec ses rayons, ne pourrait pas, tout en demeurant où elle est, et par la force de la chaleur qui lui vient du vrai Soleil de justice, s'élever au-dessus de sa propre substance par quelque partie supérieure d'elle-même?

Enfin, je ne sais ce que je dis. Ce qui est vrai, c'est qu'il se produit dans l'intérieur de l'âme un vol d'esprit aussi rapide que la balle qui sort de l'arquebuse à laquelle on met le feu. J'appelle cela un vol d'esprit, car je ne sais quel autre nom lui donner. Il se fait sans bruit; mais il est tellement manifeste, que nulle illusion n'est possible. Tandis que l'âme est complètement hors d'elle-même autant qu'elle peut en juger, on lui découvre des secrets admirables. Lorsqu'elle se sent revenue à elle-même, elle constate de quels grands biens elle est enrichie; quant à tous les biens de ce monde, elle en fait si peu de cas qu'ils ne lui paraissent que de la boue en comparaison de ceux qu'elle a vus. Désormais sa vie sur la terre se passe dans la peine la plus vive; elle ne voit plus rien de ce qui avait coutume de lui plaire, qui soit capable de la contenter. Le Seigneur, ce semble, a voulu lui montrer quelque chose du séjour auquel elle est destinée, comme le firent les députés qu'Israël avait envoyés à la terre promise et qui rapportèrent les preuves de sa fertilité. Aussi l'âme est encouragée à supporter les travaux si pénibles de la route, parce qu'elle sait où elle doit aller trouver son repos.

Une faveur qui passe si rapidement ne vous paraîtra peut-être pas très profitable; et cependant les biens dont elle enrichit l'âme sont tellement précieux, que, à moins de les connaître, par une expérience personnelle, on ne saurait en apprécier toute la valeur. Cela prouve bien que le démon n'en est pas l'auteur et que l'imagination n'y peut rien. Le démon est impuissant à représenter des choses qui produisent dans l'âme une opération si profonde, qui lui apportent tant de paix, de calme et de profit, mais qui surtout procurent à un si haut degré les trois choses suivantes : d'abord la connaissance de la grandeur de Dieu, car plus elle se découvre à nous, plus nous en voyons la profondeur; en second lieu, la connaissance de nous-mêmes et une humilité qui provient de ce que nous voyons comment une créature aussi vile en comparaison du Créateur de tant de merveilles a osé l'offenser et ose encore le regarder; en troisième lieu, le mépris de toutes les choses de la terre, excepté celles dont elle peut se servir pour la gloire d'un Dieu si grand.

Tels sont les bijoux que l'Époux commence à donner à son Épouse. Ils sont d'un tel prix qu'elle ne les exposera pas à se perdre. Les choses admirables qu'il lui a été donné de contempler demeurent tellement imprimées dans son esprit, qu'il lui est impossible, je crois, de les oublier, jusqu'à ce qu'elle aille en jouir dans l'éternité, car si elle venait à les oublier, ce serait un très grand malheur pour elle. Mais l'Époux qui lui a donné ces bijoux est assez puissant pour lui accorder la grâce de ne point les perdre.

Et pour revenir au courage que l'âme doit avoir, qu'en dites-vous? Ne doit-il pas être très grand? Car, en vérité, il lui semble qu'elle se sépare du corps; elle voit qu'elle perd l'usage de ses sens, et elle n'en comprend pas la raison. Mais il faut qu'elle reçoive ce courage de Celui qui lui accorde tous les autres dons. Vous direz que sa crainte est bien récompensée; et je suis de cet avis. Loué soit à jamais Celui qui peut l'enrichir de tant de faveurs! Plaise à Sa Majesté de nous donner ce qu'il faut pour mériter de travailler à sa gloire! Ainsi soit-il !

CHAPITRE VI

Elle parle ici d'un autre effet de l'oraison dont il a été question au chapitre précédent et qui fera comprendre que cette oraison est véritable et non une illusion. Elle parle aussi d'une autre faveur que le Seigneur accorde à l'âme pour qu'elle travaille à le louer.

De si hautes faveurs produisent dans l'âme un tel désir de jouir complètement de Celui qui les lui accorde, qu'elle vit dans un tourment indicible et savoureux tout à la fois. Elle appelle la mort de tous ses vœux, et c'est avec larmes qu'elle conjure d'une façon presque constante le Seigneur de la tirer de cet exil. Tout ce qu'elle voit ici-bas la fatigue. Dès qu'elle se trouve dans la solitude, elle éprouve quelque soulagement, mais aussitôt la peine de l'exil vient l'assaillir de nouveau, et quand elle n'a pas cette peine, elle ne goûte pas de repos. Enfin ce pauvre petit papillon ne saurait trouver une demeure stable. Comme l'âme brûle d'un amour si tendre, la plus petite occasion qui active son feu lui fait prendre son vol. Voilà pourquoi les ravissements lui sont très fréquents dans cette Demeure, et elle ne peut les empêcher, même en public. Aussitôt alors, pleuvent sur elle les persécutions et les murmures. Voudrait-elle être sans crainte? On ne le lui permet pas, parce que beaucoup de personnes et surtout les confesseurs sont les premiers à l'effrayer. Sans doute il lui semble qu'elle jouit intérieurement d'une profonde sécurité, surtout quand elle se trouve seule avec Dieu; mais par ailleurs son affliction est extrême parce qu'elle craint d'être trompée par le démon et d'offenser Celui qu'elle aime tant. Quant aux murmures dont elle est l'objet, elle en ressent peu de peine, à moins que le confesseur lui-même ne l'éprouve comme si elle pouvait empêcher ces ravissements. Aussi elle ne cesse de demander à tout le monde de prier pour elle, et de supplier Sa Majesté de la conduire par un autre chemin, parce qu'on lui dit de le faire, vu que celui-là est plein de dangers. Mais comme elle y a trouvé un si grand profit, et comme tout ce qu'elle lit, apprend et sait par les commandements de Dieu, lui montre avec évidence que ce chemin mène au ciel, elle ne peut arriver, malgré tous ses efforts, à en désirer un autre, et elle se remet entre les mains de Dieu. L'impuissance même où elle est de désirer une autre voie lui cause de la peine, car il lui semble qu'elle n'obéit pas au confesseur; et cependant elle voit que toute sa sécurité contre les illusions consiste à obéir au confesseur et à ne point offenser Notre-Seigneur. Aussi, dût-on la mettre en pièces, elle ne commettrait pas, pense-t-elle, un seul péché véniel de propos délibéré, et c'est un profond chagrin pour elle de constater qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre beaucoup, sans même s'en apercevoir.

Dieu donne à l'âme qui est en cet état un désir tellement vif de ne le mécontenter en rien, même dans les plus petites choses, ou de ne pas commettre la plus légère imperfection, si c'est possible, que, n'eût-elle pas d'autre motif, celui-là seul suffit

pour qu'elle veuille fuir la compagnie du monde. Aussi appelle-t-elle de tous ses vœux le bonheur de ceux qui vivent ou ont vécu dans les déserts. D'un autre côté, elle voudrait se lancer au milieu du monde, pour tâcher de contribuer à ce qu'une âme au moins loue Dieu davantage. S'agit-il d'une femme, elle s'afflige de ce que les chaînes où la retient son sexe l'empêchent d'exercer ce zèle; aussi quelle envie ne porte-t-elle pas aux hommes qui ont la liberté de parler à haute voix et de publier combien est grand le Dieu des armées !

O pauvre petit papillon! Lié par tant de chaînes, comme tu es impuissant à voler où tu voudrais ! Ayez-en pitié, ô mon Dieu; faites qu'il puisse réaliser au moins quelque peu ses désirs, pour votre honneur et pour votre gloire! Ne vous souvenez pas du peu qu'il a fait pour mériter cette faveur, ni de la bassesse de sa nature. Vous êtes tout-puissant, ô Seigneur, vous qui avez commandé à la mer immense de se retirer et au grand fleuve du Jourdain de s'arrêter pour donner un libre passage aux enfants d'Israël. Ne ménagez pas trop cette âme. Donnez-lui l'appui de votre force, et elle pourra endurer de nombreux travaux. Elle est résolue à les souffrir et elle les désire ardemment. Déployez, Seigneur, la puissance de votre bras, afin qu'elle ne passe pas son existence dans de viles occupations. Que votre magnificence se manifeste dans une créature aussi faible et aussi vile qu'une femme, et le monde, comprenant que les grandes oeuvres qu'elle accomplit ne sauraient venir d'elle, vous en attribuera toute la gloire. C'est ce qu'elle veut, quoi qu'il puisse lui en coûter. Eût-elle mille vies, elle est prête à les sacrifier; et si par là elle porte une seule âme à vous louer un peu plus, elle les considérera comme bien employées. Mais elle voit avec évidence qu'elle ne mérite pas de souffrir pour vous la plus petite épreuve, et à plus forte raison de mourir pour vous.

Je ne sais à quel propos ni dans quel but je vous ai tenu ce langage, mes Sœurs; mais j'étais hors de moi! Ce que nous devons regarder comme absolument certain, c'est que ces désirs sont produits par les suspensions ou les extases. Ce ne sont point des désirs qui passent; ils sont durables, et à l'occasion l'âme montre bien qu'ils ne sont point simulés. Mais pourquoi ai-je dit qu'ils sont durables? Car l'âme se trouve parfois pleine de lâcheté dans les moindres circonstances, envahie par la crainte et si peu courageuse qu'il lui semble impossible de rien entreprendre. Le Seigneur veut alors, je crois, la laisser à ses propres forces naturelles pour son plus grand bien. Et, en effet, elle voit que si elle a pu quelque chose, ce n'est que par un don de Sa Majesté. Elle le voit d'une manière tellement claire qu'elle en est anéantie; elle connaît mieux la miséricorde et la grandeur que Dieu daigne manifester dans une créature aussi vile. Toutefois son état le plus ordinaire est celui que j'ai déjà dit.

Il est une chose, mes Sœurs, sur laquelle j'appelle votre attention. Lorsque vous avez ces désirs véhéments de voir Notre-Seigneur qui nous oppressent tant parfois, il ne faut pas les favoriser, mais au contraire vous en divertir, si vous le pouvez. Il y en a d'autres auxquels on ne saurait résister, comme vous le verrez, lorsque j'en parlerai plus loin. Du moins, on peut résister quelquefois à ceux dont nous parlons en ce moment, parce que la raison est tout à fait libre pour se conformer à la volonté de Dieu et redire les mêmes paroles que saint Martin. L'âme a la faculté de faire diversion à ces désirs lorsqu'ils sont très véhéments, en considérant qu'ils semblent être de personnes déjà très avancées, et que le démon pourrait bien les susciter pour nous faire croire que nous sommes de ce nombre; aussi est-il bon de marcher toujours avec crainte. Néanmoins, je suis persuadée que le démon est impuissant à donner cette

quiétude et cette paix que produit dans l'âme la peine causée par le désir de voir Dieu. Il excitera seulement quelque passion, comme la peine que l'on éprouve pour les choses du monde. Ceux qui n'ont pas l'expérience de l'un et de l'autre ne pourront les discerner; et, considérant que ces désirs sont une chose excellente, ils les favoriseront de tout leur pouvoir; un très grand dommage en résultera pour leur santé, parce que cette peine est continuelle, ou du moins très ordinaire.

Remarquez, en outre, qu'un tempérament faible est en général la cause de ces peines, surtout chez les personnes d'un naturel tendre qui pleurent pour le plus petit motif. Très souvent le démon leur fera croire que leurs larmes ont Dieu pour objet, quand il n'en est rien. Il peut même arriver qu'elles répandent durant quelque temps une grande abondance de larmes, à la plus petite parole de Dieu qu'elles entendent ou qu'elles méditent, sans pouvoir y résister, et que cela provienne de quelque humeur qui s'est amassée autour du cœur plutôt que de leur amour pour Sa Majesté. Il semble qu'elles n'en finiront jamais de pleurer. Comme elles sont persuadées que les larmes sont bonnes, bien loin de les contenir, elles ne voudraient faire autre chose qu'en répandre et y travaillent de tout leur pouvoir. Le démon cherche par là à les affaiblir, afin de les rendre ensuite impuissantes à faire oraison et à garder leur règle.

Il me semble vous entendre me demander ce que vous devez faire, puisque je trouve partout du danger, et qu'une chose aussi bonne que les larmes me paraît sujette à l'illusion. Ne serais-je pas moi-même dans l'illusion? Cela est possible. Mais, croyez-moi, je ne parle pas sans avoir vu que cela peut arriver chez certaines personnes, et non en moi, car je ne suis nullement tendre; j'ai, au contraire, le cœur si dur, que cela me fait parfois de la peine. Mais quand le feu qui le brûle intérieurement est vif, ce cœur, si dur qu'il soit, distille comme un alambic. Vous comprendrez très bien quand vos larmes viendront de Dieu; car, loin de troubler, elles donnent plutôt la force et la paix; et il est bien rare qu'elles fassent mal. D'ailleurs le bon qu'il y a dans cette illusion quand elle existe, c'est que le corps seul en souffre, mais non l'âme elle-même, pourvu qu'elle soit humble; quand au contraire il n'y a pas illusion, il n'est pas mal de s'en défier encore. N'allons pas nous imaginer, non plus, que tout est fait parce que nous aurons beaucoup pleuré. Mettons généreusement la main à l'œuvre et appliquons-nous à la pratique des vertus. C'est là l'essentiel. Quant aux larmes, qu'elles viennent ensuite, si Dieu nous les envoie; mais de nous-mêmes, ne faisons rien pour les attirer. Ces larmes que Dieu enverra arroseront la terre aride de notre âme et l'aideront puissamment à produire des fruits; moins nous les rechercherons, plus elles seront efficaces; car elles sont une eau qui tombe du ciel, et cette eau est d'une autre nature que celle que nous tirons avec peine de la terre. Bien souvent, après avoir creusé la terre de notre cœur pour la trouver, nous sommes moulues de fatigue, et nous n'avons pas même trouvé le plus petit filet d'eau, moins encore une source. Aussi, mes Sœurs, ce qu'il y a de mieux pour nous, c'est de nous mettre sous le regard de Dieu, pour considérer d'un côté sa miséricorde et sa magnificence et de l'autre notre propre bassesse. Et ensuite, qu'il nous donne ce qui lui plaira, soit de l'eau, soit de la sécheresse. Il sait mieux que nous ce qui nous convient. Nous suivrons alors notre chemin dans la paix, et le démon n'aura pas tant d'occasions de nous tendre des pièges.

Lorsque l'âme éprouve en même temps ces peines et ces saveurs, le Seigneur lui donne parfois des sentiments de jubilation et une oraison extraordinaire que je ne puis m'expliquer. Je vous en parle ici dans le cas où il vous accorderait cette faveur, afin

que vous lui en rendiez les plus vives actions de grâces, et que vous sachiez que c'est une chose qui arrive. Cette faveur consiste, à mon avis, dans une union intime des puissances. Notre-Seigneur leur laisse ainsi qu'aux sens la liberté de pouvoir goûter cette joie, mais sans qu'elles puissent comprendre la nature de cette joie ni la manière dont elles la goûtent. Cela semble de l'arabe, et cependant il en est vraiment ainsi. L'âme éprouve une telle joie qu'elle voudrait n'être pas seule à la posséder, mais en parler à tout le monde afin qu'on l'aide à louer Notre-Seigneur; car tel est le but où la portent toutes ses aspirations. Oh ! que de fêtes, que de démonstrations elle ferait, si elle le pouvait, pour que tout le monde comprît sa joie! Il semble qu'elle s'est retrouvée elle-même, et que, comme le père de l'enfant prodigue, elle voudrait convier tout le monde à célébrer avec elle des fêtes solennelles en considérant quel est son état, car elle ne saurait douter qu'elle est en sûreté, du moins pour le moment. Quant à moi, je trouve qu'elle a raison. En effet, une telle joie intérieure, qui part du plus profond de l'âme, qui est accompagnée de tant de paix et qui n'aspire qu'à glorifier Dieu, ne saurait venir du démon. C'est beaucoup qu'au milieu de ces transports de jubilation excessive elle puisse garder le silence et cacher ses sentiments; mais ce n'est pas une petite peine pour elle.

Voilà ce que devait éprouver saint François quand, alors qu'il jetait de grands cris au milieu de la campagne, il rencontra des voleurs et leur dit qu'il était le héraut du grand Roi. Voilà ce qu'ont dû éprouver d'autres saints qui s'en allaient dans les déserts afin de pouvoir, comme saint François, chanter bien haut les louanges de leur Dieu. J'en ai connu un, et je crois qu'il l'était, si j'en juge par son genre de vie; il s'appelait le Père Pierre d'Alcantara; il faisait de même; et ceux qui ont pu l'entendre quelquefois le considéraient comme un fou. Oh! Quelle bonne folie que celle-là, mes Sœurs! Plaise à Dieu de nous la donner à toutes! Quelle grâce il vous a faite en vous plaçant dans un asile où, s'il vous accorde cette folie dont je parle et que vous la manifestiez, vous ne trouverez que des encouragements, et non des blâmes; il en eût été tout autrement dans le monde, où de tels accents sont si rares que je ne m'étonne pas qu'on les critique.

O malheureux temps que le nôtre ! O misérable vie que la vie présente! Heureuses les âmes qui ont le sort si fortuné de vivre séparées du monde! C'est parfois, mes Sœurs, une joie particulière pour moi de voir, quand nous sommes réunies, quelle jubilation intérieure vous possédez, et quelles louanges vous vous stimulez à rendre à Notre-Seigneur pour le bonheur que vous avez d'habiter ce monastère. On voit clairement que vos louanges jaillissent du plus intime de votre âme. je voudrais, mes Sœurs, que vous vous stimuliez souvent de la sorte; ou que l'une d'entre vous commence et qu'aussitôt elle porte les autres à l'imiter. Et à quoi pouvez-vous mieux employer votre langue, lorsque vous êtes réunies, qu'à célébrer les louanges de Dieu, puisque nous avons tant de motifs de les chanter?

Plaise à Sa Majesté de nous accorder souvent cette oraison, qui est si sûre et si profitable ! Car nous ne saurions l'acquérir par nos propres forces, dès lors qu'elle est une faveur des plus surnaturelles. Il arrive qu'elle dure parfois tout un jour. L'âme alors ressemble à une personne qui a bu avec excès, sans cependant avoir perdu les sens, ou à une personne mélancolique qui, n'ayant pas complètement perdu le jugement, poursuit toujours l'idée qu'elle s'est mise dans l'imagination et dont on ne peut la sortir.

Ces comparaisons sont bien grossières pour expliquer une faveur si élevée; mais mon intelligence n'en trouve pas d'autres. Inondée d'une pareille joie, l'âme vit dans un tel oubli d'elle-même et de toutes les choses du monde, qu'elle ne songe et ne réussit qu'à parler de ce qui découle de cette joie, c'est-à-dire de la louange de Dieu. O mes filles, aidons toutes cette âme! Pourquoi prétendrions-nous avoir plus de sagesse qu'elle? Quelle chose pourrait nous procurer un plus grand bonheur? Que toutes les créatures viennent à notre aide pour louer Dieu dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il !

CHAPITRE VII

Elle montre quelle peine éprouvent de leurs péchés les âmes auxquelles Dieu accorde les grâces dont il a été parlé. Elle expose dans quelle grande erreur on se trouve quand on ne s'exerce pas, si élevé qu'on soit en spiritualité, à se rappeler l'Humanité de Notre-Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ sa très sainte Passion et sa vie, comme aussi sa glorieuse Mère et les Saints. Cette doctrine est très profitable.

Vous vous imaginerez, mes Sœurs, que les âmes auxquelles Notre-Seigneur se communique d'une manière si particulière sont déjà tellement assurées de jouir de lui pour toujours qu'elles n'ont plus de motif de craindre ni de pleurer leurs péchés. Du moins, les âmes qui n'auraient pas reçu ces faveurs pourront le penser; car si elles ont été gratifiées de ces grâces qui viennent de Dieu, elles constateront la vérité de ce que je vais dire. Une telle sécurité serait une très grave illusion. La douleur des péchés commis croît en effet d'autant plus dans une âme qu'elle reçoit davantage de notre Dieu. Une chose certaine pour moi, c'est que, jusqu'à ce nous soyons arrivés là où rien ne pourra plus nous donner de peine, cette douleur ne cessera pas. Elle se fait sentir parfois plus ou moins, j'en conviens, et sous des formes différentes. Ainsi, l'âme arrivée à cet état ne considère point le châtement qu'elle doit subir pour ses péchés, mais cette noire ingratitude qu'elle a eue envers celui à qui elle est si redevable et qui mérite tant d'être glorifié. En effet, parmi ces magnificences qui lui sont communiquées, celle qu'elle comprend le mieux est celle de la grandeur de Dieu. Elle est épouvantée d'avoir eu tant de témérité; elle gémit de son peu de respect envers lui; elle voit qu'elle est tombée dans une folie tellement étrange qu'elle ne cesse jamais de la déplorer, quand elle considère qu'elle a préféré des objets si vils à une si haute Majesté. Ce souvenir lui revient beaucoup plus souvent que celui des faveurs qu'elle reçoit. Car ces faveurs si précieuses, comme nous l'avons vu, ainsi que celles dont nous parlerons encore, lui semblent comme apportées par un grand fleuve à certaines époques; ses péchés, au contraire, reviennent sans cesse, comme un borbier infect, agiter sa mémoire, ce qui est pour elle une croix très pesante.

Je connais une personne qui désirait la mort non seulement pour voir Dieu, mais encore pour ne plus éprouver la peine si constante de lui avoir montré tant d'ingratitude quand elle en avait toujours été comblée de tant de faveurs et devait en recevoir tant d'autres. Il lui semblait qu'aucune créature n'avait commis autant d'iniquités qu'elle; et elle était persuadée qu'on ne trouverait aucune personne à qui Dieu eût montré tant de patience et accordé tant de faveurs.

Quant à la crainte de l'enfer, les personnes parvenues à cet état ne l'ont point. Il est vrai, la crainte de perdre Dieu leur cause parfois les angoisses les plus vives. Mais c'est rare. Toute leur crainte est d'être abandonnées de Dieu, de l'offenser alors, et de se voir dans l'état si misérable où elles se sont trouvées durant quelque temps. Elles ne se préoccupent nullement de leurs peines ou de leur gloire dans l'autre vie. Si elles désirent être délivrées promptement du purgatoire, c'est beaucoup plus pour n'être pas éloignées de Dieu le temps qu'elles y seront, que pour fuir les châtiments qu'elles y endureront. Quelque favorisée de Dieu que soit une âme, je ne la croirais pas en sécurité si elle oubliait le triste état où elle a vécu quelque temps. Bien que ce souvenir lui soit pénible, il lui est profitable sous beaucoup de rapports. C'est peut-être parce que j'ai été si infidèle que je le crois ainsi; telle doit être la raison pour laquelle le souvenir de mes fautes est toujours présent à ma mémoire. Quant à celles qui ont été toujours bonnes, elles n'auront rien de pénible à se reprocher, bien qu'il y ait toujours des manquements tant que nous nous trouvons dans ce corps mortel.

Cette peine ne trouve aucun adoucissement dans la pensée que Notre-Seigneur a déjà pardonné nos péchés et les a oubliés; elle augmente, au contraire, à la vue de sa bonté si grande et des faveurs qu'il accorde à une âme qui n'a mérité que l'enfer. A mon avis, cette pensée dut causer un cruel martyre à saint Pierre et à la Madeleine. Comme leur amour pour Dieu était si vif, qu'ils avaient reçu de lui tant de grâces, et qu'ils comprenaient sa grandeur et sa majesté, leur douleur au souvenir des fautes passées dut être excessive et accompagnée de la plus profonde tendresse de sentiments.

Vous vous imaginerez peut-être encore que l'âme qui jouit de ces hautes faveurs ne peut plus méditer les mystères de la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'elle ne s'applique plus qu'à aimer. J'ai déjà parlé longuement de ce sujet dans un autre endroit; on a critiqué, il est vrai, ma manière de voir; on m'a déclaré que je ne comprenais pas la question; ce sont là, disait-on, des voies par lesquelles le Seigneur lui-même dirige les âmes, et il est mieux pour celles qui ont franchi les premiers degrés de la vie spirituelle de s'occuper des choses de la Divinité et de fuir les corporelles. Mais on ne me fera jamais dire que c'est là un bon chemin. Il peut se faire que je me trompe, comme aussi que nous disions tous au fond la même chose. Toutefois j'ai reconnu moi-même que le démon voulait m'égarer par cette voie. Après une telle expérience, je voudrais vous rappeler ici ce que je vous ai déjà dit plusieurs fois sur ce point, afin que vous vous teniez bien sur vos gardes. Remarquez ce que j'ose même vous dire : ne croyez point celui qui vous tiendrait un autre langage. Je m'efforcerai d'être plus claire que je ne l'ai été dans un autre écrit; car si celui qui avait promis de parler sur ce sujet l'avait expliqué plus longuement, peut-être aurait-il dit juste; mais quand on se contente de dire seulement quelques mots sur un tel sujet à des personnes ignorantes comme nous, on peut faire beaucoup de mal.

Quelques âmes s'imagineront encore qu'elles ne peuvent pas penser à la Passion de Notre-Seigneur. Mais alors elles pourront moins encore penser à la très sainte Vierge et à la vie des Saints dont le souvenir est si profitable et si encourageant. Pour moi, je me demande à quoi elles pensent. C'est le propre des esprits angéliques d'être toujours embrasés d'amour, parce qu'ils sont complètement séparés des choses corporelles. Quant à nous qui vivons dans un corps mortel, nous avons besoin de traiter avec les Saints, de penser à eux; il nous faut vivre dans la compagnie de ceux qui, ayant eu un corps comme nous, ont accompli de si grandes oeuvres au service de Dieu; à plus forte raison ne devons-nous pas nous éloigner volontairement de la très sainte

Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est pour nous la plénitude des biens et le remède à tous les maux. D'ailleurs je ne puis croire que ces personnes font ce qu'elles disent; il me semble plutôt qu'elles ne se comprennent pas elles-mêmes; et ainsi elles se nuisent et elles nuisent aux autres. Au moins, je puis les assurer qu'elles n'entreront point dans ces deux dernières Demeures; car si elles perdent le guide qui est le bon Jésus, elles n'en trouveront point le chemin; ce sera beaucoup si elles habitent les précédentes en sécurité. Le même Seigneur qui a dit qu'il est la voie a dit aussi qu'il est la lumière et que personne ne peut aller à son Père si ce n'est par Lui. Il a dit encore : Qui me voit, voit aussi mon Père. On dira que l'on donne d'autres sens à ces paroles. Pour moi, je ne connais que celui dont je parle; c'est celui-là que mon âme a toujours regardé comme le véritable, et elle s'est très bien trouvée de l'avoir suivi.

Parmi les nombreuses personnes qui sont venues traiter avec moi de cette question, il y en a quelques unes qui, une fois élevées par Notre-Seigneur à la contemplation parfaite, voudraient y demeurer toujours; or cela est impossible. Cependant, à la suite de cette faveur de Dieu, elles ne peuvent plus discourir comme précédemment sur les mystères de la Passion et de la vie du Christ. J'en ignore la cause; mais il arrive très souvent que l'entendement est alors moins apte à la méditation proprement dite. Le motif, à mon avis, vient de ce que, comme le but de la méditation est de chercher Dieu, l'âme qui l'a une fois trouvé, et qui est habituée à le trouver de nouveau par un effort de la volonté, ne veut plus se fatiguer à le chercher à l'aide de l'entendement. Il me semble, en outre, que, la volonté étant déjà enflammée, cette puissance généreuse voudrait, si elle le pouvait, se passer du concours de l'autre. Ce n'est pas mal; mais cela lui sera impossible, surtout tant qu'elle ne sera pas arrivée à ces dernières Demeures. De plus, elle y perdra le temps, parce que très souvent elle a besoin du secours de l'entendement pour s'enflammer. Remarquez bien ce point, mes Sœurs; il est très important; voilà pourquoi je veux vous l'expliquer davantage.

Ce que l'âme désire, c'est de s'occuper tout entière à aimer, et de ne pas faire autre chose; mais elle aura beau le vouloir, elle n'y réussira pas; car, bien que la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle brûle d'ordinaire est amorti, et il faut que quelqu'un le souffle, pour qu'il répande sa chaleur. Or, serait-il bon pour l'âme de rester dans cet état de sécheresse, et d'attendre, comme notre Père saint Élie, le feu du ciel qui doit consumer le sacrifice qu'elle fait alors d'elle-même à Dieu? Non, évidemment, et il ne convient pas d'attendre un miracle. Le Seigneur en fera pour cette âme quand il lui plaira, comme je l'ai déjà dit et comme je le dirai encore. Il veut que nous nous considérions comme si misérables que nous ne méritons point que Sa Majesté en accomplisse, mais que nous nous aidions en tout ce qui dépend de nous. Pour moi, je suis persuadée que telles doivent être nos dispositions jusqu'à la mort, quelque parfaite que soit notre oraison. Sans doute l'âme que le Seigneur a déjà élevée à la septième Demeure ne sera que rarement ou presque jamais obligée d'user d'une telle diligence, pour la raison que j'exposerai plus loin, si je m'en souviens; car elle vit presque constamment avec Notre-Seigneur Jésus-Christ selon un mode admirable d'après lequel sa Divinité et son Humanité tout ensemble lui tiennent toujours compagnie.

Ainsi donc, quand ce feu dont nous avons parlé n'est pas allumé dans la volonté et que l'on ne sent pas Dieu présent il faut le chercher; voilà ce que Sa Majesté veut que nous fassions, à l'exemple de l'Épouse des Cantiques. Nous devons, comme saint Augustin

le dit, je crois, dans ses Méditations, ou ses Confessions, demander aux créatures quel est celui qui les a faites. Ne soyons donc pas comme des insensés et ne perdons pas le temps à attendre ces ravissements où il nous a élevés une fois; car dans les débuts il peut se faire qu'il laisse s'écouler une année ou même plusieurs avant de nous accorder la même faveur. Sa Majesté en sait la raison que nous ne devons pas chercher à connaître, d'ailleurs il n'y a pas de motif pour cela. Nous n'ignorons pas que, pour plaire à Dieu, il faut suivre la voie des commandements et des conseils; soyons-y donc très fidèles; méditons sur la vie et la mort de Notre-Seigneur ainsi que sur toutes nos obligations envers lui; puis le reste nous sera accordé, quand il lui plaira.

Ces personnes me répondent qu'elles ne peuvent s'arrêter à de telles méditations, et ce que j'ai dit précédemment montre qu'elles ont peut-être raison sous un certain rapport. Vous savez qu'autre chose est le raisonnement qui se fait à l'aide de l'entendement, autre chose est la représentation de la vérité faite à l'entendement par la mémoire. Vous direz peut-être que vous ne comprenez pas ce que je dis, et en vérité, peut-être n'en ai-je pas moi-même assez l'intelligence pour vous l'expliquer; cependant je m'exprimerai comme je pourrai. J'appelle méditation les raisonnements nombreux que nous faisons avec l'entendement de la manière suivante: Nous commençons à songer à la faveur que Dieu nous a accordée en nous donnant son Fils unique; et, sans nous arrêter là, nous passons à tous les mystères de sa glorieuse vie; ou bien nous commençons à méditer sur la prière de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, et, sans nous y fixer, l'entendement continue à suivre le Sauveur jusqu'à ce qu'il le considère cloué à la Croix; ou bien nous prenons un point particulier de la Passion, par exemple la prise du Sauveur; et, réfléchissant sur ce mystère, nous considérons dans le détail tout ce qui peut frapper notre intelligence et notre cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des Apôtres, et les autres circonstances. Cette oraison est admirable et très méritoire.

Quant à cette oraison, les âmes élevées par Dieu aux choses surnaturelles et à la contemplation parfaite déclarent à bon droit qu'elles ne peuvent s'y livrer; comme je l'ai déjà dit, j'en ignore le motif; mais elles ne pourront presque jamais la faire. Toutefois elles auraient tort de dire qu'elles ne peuvent s'arrêter à ces mystères, ni les avoir souvent présents à l'esprit, surtout lorsque l'Église catholique les célèbre. Il n'est pas possible que l'âme, après tant de faveurs reçues de Dieu, perde le souvenir de marques d'amour si précieuses, qui sont en effet comme de vives étincelles bien capables de l'embraser davantage encore dans son amour pour Notre-Seigneur. Ces personnes ne doivent pas se comprendre elles-mêmes. Elles considèrent, en effet, ces mystères d'une manière plus parfaite; elles les ont tellement présents à l'esprit et imprimés dans la mémoire, que la simple vue du Sauveur prosterné au jardin des Oliviers et répandant une épouvantable sueur suffit pour les entretenir non seulement une heure, mais plusieurs jours. Elles voient qui il est et combien nous avons été ingrats après toutes les souffrances qu'il a endurées; leur volonté alors, bien que n'ayant pas de tendresse sensible, s'applique aussitôt à désirer glorifier quelque peu une telle miséricorde, souffrir quelque chose pour celui qui a tant souffert et autres choses semblables dont elles occupent la mémoire et l'entendement. Tel est, à mon avis, le motif pour lequel elles ne peuvent s'appliquer à discourir davantage sur la Passion; et cela leur fait croire qu'elles ne peuvent y penser. Si elles n'y pensent pas, il est bon qu'elles s'efforcent de le faire; car, je le sais, l'oraison la plus sublime ne les en empêchera point; et je ne saurais trouver bon que l'on ne s'y applique pas souvent.

Que le Seigneur veuille alors la faire entrer dans l'extase, à la bonne heure; d'ailleurs, ne le voudrait-elle pas, il l'obligerait à abandonner l'exercice auquel elle est occupée. Je regarde comme absolument certain que cette façon de procéder, au lieu d'être un obstacle à l'âme, la prépare au contraire beaucoup à recevoir toutes sortes de biens. Ce qui lui serait nuisible, ce serait une sérieuse application à la méditation de discours dont j'ai parlé au début; car, à mon avis, l'âme parvenue à un état plus élevé en est incapable. Je puis me tromper en cela. Dieu, en effet, conduit les âmes par des voies différentes. Mais on ne doit pas condamner ceux qui ne peuvent suivre ce chemin ni les juger incapables de jouir de ces faveurs si précieuses qui sont renfermées dans les mystères de notre trésor, Jésus-Christ. Personne, quelque spirituel que vous le supposiez, ne me fera croire que ce serait bien.

Il y a certains principes et même certains moyens en faveur chez quelques âmes. Dès qu'elles arrivent à l'oraison de quiétude et savourent les délices et les goûts que le Seigneur y donne elles s'imaginent qu'il est très important de demeurer toujours dans cette jouissance. Qu'elles veuillent bien m'en croire, et ne pas se laisser tant absorber, comme je l'ai dit dans un autre endroit; la vie est longue, et les épreuves y sont nombreuses; nous avons besoin de jeter les yeux sur le Christ notre modèle, pour voir comment il les a endurées, et de considérer même ses Apôtres et les Saints, afin de pouvoir comme eux les supporter avec perfection C'est une trop bonne compagnie que celle du bon Jésus, pour que nous nous séparions de lui; j'en dis autant de celle de sa très sainte Mère. Il a pour très agréable que nous compatissions à ses peines, alors même que nous laisserions parfois de côté notre propre contentement et notre satisfaction personnelle. Cette conduite est d'autant plus nécessaire que les délices de l'oraison ne sont pas tellement fréquents qu'il n'y ait du temps pour tout. Pour moi, je considérerais comme suspect l'état d'une âme qui me déclarerait qu'elle est toujours dans les délices et qu'elle ne peut jamais faire ce que j'ai dit. Croyez-le de même; ne négligez aucun effort pour sortir d'une telle illusion et d'une pareille ivresse. Si vos efforts n'y suffisent pas, prévenez la prieure, afin qu'elle vous donne un office où vous aurez tant d'occupations que vous sortiez de ce danger; car s'il durait longtemps, il serait très grave au moins pour l'esprit et pour la tête.

Je crois avoir suffisamment expliqué l'importance qu'il y a, quelque spirituel que l'on soit d'ailleurs, à ne pas fuir les choses corporelles au point de nous imaginer que même la très sainte Humanité de Notre-Seigneur nous fait tort. On allègue, il est vrai, cette parole que le Seigneur adressa à ses disciples : Il vous est expédient que je m'en aille. Pour moi, je ne puis souffrir qu'on fasse cette objection. Ah! Certes, le Sauveur n'a pas dit cette parole à sa très sainte Mère, parce qu'elle était ferme dans la foi. Elle savait qu'il était Dieu et Homme tout ensemble; et, bien qu'elle lui portât plus d'amour qu'eux, elle y mettait tant de perfection que la vue de la Sainte Humanité lui servait encore de stimulant. Les Apôtres ne devaient pas être alors aussi fermes dans la foi qu'ils le furent plus tard, et que nous devons l'être nous-mêmes maintenant.

Je vous l'assure, mes filles, je regarde comme dangereux de considérer comme un obstacle à notre perfection la Sainte Humanité de Notre-Seigneur. Le démon pourrait nous amener par là jusqu'à nous faire perdre la dévotion envers le Saint Sacrement. L'illusion où je me suis trouvée n'arriva pas, à mon avis, aussi loin; mais je ne prenais plus de plaisir à penser si longtemps à Notre-Seigneur Jésus-Christ; je m'entretenais dans cette ivresse en attendant le retour des délices dont j'avais joui. Mais je vis

clairement que cette voie n'était pas bonne. Comme je ne pouvais goûter toujours ces délices, ma pensée s'en allait ici et là, et mon âme, semblable à l'oiseau qui voltige et ne trouve pas où se poser, perdait beaucoup de temps; elle ne faisait point de progrès dans les vertus et ne profitait point de l'oraison. J'en ignorais la cause et, à mon avis, je ne l'aurais jamais connue, parce que la voie que je suivais me semblait très bonne, si une personne, servante de Dieu, avec laquelle je traitai de mon oraison, ne m'avait éclairée. Depuis lors, j'ai vu clairement combien j'étais dans l'erreur; aussi je ne pourrai jamais assez regretter qu'il y ait eu un temps où je n'aie pas compris qu'il n'y avait rien à gagner à une si grande perte. Voilà pourquoi, alors même que je le pourrais, je ne veux acquérir aucun bien s'il ne me vient de l'auteur de tous les biens. Qu'Il soit béni à jamais! Ainsi soit-il!

CHAPITRE VIII

Elle traite de la manière dont Dieu se communique à l'âme par vision intellectuelle, et donne quelques avis. Elle expose quels sont les effets de cette vision quand Dieu en est l'auteur. Elle recommande le secret sur ces faveurs.

Je voudrais vous montrer plus clairement, mes Sœurs, que ce que je vous ai dit est vrai, et que plus une âme avance, plus elle vit dans la compagnie de ce bon Jésus. Il sera bon pour cela d'exposer comment, lorsqu'il plaît à Sa Majesté, il nous est impossible de ne pas être toujours en sa compagnie. Le Sauveur le montre avec évidence par les différentes manières dont il se communique à nous. Il nous témoigne son amour dans les apparitions ou visions les plus admirables. je veux en dire quelques-unes, afin que vous ne soyez pas effrayées, dans le cas où vous en seriez favorisées un jour. Peut-être daignera-t-il m'aider à en dire quelques mots; mais ne serions-nous pas nous-mêmes l'objet de ses faveurs, nous lui adresserions néanmoins les louanges les plus vives de ce qu'il se communique ainsi à des créatures, lui qui a tant de majesté et de puissance.

Il arrive parfois que l'âme qui ne songe nullement à être l'objet d'une telle faveur et qui n'a jamais cru l'avoir méritée sent près d'elle Jésus-Christ Notre-Seigneur, sans le voir cependant des yeux du corps ni des yeux de l'âme. On appelle cela une vision intellectuelle, et je ne sais pourquoi. J'ai vu la personne à qui Dieu avait accordé cette faveur et plusieurs autres dont je parlerai plus tard. Dans les débuts, elle était très préoccupée; elle ne pouvait comprendre ce que c'était, parce qu'elle ne voyait rien. Cependant elle avait une telle assurance que c'était Jésus-Christ Notre-Seigneur qui se montrait à elle de la sorte, qu'elle n'en pouvait douter; je dis qu'elle n'avait aucun doute sur la vision elle-même. Mais cette vision venait-elle de Dieu ou non? Évidemment les admirables effets qui en découlaient lui faisaient comprendre que Dieu en était l'auteur. Mais elle ne laissait pas d'être dans la crainte; car elle n'avait jamais entendu parler de visions intellectuelles ni pensé qu'il y en eût de cette sorte. Elle comprenait très clairement que celui qui se trouvait présent était le même Seigneur qui lui parlait souvent de la manière que j'ai dite, car, jusqu'au jour où il lui fit cette grâce dont je parle, elle ne savait jamais qui lui parlait, bien qu'elle entendît les paroles.

Elle était, je le sais, très craintive à ce sujet; cette vision est, en effet, différente des visions imaginaires qui passent promptement; elle dure plusieurs jours et même parfois plus d'un an. Elle s'en alla donc toute préoccupée trouver son confesseur. Celui-ci lui dit : Puisque vous ne voyez rien, comment savez-vous que c'est Notre-Seigneur? Dites-moi quel visage il avait ? Elle lui répondit qu'elle ne le savait pas,

qu'elle ne voyait pas de visage, et ne pouvait rien ajouter à ce qu'elle avait dit; ce qu'elle savait, c'est que c'était Notre-Seigneur qui lui parlait, et que ce n'était pas une illusion. On cherchait néanmoins à lui inspirer les craintes les plus vives. Mais très souvent elle ne pouvait avoir de doute, surtout lorsque Notre-Seigneur lui disait : Ne crains pas, c'est moi. Ces paroles avaient une telle efficacité que le doute lui était impossible alors. Elle se sentait complètement remplie de courage et de joie de se trouver dans une si bonne compagnie; aussi elle voyait clairement quel secours puissant elle y trouvait pour se tenir d'une manière habituelle en la présence de Dieu, et veiller avec soin à ne rien faire qui pût lui déplaire; il lui semblait, en effet, que Dieu avait toujours le regard fixé sur elle. Chaque fois qu'elle voulait s'entretenir avec Sa Majesté dans l'oraison, et même en dehors de là, il lui semblait que le Seigneur était si près qu'il ne pouvait pas manquer de l'entendre. Quant aux paroles qu'il disait, elle ne les entendait pas lorsqu'elle le voulait, mais à des moments où elle n'y pensait pas et quand c'était nécessaire. Elle sentait que Notre-Seigneur se tenait à sa droite; ce n'était pas toutefois à l'aide des sens qui nous découvrent qu'une personne est près de nous, mais par un mode très élevé qu'il est impossible d'expliquer, et qui cependant est absolument sûr et certain en un mot il s'agit d'une certitude beaucoup plus grande que celle des sens. Les sens peuvent nous tromper; mais ce mode, non, parce que les fruits précieux qu'il produit et les effets intérieurs qu'il opère ne sauraient venir de la mélancolie, et que le démon, par ailleurs, ne produirait jamais un tel bien. L'âme ne goûterait pas, non plus, une paix si profonde et n'aurait pas en elle des désirs si constants de plaire à Dieu ni un tel mépris pour tout ce qui ne se rapporte pas à Lui.

Cette personne comprit clairement dans la suite que le démon n'était pas l'auteur de cette faveur qui devenait de plus en plus claire pour elle. Cependant, je sais qu'il y avait des moments où elle était très craintive, d'autres où elle était remplie de confusion, parce qu'elle se demandait comment avait pu lui venir une si haute faveur. Nous étions tellement une même chose, elle et moi, que je n'ignorais rien de ce qui se passait dans son âme. Je puis donc être un bon témoin, et vous pouvez croire que tout ce que je vous en dirai est la vérité.

C'est une faveur de Dieu qui fait naître dans l'âme beaucoup de confusion et d'humilité, tandis que le démon produit un effet tout contraire. L'âme voit avec évidence que cette grâce vient de Dieu, et que toutes les industries humaines seraient impuissantes à agir d'une manière si élevée. Aussi, quand elle la reçoit, elle ne la regarde point comme un bien propre, mais comme un don qui lui vient de la main de Dieu. Bien que quelques-unes des faveurs dont j'ai parlé me semblent plus hautes, celle-ci toutefois apporte une connaissance particulière de Dieu. De plus, l'âme, jouissant d'une manière si continuelle de sa compagnie, sent naître en elle l'amour le plus tendre pour Sa Majesté, ainsi que des désirs, plus ardents encore que ceux dont nous avons parlé, de se consacrer tout entière à son service, et enfin la plus grande pureté de conscience; car cette présence de Dieu qui se tient à son côté fait que son attention est sans cesse en éveil. Sans doute, nous savons que Dieu est présent à toutes nos œuvres. Mais notre nature est telle que nous l'oublions souvent, tandis que l'âme favorisée de cette grâce n'a pas de distraction; le Seigneur, qui est près d'elle, la maintient toujours attentive. Bien plus, comme elle a presque continuellement un amour actuel pour Celui qu'elle voit ou qu'elle sent près d'elle, elle reçoit beaucoup plus souvent les autres grâces dont nous avons parlé. Enfin le profit qu'elle en retire lui montre combien cette faveur est élevée et combien elle mérite d'être estimée. Elle en rend grâces au Seigneur, qui la lui accorde, bien qu'elle soit si éloignée d'avoir pu

la mériter, et elle ne l'échangerait pas pour tous les trésors et tous les plaisirs de la terre. Aussi quand le Seigneur l'en prive, elle se trouve dans une solitude profonde. Mais tous les efforts qu'elle pourrait réaliser pour recouvrer cette compagnie lui serviraient de peu; le Seigneur accorde cette grâce quand il veut; et nous ne pouvons l'acquérir par nous-mêmes. Quelquefois l'âme jouit aussi de la, compagnie d'un Saint, et elle en retire également un grand profit.

Mais si l'on ne voit rien, me direz-vous, comment comprend-t-on que c'est le Christ qui est là, ou sa très glorieuse Mère, ou un Saint? A cela l'âme ne pourra répondre. Il lui est impossible, en outre, de comprendre comment elle le sait; ce qu'elle peut dire seulement, c'est qu'elle le sait d'une manière très certaine. Que le Seigneur nous tienne compagnie et nous parle, cela ne semble pas très difficile à comprendre. Mais qu'un Saint vienne de la sorte sans prononcer une parole et qu'il semble uniquement placé là par Dieu pour aider l'âme et lui tenir compagnie, voilà qui est plus merveilleux encore.

Ainsi en est-il de certaines autres faveurs spirituelles: on ne saurait les exprimer; mais elles nous montrent du moins combien basse est notre nature et combien elle est loin de comprendre les infinies grandeurs de Dieu, puisque nous ne pouvons même comprendre ces faveurs. Aussi l'âme qui les reçoit doit-elle les admirer et rendre gloire à Sa Majesté. Elle lui en adressera des actions de grâces toutes particulières; comme c'est une faveur qui n'est pas donnée à tous, elle en aura une haute estime et s'appliquera à rendre à l'avenir de plus signalés services à Notre-Seigneur, dès lors qu'il l'aide pour cela de tant de manières.

Il résulte de là que l'âme ne s'en estime pas davantage; il lui semble que, de toutes les personnes qui sont sur la terre, elle est la plus imparfaite au service de Dieu; car, à son avis, aucune n'a plus d'obligations qu'elle envers lui; aussi la moindre faute qu'elle commet lui transperce le cœur, et ce n'est pas sans une très grande raison.

Chacune des Sœurs que le Seigneur conduira par cette voie trouvera dans les effets produits dont nous venons de parler une marque qu'il ne s'agit pas d'une illusion ou d'une imagination. Comme je l'ai dit, il n'est pas possible, à mon avis, que cet état dure si longtemps, s'il est l'œuvre du démon. Il ne produirait pas un progrès si notable et il ne répandrait pas une paix intime si profonde. Ce n'est point sa coutume d'agir ainsi; et, le voudrait-il, il ne peut pas, lui qui est si mauvais, produire un tel bien; les fumées de l'amour-propre se manifesteraient aussitôt, et l'âme se croirait meilleure que les autres. De plus, la vue de l'âme qui se tient toujours si unie à Dieu et si appliquée à penser à lui causerait tant de dépit au démon, que, s'il tentait de la tromper par là, il ne recommencerait pas souvent. Dieu, d'ailleurs, est tellement fidèle, qu'il ne lui laisserait pas tant de pouvoir sur une âme dont toute l'ambition est de plaire à Sa Majesté et de sacrifier sa vie pour son honneur et sa gloire; aussi il ne tarderait pas à la tirer de l'illusion.

Mon avis est et sera toujours que l'âme se conforme à ce que nous avons dit, après avoir reçu des faveurs, et alors, si Dieu permet parfois qu'elle soit tentée par le démon, il la délivrera du combat avec gloire, et le démon restera confondu. Voilà pourquoi, mes filles, si quelques-unes d'entre vous se trouvent dans cette voie, comme je l'ai dit, qu'elles ne s'effraient point. Il est bon cependant de marcher avec crainte et de nous tenir davantage sur nos gardes; il ne faut pas, non plus, après avoir reçu de si hautes

faveurs, mettre tant de confiance en nous-mêmes, que nous venions à nous négliger; ce serait un signe qu'elles ne viennent pas de Dieu; car vous ne découvririez pas en vous les effets dont j'ai parlé.

Il est bon dans les commencements de consulter sous le secret de la confession un homme très instruit, car ce sont les savants qui doivent nous donner la lumière; on peut interroger également une personne très élevée dans la spiritualité; quand cette personne n'est pas très spirituelle, il est mieux de choisir un homme très instruit; mais quand vous le pouvez, consultez l'un et l'autre. Si l'on vous dit que vous êtes dans l'illusion, ne vous en troublez pas; l'illusion ne peut faire ni beaucoup de mal ni beaucoup de bien à votre âme; mais recommandez-vous à la divine Majesté, pour qu'elle ne permette pas que vous soyez trompées. Si l'on vous dit que vous êtes le jouet du démon, votre peine sera plus vive; ce n'est pas néanmoins un homme vraiment savant qui vous le dira, pourvu qu'il découvre en vous les effets dont j'ai parlé; et, le dirait-il, je sais, moi, que le Seigneur, lui-même, qui est en votre compagnie, vous consolera et vous rassurera; il éclairera aussi peu à peu le savant pour qu'il vous donne à son tour la lumière. Si celui que vous consultez, tout en étant un homme d'oraison, est étranger à la voie que vous suivez, il s'étonnera aussitôt de votre état, et le condamnera; voilà pourquoi je vous conseille de vous adresser à un homme très instruit, et, si vous le pouvez, à quelqu'un qui soit en même temps très élevé dans la spiritualité. La prieure donnera la permission nécessaire; car, bien que la vue de la sainte vie d'une Sœur montre que son âme suit un chemin sur, la prieure sera cependant obligée de la laisser consulter quelqu'un, afin que l'une et l'autre puissent être en sécurité. Une fois qu'elle aura traité de son intérieur avec ces personnes, que la Sœur se tienne tranquille, et ne consulte plus; parfois, en effet, il n'y a aucun sujet de crainte, et le démon inspire des appréhensions tellement excessives qu'elles forcent l'âme à ne pas se contenter d'avoir consulté une fois, surtout quand le confesseur a peu d'expérience, se montre timide, ou pousse lui-même à rechercher d'autres conseils. Alors ce qui aurait dû rester très secret devient public; l'âme est persécutée et tourmentée. Quand elle s'imagine que tout est secret, elle le voit connu du public; il en résulte qu'une foule de tourments viennent fondre sur elle, et que l'Ordre lui-même pourrait avoir à en souffrir, avec les temps malheureux où nous vivons.

Ainsi donc il faut agir avec beaucoup de prudence; c'est là ce que je recommande instamment aux prieures. Mais on ne doit pas s'imaginer qu'une Sœur est plus parfaite que les autres parce qu'elle est l'objet de telles faveurs. Notre-Seigneur conduit chaque âme comme il le juge bon pour elle. Ces faveurs sont un secours, pour aider l'âme à devenir une grande servante de Dieu, si elle fait ce qui dépend d'elle; parfois cependant Dieu conduit les plus faibles par cette voie; on ne saurait donc ni approuver ni condamner ces âmes; il faut considérer leur vertu. Celle qui sera la plus mortifiée et la plus humble, ou qui servira Notre-Seigneur avec le plus de pureté de conscience, sera aussi la plus sainte. Encore nous ne saurions ici-bas en avoir une certitude complète; il faut attendre que le véritable juge rende à chacun selon ses mérites. Nous verrons alors avec étonnement combien ses jugements sont différents de ceux que nous formons ici-bas. Qu'Il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE IX

Elle montre comment le Seigneur se communique à l'âme dans la vision imaginaire. Elle insiste beaucoup pour que l'on ne désire pas être conduit par cette voie et en donne plusieurs raisons. Ce chapitre est très utile.

Parlons maintenant des visions imaginaires. Elles sont, dit-on, plus exposées aux artifices du démon que celles dont nous avons parlé; et je le crois volontiers. Néanmoins quand elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent en quelque sorte plus avantageuses que les autres, parce qu'elles sont plus en rapport avec notre nature; j'excepte, bien entendu, celles que Sa Majesté nous donne à comprendre dans la dernière Demeure, car aucune autre ne saurait leur être comparée.

Considérons à présent comment Notre-Seigneur est avec nous, ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent. Représentons-nous que nous avons dans une cassette d'or une pierre précieuse d'une valeur extraordinaire et d'une vertu inestimable. Il est absolument certain qu'elle est là, quoique nous ne l'ayons jamais vue; mais sa vertu ne manque pas de se faire sentir, quand nous la portons sur nous. Tout invisible qu'elle soit restée à nos regards, nous ne manquons pas de l'estimer; car, l'expérience nous l'a prouvé, elle nous a délivrés de plusieurs infirmités qu'elle a la propriété de guérir. Mais nous n'osons la regarder, ni ouvrir le coffret qui la contient. D'ailleurs nous ne le pourrions pas. Le propriétaire seul en connaît le secret et en possède la clef; il nous a prêté le bijou pour notre avantage; mais il ouvrira le coffret quand il lui plaira de nous le montrer; il nous l'enlèvera même quand il le jugera bon; et c'est ce qu'il fait. Or il lui plaît parfois d'ouvrir subitement le coffret pour faire une faveur à la personne à qui il l'a prêté. Dans ce cas, il est clair que cette personne éprouve une joie très vive; elle aimera ensuite à se rappeler l'éclat admirable de cette pierre précieuse et elle en conservera le souvenir bien gravé dans sa mémoire. Il en est de même ici, lorsque Notre-Seigneur veut bien donner à une âme une marque plus particulière de son amour. Il lui montre clairement sa très sainte Humanité de la manière qu'il veut. Il se manifeste tel qu'il était lorsqu'il conversait en ce monde, ou apparaissait après sa résurrection. Bien que la vision ait lieu avec une rapidité comparable à celle de l'éclair, cette image très glorieuse demeure tellement gravée dans l'imagination que je regarde comme impossible qu'elle s'en efface jamais jusqu'à ce qu'elle la voie dans ce séjour où elle en jouira éternellement. J'ai parlé d'une image; mais, à ce que pense la personne qui l'a vue, cette image n'est pas morte, comme l'est une peinture; c'est une image véritablement vivante qui parle parfois à l'âme et lui découvre même de profonds secrets.

Vous devez savoir que si l'âme s'arrête quelques instants à cette vision, elle ne peut pas plus la fixer qu'elle ne saurait fixer le soleil, car cette vision passe toujours très rapidement. Cela ne vient pas cependant de ce que son éclat fatigue les yeux de l'âme, comme l'éclat du soleil fatigue les yeux du corps. Je dis les yeux de l'âme, parce que c'est elle qui voit tout ici; d'ailleurs, quant à la vision qui est perçue par les yeux du corps, je n'en puis rien dire; la personne en effet dont il a été question et dont je puis parler d'une manière si particulière n'a pas eu de visions de cette sorte, et il est difficile de rendre un compte exact de ce que l'on ne sait pas par expérience.

La splendeur de Notre-Seigneur est comme une lumière infuse, comme celle d'un soleil recouvert d'un voile aussi transparent qu'un diamant qu'on pourrait polir. Son vêtement semble comme une toile très fine de Hollande. Presque chaque fois qu'il accorde cette faveur à une âme, elle tombe en extase; elle ne peut dans sa bassesse supporter une vue qui cause tant de terreur. Je dis terreur; bien que cette vue soit plus belle et plus délicate qu'on ne pourrait l'imaginer après mille ans d'efforts, elle dépasse de beaucoup la portée de notre imagination et de notre entendement. Elle se manifeste avec une incomparable majesté. L'âme est saisie d'une profonde terreur, et il n'est pas besoin de l'interroger pour qu'elle dise comment elle connaît, sans qu'on le lui ait dit, quel est le personnage qui apparaît dans la vision, car il se manifeste bien comme le Maître du ciel et de la terre. Quant aux rois de ce monde, ils ont peu de chose par eux-mêmes pour relever leur prestige : il faut qu'ils se présentent avec leur suite, ou qu'on annonce ce qu'ils sont.

O Seigneur! Comme nous autres, chrétiens, nous savons peu vous connaître ! Que sera-ce le jour où vous viendrez nous juger, puisque votre vue inspire tant de terreur quand vous venez visiter avec tant d'amitié votre Épouse! O mes filles, que sera-ce quand il dira d'une voix si courroucée : Allez, maudits de mon Père! Maintenant, plaise à Dieu que le souvenir de la grâce que le Seigneur fait à l'âme et dont nous parlons se grave dans notre esprit ! Ce ne sera pas un bien de peu d'importance. Un saint Jérôme, malgré toute sa sainteté, n'éloignait pas cette pensée de son souvenir.

Imitons-le et nous trouverons légères toutes les austérités de la règle que nous professons; mais alors même qu'elles dureraient de longues années, ce n'est qu'un moment comparé à l'éternité. Pour moi, je vous le dis en toute vérité, malgré mon extrême misère, la crainte des tourments de l'enfer ne m'a jamais paru qu'un rien en comparaison de la pensée que les damnés verraient un jour pleins de courroux ces yeux si beaux, si doux et si compatissants de Notre-Seigneur; mon cœur, ce me semble, était incapable de le souffrir, et il en a été ainsi toute ma vie. Quel ne doit donc pas être l'effroi de la personne à qui Notre-Seigneur accordait la vision dont je parle, puisque l'émotion qu'elle en ressent est telle qu'elle en perd le sentiment ? C'est pour cela sans doute que Notre-Seigneur suspend alors les puissances de cette âme et vient au secours de sa faiblesse, afin qu'elle s'unisse à sa grandeur dans cette communication divine si élevée.

Si l'âme pouvait rester longtemps à fixer ce divin Seigneur qu'elle voit, je ne crois pas que la vision fût surnaturelle; ce serait plutôt une représentation très vive, ou quelque figure fabriquée par l'imagination, mais ce ne serait que comme une chose morte en comparaison de la vision dont je parle. Il y a des personnes, et je puis l'assurer non seulement de trois ou quatre, mais d'un grand nombre, puisqu'elles ont traité avec moi, qui, par suite de la faiblesse de l'imagination, de l'acuité de leur intelligence ou d'une

autre cause que j'ignore, s'enivrent tellement l'esprit qu'elles se figurent voir clairement tout ce qu'elles pensent. Si elles avaient eu une véritable vision, elles comprendraient leur erreur sans l'ombre d'un doute. Ce sont elles-mêmes qui forgent avec l'imagination ce qu'elles pensent voir, et il n'en résulte aucun bon effet. Elles restent, au contraire, beaucoup plus froides qu'elles ne le seraient à la vue d'une pieuse image.

Il est clair que l'on ne doit en faire aucun cas; d'ailleurs, le souvenir s'en efface plus rapidement que celui d'un songe.

Dans la véritable vision dont je parle, il n'en est pas ainsi. L'âme est loin de s'attendre à avoir une vision, elle n'en a même pas la moindre pensée, quand soudain l'image de Notre-Seigneur se montre complètement; elle bouleverse toutes les puissances et les sens et les remplit de crainte et de trouble pour les établir aussitôt dans une paix délicieuse. De même que, au moment où saint Paul fut terrassé, il y eut une tempête et une forte agitation dans l'air, de même dans ce monde intérieur dont nous parlons, il se produit d'abord une grande secousse, puis en un instant, comme je l'ai dit, tout rentre dans la paix; l'âme alors est tellement bien instruite de certaines grandes vérités qu'elle n'a pas besoin d'un autre maître. La véritable Sagesse lui a enlevé sa torpeur d'esprit sans le moindre travail de sa part. Elle garde durant quelque temps une telle certitude que c'est là une faveur de Dieu, que, malgré toutes les assertions contraires, on ne réussirait pas alors à lui faire redouter qu'il puisse y avoir illusion. Mais ensuite, lorsque le confesseur lui suggère quelque crainte, Dieu la laisse dans l'hésitation afin qu'elle se demande si, vu ses péchés passés, l'illusion ne serait pas possible. Cependant elle ne cesse pas d'y croire, mais, je le répète, elle agit alors comme dans les tentations contre la foi, car le démon peut, il est vrai, jeter le trouble dans l'âme, mais non l'empêcher de demeurer ferme dans l'attachement aux vérités révélées. Plus même les assauts qui lui sont livrés sont terribles, plus elle acquiert la certitude que le démon est impuissant à produire en elle tant de bienfaits, comme c'est la vérité. Son pouvoir en effet n'est pas si grand sur l'intérieur de l'âme. Il pourra seulement lui représenter quelque image, mais cette image ne portera ni le cachet de vérité, ni la majesté, ni les heureux fruits de la véritable vision.

Comme les confesseurs ne peuvent voir tout cela, et que peut-être l'âme à qui Dieu accorde cette faveur ne sait pas en rendre compte, ils craignent, et à bien juste titre. Ils doivent agir avec prudence, attendre que le temps manifeste les fruits de ces apparitions, et considérer peu à peu quelle humilité elles produisent dans l'âme et quelle force elles lui donnent pour la pratique des vertus. Lorsque c'est le démon qui agit, il ne tarde pas à se trahir par les innombrables mensonges où on le surprend. Si le confesseur a de l'expérience et s'il a été favorisé de ces visions véritables, il met peu de temps à découvrir la vérité; il voit tout de suite à la relation qu'on lui fait, quand ces visions viennent de Dieu, de l'imagination ou du démon. Il le voit spécialement lorsqu'il a reçu de Sa Majesté le don de discernement des esprits. Possède-t-il ce don et la science, il s'en rendra parfaitement compte, alors même qu'il n'aurait pas d'expérience.

Ce qui est de la plus haute importance, mes Sœurs, c'est de vous ouvrir au confesseur en toute simplicité et en toute sincérité. Je ne parle pas de vos péchés; il est clair que vous devez les dire, mais du rapport exact que vous lui ferez de votre oraison. Sans cela, je ne vous garantis pas que vous suivez une bonne voie, ni que c'est Dieu qui

vous instruit; car il aime beaucoup que nous ayons avec ses représentants cette sincérité et cette clarté que nous avons avec lui-même, comme aussi que nous désirions leur faire connaître jusqu'à nos moindres pensées, et à plus forte raison, nos oeuvres. Agissez de la sorte, et alors ne vous troublez et ne vous inquiétez point. Quand bien même ces visions ne viendraient pas de Dieu, vous n'en recevrez aucun préjudice, si vous avez de l'humilité et une bonne conscience. Sa Majesté sait tirer le bien du mal; et le chemin par lequel le démon voudrait vous perdre vous servira à gagner de nouveaux mérites. En songeant aux si hautes faveurs dont Notre-Seigneur vous a comblées, vous vous efforcerez de lui plaire de plus en plus et d'avoir toujours le regard de votre pensée fixé sur son image. Un homme très instruit a dit que si le démon, qui est un grand peintre, lui représentait bien au vif l'image de Notre-Seigneur, il ne s'en attristerait point; il s'en servirait pour aviver sa dévotion, et ferait ainsi la guerre au démon avec ses propres armes. Bien que le peintre soit plein de malice, nous ne devons pas pour cela manquer de révéler l'image qu'il nous présente, si elle représente Celui qui est pour nous la source de tous les biens. Il trouvait très mauvais le conseil donné par quelques-uns de faire des gestes de mépris à ces images; car, d'après lui, nous devons révéler celle de notre Roi partout où nous la voyons. Je vois qu'il avait raison. Nous y serions nous-mêmes sensibles. Voyez plutôt. Quelqu'un de nous vient-il à voir que l'on fait de semblables outrages au portrait de son ami, il en sera fort mécontent. A combien plus forte raison devons-nous toujours respecter le Crucifix partout où nous le voyons, ainsi que tout autre tableau de notre Souverain. Bien que j'aie traité de ce point ailleurs, je me réjouis d'en avoir parlé ici; j'ai connu, en effet, une personne qui s'est trouvée dans une profonde affliction, parce qu'on lui avait commandé ce geste de mépris. Je ne sais qui a inventé ce moyen si bien de nature à tourmenter une âme qui ne pouvait moins faire que d'obéir au confesseur et qui se croyait perdue si elle ne suivait pas son conseil. Mais viendrait-il à vous le donner, mon avis est que, après lui avoir exposé en toute humilité la raison que je viens de donner, vous ne le suiviez pas. Pour moi, je fus extrêmement satisfaite des raisons qui me furent données par le confesseur qui me les exposa alors.

L'âme tire un profit considérable de cette faveur de Notre-Seigneur. Lorsqu'elle pense à Lui, à sa vie ou à sa Passion, elle se rappelle son visage si doux et si beau, et elle en éprouve une consolation très vive; c'est ainsi que sur la terre nous goûtons plus de joie d'avoir vu une personne qui nous fait beaucoup de bien, que si nous ne l'avions jamais connue. Voilà pourquoi je vous assure que ce souvenir si délicieux de l'image du Sauveur me procure une consolation profonde et de précieux avantages. Cette faveur est encore la source de beaucoup d'autres profits. Mais, comme j'ai déjà tant parlé des effets de ces visions et que je dois encore en parler, je ne veux ni me fatiguer ni vous fatiguer non plus. Aussi vais-je vous donner un avis très important.

Lorsque vous savez ou que vous entendez dire que Dieu accorde de telles faveurs à certaines âmes, ne lui demandez jamais de vous mener par cette voie et ne le désirez point. Cette voie peut vous paraître très bonne, et il faut avoir pour elle beaucoup d'estime et de respect; mais il ne convient pas de la demander ou de la désirer, et cela pour plusieurs raisons.

Premièrement, c'est un manque d'humilité que de vouloir qu'on vous donne ce que vous n'avez jamais mérité. Voilà pourquoi je crois qu'elle n'aura pas beaucoup d'humilité celle qui aura ce désir. De même qu'un pauvre laboureur est loin de désirer être roi, parce que cela lui paraît impossible, vu qu'il ne l'a pas mérité, ainsi l'âme qui

est humble est-elle loin de convoiter de telles faveurs. Pour moi, je crois que Notre-Seigneur ne les lui accordera jamais, sans lui donner tout d'abord une profonde connaissance d'elle-même. Mais comment avec de tels désirs comprendra-t-elle que c'est vraiment une très insigne faveur pour elle de n'être pas encore en enfer?

En second lieu, il est très certain que l'âme est déjà trompée ou très exposée à l'être, car le démon n'a besoin que de voir une petite porte entr'ouverte pour nous tendre toutes sortes de pièges.

Troisièmement, une fois l'imagination placée sous l'influence d'un désir ardent, on se figure voir et entendre ce que l'on veut, comme les personnes qui désirent vivement un objet : elles y pensent beaucoup durant le jour et y songent encore la nuit.

Quatrièmement, c'est une hardiesse excessive que de prétendre choisir nous-mêmes notre voie, sans savoir celle qui nous convient le mieux. Laissons le Seigneur, qui nous connaît, nous conduire par celle qu'il nous faut, afin que sa volonté s'accomplisse en tout.

Cinquièmement, croyez-vous que les croix endurées par les âmes qui sont l'objet de ces hautes faveurs soient légères? Non, certes; elles sont, au contraire, très lourdes et de beaucoup de sortes. Savez-vous si vous pourriez les porter?

Sixièmement, on ignore si l'on ne perdra pas là où l'on croyait trouver un gain, comme il arriva à Saül quand il fut roi.

Enfin, mes Sœurs outre ces raisons, il y en a encore d'autres. Mais croyez-moi, le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut; il nous connaît mieux que nous-mêmes, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains, pour que sa volonté s'accomplisse en nous. Nous ne saurions nous tromper, si nous avons toujours la volonté bien arrêtée de nous conformer à cette ligne de conduite. Vous devez remarquer que l'on ne mérite pas une gloire plus haute parce que l'on reçoit beaucoup de faveurs de cette sorte; mais on contracte une plus stricte obligation de servir Dieu, dès lors que l'on reçoit de lui davantage. Quant à la faculté de gagner des mérites, Dieu ne nous en prive pas; elle est entre nos mains. Ainsi il y a beaucoup de personnes qui sont saintes et qui n'ont jamais su ce que c'est que d'avoir une seule de ces visions, tandis qu'au contraire d'autres personnes qui les reçoivent ne le sont pas. Ne vous imaginez pas, non plus, que ces visions sont continuelles. Pour une seule que Dieu accorde, il envoie une foule de croix; aussi l'âme ne songe point à recevoir d'autres visions de cette sorte, mais bien à correspondre à celles qu'elle a reçues.

Ces faveurs doivent être, il est vrai, d'un très grand secours pour acquérir les vertus dans une très haute perfection. Toutefois celui qui les possède parce qu'il les a gagnées par son travail a beaucoup plus de mérites. Je connais une personne et même deux, dont l'une était un homme, à qui Dieu avait accordé quelques-unes de ces visions. Elles brûlaient d'un désir ardent de servir Sa Majesté à leurs propres dépens et sans les délices profondes qui accompagnent ces visions; elles avaient une telle soif de souffrances qu'elles se plaignaient à Notre-Seigneur de ce qu'il leur donnait ces joies, et que, si elles l'avaient pu, elles les auraient refusées. Je parle des délices que le Seigneur donne dans la contemplation, et non des visions elles-mêmes, car enfin ces personnes voyaient quel fruit elles en retiraient et quelle estime elles devaient en

avoir. Il est vrai, ces désirs qui les animent sont également, à mon avis, surnaturels; ils sont le propre d'âmes très embrasées d'amour qui voudraient montrer au Seigneur qu'elles ne le servent pas en vue d'un salaire. Aussi, je le répète, elles ne songent jamais à la récompense qu'elles peuvent mériter dans le but de s'exciter à le servir plus fidèlement. Elles veulent contenter leur amour, dont la nature est d'agir toujours et de mille manières. Si elles le pouvaient, elles chercheraient des moyens de se consumer en Dieu; et s'il fallait pour sa plus grande gloire qu'elles fussent pour toujours anéanties, elles y consentiraient de tout leur cœur. Béni soit à jamais le Seigneur! Ainsi soit-il! Il ne s'abaisse jusqu'à traiter avec de si misérables créatures que pour montrer sa grandeur.

CHAPITRE X

Elle expose d'autres faveurs que Dieu accorde à l'âme par des modes différents des précédents, et parle du grand profit qui en résulte.

Le Seigneur se communique de beaucoup de manières à l'âme dans ces apparitions. Il se montre à elle quand elle est affligée; ou sur le point d'avoir quelque lourde croix; d'autres fois Sa Majesté veut simplement prendre ses délices en sa compagnie et la combler de faveurs. Il n'y a pas lieu d'entrer dans le détail de chacune de ces visions. Mon but, en effet, est seulement de faire comprendre la différence qu'il y a entre elles dans cette voie spirituelle, jusqu'au point où cela me sera possible, afin que vous voyiez, mes Sœurs, quelle est leur nature et quels sont leurs effets. De la sorte vous ne regarderez pas chaque imagination comme une vision. Dans le cas où il y aurait vision, vous saurez que, la chose étant possible, vous ne devez pas vous en troubler ni vous en affliger; car le démon gagnerait beaucoup par là. Il prend un très grand plaisir à voir l'âme dans la désolation et l'inquiétude, car, alors, comme il le constate, il l'empêche de s'employer tout entière à aimer et à glorifier Dieu.

Il y a encore d'autres voies par lesquelles Sa Majesté se communique aux âmes. Elles sont beaucoup plus élevées et moins dangereuses que celles dont nous avons parlé, parce que, à mon avis, le démon ne pourra les contrefaire; toutefois il est plus difficile d'en donner une idée que des visions imaginaires dont il a été question, parce que ce sont des faveurs très cachées.

Lorsque l'âme est en oraison et en pleine possession de ses sens, il arrive que Notre-Seigneur daigne la faire entrer tout à coup dans une extase et lui découvrir de profonds secrets; il lui semble qu'elle les voit en Dieu lui-même. Ce n'est point une vision de la très sainte Humanité; et bien que j'aie dit que l'âme voit, elle ne voit rien; ce n'est pas, en effet, une vision imaginaire, mais une vision intellectuelle très élevée, où on lui découvre comment toutes les créatures se voient en Dieu, et comment il les renferme toutes en Lui. Cette faveur est extrêmement utile. Bien qu'elle ne dure qu'un moment, elle imprime une très forte empreinte; l'âme en demeure toute confuse; elle voit très clairement quelle malice il y a à offenser Dieu. Car nous l'offensons en lui-même; oui, c'est en lui que nous commettons les offenses les plus graves.

Je veux vous donner une comparaison pour vous le faire comprendre, si je le puis. Bien que cette vérité soit incontestable et que nous en entendions parler souvent, ou bien nous n'y portons pas notre attention, ou bien nous ne voulons pas la comprendre. Si, en effet, nous la comprenions comme elle est, il ne serait pas possible, à mon avis, que nous eussions tant d'audace.

Considérons donc en ce moment que Dieu est comme une demeure ou un palais immense et de toute beauté. Or ce palais, je le répète, étant Dieu lui-même, le pécheur, pour accomplir ses méfaits, pourrait-il par hasard s'en éloigner? Non certes; c'est donc dans ce palais qui est Dieu lui-même qu'il commet ses abominations, ses impuretés et ses malices. Oh ! Quelle chose effroyable et digne d'une considération profonde. Quelle pensée plus utile pour nous qui savons peu et qui n'arrivons point à comprendre cette vérité! Si nous la comprenions bien, il nous serait impossible de tomber dans une hardiesse aussi insensée que celle d'offenser Dieu.

Considérons, mes Sœurs la grandeur de la miséricorde et de la patience de Dieu qui ne nous confond pas immédiatement sur place; rendons-lui-en les plus vives actions de grâces, et soyons remplies de confusion de ce que nous sommes sensibles à la moindre chose qui se fait ou qui se dit contre nous. C'est la chose la plus révoltante du monde que quand Dieu, notre Créateur, souffre tant d'injures de la part de ses créatures au-dedans de lui-même, nous soyons nous mêmes sensibles parfois à une parole dite en notre absence et peut-être sans mauvaise intention. O misère humaine! jusque à quand, mes filles, tarderons-nous donc à imiter quelque peu ce grand Dieu? Oh! N'allez pas vous figurer que vous faites beaucoup en souffrant des injures. Néanmoins, supportons-les toutes de bon cœur; aimons celui de qui elles nous viennent ; car ce grand Dieu n'a pas laissé de nous aimer nous-mêmes, malgré nos fautes nombreuses; aussi a-t-il vraiment raison de vouloir que nous pardonnions tous, quelles que soient les injures dont nous soyons victimes. Je vous l'assure, mes filles, cette vision, bien qu'elle passe vite, est une insigne faveur pour l'âme à qui Dieu l'accorde, si elle veut s'en servir, en la tenant très souvent présente à son esprit.

Il arrive encore que tout à coup, et d'une manière qu'on ne peut exprimer, Dieu montre en lui-même une vérité qui semble surpasser toutes celles qu'il y a dans les créatures. Il donne clairement à entendre à l'âme que Lui seul est vérité et qu'il ne peut mentir. Elle comprend bien alors ce que dit David dans un psaume: *Tout homme est menteur*; elle n'aurait jamais pu sans cela avoir une intelligence aussi parfaite de cette parole, alors même qu'elle l'eût entendue souvent : Dieu est une vérité qui ne peut faillir. Je me rappelle à ce sujet combien était important ce que Pilate demandait à Notre-Seigneur à l'heure de sa Passion quand il lui disait : *Qu'est-ce que la vérité?* et combien peu nous comprenons sur la terre cette suprême Vérité. Je voudrais bien vous en donner une plus ample explication; mais il est impossible de l'exprimer.

Concluons de là, mes Sœurs, que pour nous conformer quelque peu à notre Dieu et Époux, il sera bon de veiller toujours soigneusement à marcher selon cette vérité. Je ne dis pas seulement que nous devons éviter le mensonge; car, grâce à Dieu, je vois que dans tous nos monastères vous avez un soin spécial de ne jamais en faire pour quelque motif que ce soit; mais je dis que nous devons marcher selon la vérité devant Dieu et devant les hommes, de toutes les manières que nous pourrons. Il faut en particulier ne point désirer que l'on nous estime meilleures que nous ne sommes. Agissons de façon à donner à Dieu ce qui est à lui, et à nous ce qui nous appartient, afin qu'en tout nous fassions triompher la vérité. De la sorte, nous n'aurons guère d'estime pour ce monde qui n'est que mensonge ou fausseté et, comme tel, n'a pas de durée.

Je me demandais un jour pour quelle raison Notre-Seigneur était si ami de la vertu d'humilité. Et, à un moment où je n'y pensais plus, ce me semble, il me vint tout à

coup la suivante c'est parce que Dieu est la suprême Vérité, et que l'humilité consiste à marcher selon la vérité. Or c'est une très haute vérité que de nous-mêmes nous n'avons rien de bon, mais plutôt la misère et le néant. Quiconque ne le comprend pas marche dans le mensonge; mais plus on le comprend, plus on se rend agréable à la souveraine Vérité, parce que l'on marche dans ses sentiers. Plaise à Dieu, mes Sœurs, de nous faire la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-mêmes! Ainsi soit-il!

Ces grâces dont je viens de parler, Notre-Seigneur les accorde à l'âme qu'il considère comme sa véritable Épouse. Dès lors qu'elle est bien résolue à accomplir en tout sa volonté, il veut lui donner quelque connaissance de ce en quoi elle doit lui plaire et de ses propres grandeurs. Je ne crois pas nécessaire de traiter plus longuement de ces faveurs. J'ai parlé de ces deux en particulier, parce qu'elles me paraissent très utiles. Quand il s'agit de semblables grâces, il n'y a rien à craindre; on n'a qu'à en bénir le Seigneur qui les donne; et comme, à mon avis, le démon et notre imagination y ont peu d'accès, l'âme est toute inondée de consolation.

CHAPITRE XI

Elle traite de certains désirs si grands et si impétueux que Dieu donne à l'âme de jouir de lui, qu'ils mettent sa vie en danger. Elle parle, en outre, des avantages qu'on retire de cette faveur divine.

Toutes ces faveurs que l'Époux fait à l'âme seront elles suffisantes pour que la petite colombe, que j'appelle aussi le petit papillon, car ne croyez pas que je l'aie perdue de vue, soit satisfaite et s'arrête enfin là où elle doit mourir? Non certes. Bien au contraire; elle souffre plus encore qu'auparavant. Quoiqu'elle reçoive ces faveurs depuis de longues années, elle gémit toujours et elle pleure, parce que chaque faveur nouvelle augmente sa douleur. Comme, en effet, elle connaît toujours mieux les grandeurs de son Dieu, que, de plus, elle se voit si loin de lui et rencontre tant d'obstacles à en jouir, le désir de le posséder devient de plus en plus vif. Son amour grandit également au fur et à mesure qu'elle découvre mieux combien mérite d'être aimé ce souverain Maître et Seigneur. Voilà pourquoi, après s'être élevé durant plusieurs années, ce désir arrive à la peine excessive dont je vais parler.

J'ai dit plusieurs années, pour me conformer à ce qui s'est passé dans la personne dont il a été question dans cet écrit. Je sais très bien, en effet, que nous n'avons pas à fixer de limites à Dieu. Dans un instant, il peut élever une âme à l'état le plus élevé de la faveur dont nous traitons. Sa Majesté est toute-puissante; elle peut tout ce qu'elle veut, et son désir est de faire beaucoup pour nous.

Il arrive parfois que ces angoisses de l'âme, ces larmes, ces soupirs, ces grands élans dont il a été question, semblent tous provenir de notre amour et sont accompagnés d'une vive souffrance; mais tout cela n'est rien auprès du tourment dont je veux parler; car ce n'est que comme un feu qui fume encore, et qu'on peut supporter, bien qu'avec peine. Tandis que l'âme est en cet état et que le feu de son amour s'embrase de plus en plus en elle-même, il lui arrive très souvent que, à la plus simple pensée ou à une parole qui lui rappelle que la mort tarde à venir, il lui vient par ailleurs, sans qu'elle sache d'où ni comment, un coup, ou comme une flèche de feu. Je ne dis pas que c'est une flèche, mais, quoi que ce soit, on voit clairement que cela ne vient pas de nous. Ce n'est pas non plus un coup, bien que j'emploie ce terme, car la blessure est très sensible; et cette blessure n'est point faite, ce me semble, à cet endroit où nous sentons les peines ordinaires de la vie, mais au plus profond et au plus intime de l'âme; là, ce rayon de feu, qui passe en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il trouve de notre terrestre nature. Durant le temps que dure ce tourment, il est impossible à l'âme d'avoir le moindre souvenir de son être; car ses puissances sont liées tout à coup de

telle sorte qu'elles n'ont plus de liberté si ce n'est pour ce qui doit augmenter son tourment.

Je ne voudrais pas paraître exagérer, et vraiment je vois que j'en suis loin, vu l'impossibilité de pouvoir m'exprimer. C'est un ravissement des sens et des puissances, à l'égard de tout ce qui ne contribue pas, comme je l'ai dit, à faire sentir cette douleur. L'entendement, en effet, comprend d'une manière très vive pourquoi l'âme souffre de se voir loin de Dieu. Sa Majesté, de son côté, lui donne alors la plus haute connaissance de ses perfections et augmente ainsi son tourment à un tel point qu'elle pousse de hauts cris. Bien que la personne dont je parle soit patiente et habituée à endurer de vives douleurs, elle ne peut alors comprimer ces cris; car cette douleur, je le répète, se fait sentir, non dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme. Aussi cette personne comprit alors combien les tourments de l'âme surpassent ceux du corps. Elle vit, en outre, que ceux du purgatoire sont de cette sorte, et que l'âme, bien que séparée de son corps, y souffre beaucoup plus que tous ceux qui gémissent ici-bas dans leur corps.

Pour moi, j'ai vu une personne en cet état, et j'ai cru véritablement qu'elle allait mourir. Il n'y aurait eu rien d'étonnant à cela, car évidemment le danger de mort est très grand. Ainsi, bien que cet état soit de courte durée, il laisse le corps absolument brisé; le pouls est alors si lent que l'on semble vraiment sur le point de rendre l'âme à Dieu, ni plus, ni moins. Le corps perd sa chaleur naturelle; mais le feu intérieur qui consume l'âme est tellement ardent, que s'il augmentait quelque peu, Dieu la mettrait au comble de ses désirs. On ne sent point alors de douleur dans le corps, bien que, je le répète, il soit brisé et que, durant les deux ou trois jours qui suivent, il reste sans force même pour écrire et tout endolori. Il me semble même qu'il sort toujours de là plus affaibli qu'auparavant. Si l'on ne sent rien alors des souffrances du corps, ce doit être parce que les souffrances intérieures sont tellement excessives que l'âme ne fait plus aucun cas de son corps. Nous voyons, en effet, d'ordinaire que si on a une douleur très aiguë quelque part, les autres douleurs nombreuses que l'on peut avoir se sentent peu, comme j'en ai très bien fait l'expérience. Dans le cas présent on ne sent rien, et je crois que si l'on venait à réduire son corps en pièces, on ne le sentirait pas.

Vous me direz peut-être que ces désirs sont une imperfection, et vous ajouterez : Pourquoi l'âme ne se conforme-t-elle pas à la volonté de Dieu, puisqu'elle lui est si soumise? Jusqu'à présent elle pouvait s'y conformer, et elle passait ainsi la vie. Maintenant elle ne le peut plus; sa raison est de telle sorte qu'elle n'en est plus maîtresse; elle ne peut, non plus, penser à autre chose qu'à la cause de son tourment; car elle est loin de son Bien; d'ailleurs, pourquoi voudrait-elle vivre? Elle sent une solitude extrême; elle ne trouve aucune compagnie dans les créatures d'ici-bas; elle n'en trouverait même pas, je crois, dans les habitants du ciel, si elle ne voyait celui qu'elle aime; tout lui est, au contraire, un tourment. Elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut se reposer sur rien de la terre, ni monter au ciel. Embrasée de la soif de voir Dieu, elle ne peut arriver jusqu'à l'eau qui la désaltérerait; mais ce n'est pas une soif qu'elle puisse supporter; cette soif est désormais tellement excessive qu'elle ne peut être éteinte par aucune eau; d'un autre côté, l'âme ne veut l'éteindre qu'avec l'eau dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine; et cette eau, on ne la lui donne pas.

O mon Seigneur et mon Dieu, de quels tourments vous affligez vos amis! Néanmoins toutes ces souffrances, que sont-elles en comparaison des grâces dont vous les comblez ensuite? Et il est juste que ce qui vaut beaucoup coûte beaucoup, surtout quand il s'agit de se purifier pour être apte à entrer dans la septième Demeure; c'est de la sorte que l'on se purifie dans le Purgatoire avant d'entrer au ciel; mais la souffrance qui étreint l'âme est si peu de chose auprès des faveurs dont elle est enrichie, que c'est à peine une goutte d'eau comparée à l'océan. Il y a plus : bien que ce tourment et cette affliction dépassent, à mon avis, tout ce que l'on peut souffrir sur la terre, et la personne dont je parle avait enduré beaucoup de maux corporels et spirituels, tout cela n'est rien à côté de la récompense qui est donnée. L'âme sent que cette peine est d'un si haut prix qu'elle voit parfaitement combien elle était impuissante à la mériter; cette souffrance, en outre, est de telle nature que rien sur la terre ne peut l'adoucir; l'âme cependant l'accepte de très bon cœur; elle serait même prête à la supporter toute sa vie si telle était la volonté de Dieu; à la vérité ce ne serait pas mourir une seule fois, mais mourir sans cesse.

Eh bien, mes Sœurs, considérons maintenant ceux qui sont en enfer. Ils n'ont point cette conformité à la volonté de Dieu, ni ce contentement, ni cette suavité dont Dieu inonde l'âme; ils ne voient point de mérites à leurs supplices; mais ils souffrent toujours de nouveaux tourments, je veux dire de nouvelles peines accidentelles. Or si les tourments de l'âme sont beaucoup plus terribles que ceux du corps, et ceux des damnés incomparablement plus affreux que les peines dont nous avons parlé, quel supplice sera-ce pour ces infortunés de voir que de pareilles tortures n'auront jamais de fin ! Que pouvons-nous faire ou souffrir dans cette vie si fugitive qui puisse nous mériter d'être préservés de tourments si terribles et éternels? Je vous l'assure, il est impossible de faire comprendre combien les souffrances de l'âme sont sensibles et combien elles sont différentes de celles du corps; il faudrait en avoir fait l'expérience. Le Seigneur lui-même veut que nous comprenions cette vérité pour que nous reconnaissons mieux combien nous lui sommes redevables de ce qu'il nous a appelées à un état où nous avons l'espoir qu'il daignera dans sa miséricorde nous préserver de pareils supplices et nous pardonner nos péchés.

Revenons à notre sujet. Nous avons laissé l'âme dans une peine extrême. Sa peine néanmoins ne dure pas longtemps dans cet excès; à mon avis, elle dure trois ou quatre heures au plus; si elle durait longtemps, la faiblesse de sa nature ne pourrait la supporter sans un miracle. Il est arrivé à cette personne dont j'ai parlé de l'avoir ressentie un quart d'heure seulement, et elle en demeura toute brisée. Il est vrai que cette fois elle en perdit complètement l'usage des sens, tant le coup l'avait frappée avec rigueur. Elle était en conversation le dernier jour des fêtes de Pâques, et avait passé tous ces jours de la Résurrection dans une telle aridité qu'elle ne comprenait pour ainsi dire point qu'il s'agissait de pareille solennité; or il lui suffit d'entendre une seule parole sur la longueur de la vie pour tomber en extase'. Inutile de songer à résister à cette extase; c'est tout aussi impossible que de précipiter quelqu'un dans le feu et de vouloir que la flamme ne le brûle pas. Ce n'est pas, non plus, une souffrance que l'on puisse dissimuler; les personnes présentes comprennent même le danger imminent où l'on est de perdre la vie, bien qu'elles ne puissent être témoins des souffrances intérieures de cette âme. Sans doute, elles tiennent alors à l'âme une certaine compagnie; mais elles ne sont pour elle que comme des ombres; c'est ainsi d'ailleurs que lui paraissent toutes les autres créatures.

Si vous êtes un jour élevées à cet état, il est bon que vous sachiez que la faiblesse de notre nature peut s'y mêler. Il arrive parfois que l'âme, se mourant, comme vous l'avez vu, du désir de mourir, est tellement oppressée qu'elle semble sur le point de se séparer de son corps, et éprouve cependant une vraie crainte de mourir; elle voudrait voir sa peine diminuer, pour ne pas mourir encore. Il est clair que cette crainte vient de la faiblesse de la nature. D'un autre côté, son désir de mourir ne la quitte pas, et il n'est pas possible de trouver un remède à cette peine jusqu'à ce que le Seigneur lui-même le veuille. De fait, il la plonge d'ordinaire dans un profond ravissement ou quelque vision. C'est par là que le vrai Consolateur la console et la fortifie pour qu'elle consente à vivre tant qu'il voudra.

Ces souffrances sont vives, mais l'âme en retire les plus précieux avantages. Elle ne redoute plus les croix qui peuvent fondre sur elle, car ces croix ne lui paraissent rien en comparaison des souffrances si excessives qu'elle a endurées. Elle en est même sortie tellement améliorée qu'elle serait heureuse de les endurer souvent. Cela toutefois n'est nullement en son pouvoir; elle n'a aucun moyen de se procurer ce tourment, tant que Notre-Seigneur ne l'envoie pas, et lorsqu'il vient, elle ne saurait y résister ou le faire disparaître à son gré. Son mépris du monde a grandi, parce qu'elle comprend que rien ici-bas n'a pu lui être utile dans son tourment. Son détachement des créatures est beaucoup plus profond parce qu'elle constate maintenant que seul le Créateur peut la consoler et la satisfaire. Elle veille avec plus de crainte et de soin à ne pas offenser Dieu, parce qu'elle voit qu'il peut la châtier, comme la consoler.

Il y a, à mon avis, deux choses dans cette voie spirituelle qui exposent au danger de mort. L'une, c'est la souffrance dont je viens de parler, et qui constitue vraiment un danger même très grave. L'autre, c'est la joie si excessive et la consolation si extraordinaire que l'âme éprouve : il semble réellement que l'on se meurt, et qu'il ne manque plus qu'un rien à l'âme pour se séparer du corps. A la vérité, s'il en était ainsi, son bonheur serait grand. Vous voyez par là, mes Sœurs, si je n'avais pas raison de dire qu'il faut du courage, et si Notre-Seigneur, quand nous lui demanderons de telles faveurs, ne pourrait pas, à juste titre, nous répondre comme aux fils de Zébédée : Pouvez-vous boire le calice? je crois, mes Sœurs, que vous lui répondriez toutes que oui, et ce serait fort bien. Car Sa Majesté donne du courage aux âmes, quand Elle voit que c'est nécessaire. Ce divin Maître les protège en toutes circonstances : lorsqu'elles sont persécutées ou calomniées, il prend leur défense, comme il le fit pour Madeleine ; et, si ce n'est pas par des paroles, c'est du moins par des oeuvres Enfin, enfin, avant de les retirer de ce monde, il leur donne en une seule fois tout leur salaire, comme vous allez le voir maintenant. Qu'il soit béni à jamais et que toutes les créatures chantent ses louanges! Ainsi soit-il!

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite des faveurs insignes que Dieu accorde aux âmes parvenues aux septièmes Demeures. Elle montre comment, à son avis, il y a quelque différence entre l'âme et l'esprit, bien qu'ils soient une même chose. Elle recommande plusieurs points importants.

Il vous semblera, mes Sœurs, qu'après vous avoir exposé tant de particularités de cette voie spirituelle, il n'en reste plus aucune à ajouter. Ce serait une insigne folie de se l'imaginer. Les grandeurs de Dieu n'ayant point de limites ses oeuvres, non plus, n'en sauraient avoir. Qui pourrait nous raconter toutes ses miséricordes et toutes ses magnificences? Personne évidemment. Aussi ne vous étonnez point de ce que j'en ai dit et de ce que j'en dirai encore; c'est un rien auprès de ce qu'il y aurait à ajouter. Mais Dieu nous fait une miséricorde spéciale quand il comble des faveurs dont nous parlons une personne de qui nous pouvons les connaître; car plus nous saurons combien il se communique à ses créatures, plus aussi nous louerons ses grandeurs et plus nous nous efforcerons d'avoir une haute estime pour l'âme en qui il met tant de complaisances. Chacune de nous, il est vrai, a une âme; mais, comme nous n'avons pas pour elle l'estime que mérite une créature faite à l'image de Dieu, nous ne comprenons point les profonds secrets qu'elle renferme.

Plaise à Sa Majesté de daigner diriger ma plume, et de me faire comprendre comment je dois vous exposer quelques-unes des merveilles qu'il y aurait à raconter et qu'Elle révèle à l'âme dans cette demeure!

Je l'en ai ardemment suppliée. D'ailleurs ce divin Maître le sait, mon unique ambition est de publier ses miséricordes, afin que son nom soit loué et glorifié davantage. J'espère qu'il m'accordera cette grâce, non par égard pour moi, mais par amour pour vous, mes Sœurs. Vous comprendrez alors combien il est important que vous ne négligiez rien de ce qui est en votre pouvoir pour que votre Époux célèbre avec vos âmes ce mariage spirituel, qui, comme vous le verrez, est la source de tant de biens.

O grand Dieu, me voilà, ce me semble, toute tremblante, misérable créature que je suis, d'avoir à traiter un sujet que je suis si indigne de comprendre! A la vérité, ma confusion a été profonde; je me suis demandé s'il ne serait pas mieux de ne dire que peu de mots de cette Demeure. Car, me semblait-il, on s'imaginerait que j'en parle d'après mon expérience personnelle; cette pensée me jetait dans une confusion extrême; et c'était une chose terrible pour moi, dès lors que j'ai la connaissance de ce

que je suis. D'un autre côté il m'a semblé que tout cela n'était qu'une tentation et une faiblesse, alors même que vous fissiez beaucoup d'autres jugements de cette sorte. Pourvu que Dieu soit glorifié et connu seulement un peu plus, peu m'importe que le monde tout entier s'élève contre moi, surtout quand je songe que je serai peut-être morte lorsque cet écrit verra le jour. Qu'il soit béni, Celui qui vit et vivra éternellement ! Ainsi soit-il !

Lorsque Notre-Seigneur daigne enfin avoir pitié de ce que l'âme qu'il s'est déjà choisie pour Épouse a souffert et souffre à cause de son désir de s'unir à Lui, il l'introduit, avant de contracter avec elle le mariage spirituel, dans sa demeure qui est la septième dont nous parlons. Car s'il a sa demeure au ciel, il doit avoir aussi dans l'âme une autre demeure où lui seul habite, et disons-le un autre ciel. Il nous importe, en effet, beaucoup, mes Sœurs, de comprendre que l'âme n'est pas quelque chose d'obscur; comme nous ne la voyons pas, nous devons nous imaginer ordinairement qu'il n'y a pas une lumière intérieure distincte de celle qui frappe nos regards, et qu'au dedans de notre âme il règne quelque obscurité. Quant à celle qui est privée de la grâce, j'avoue qu'elle est dans les ténèbres; ce n'est pas la faute du Soleil de justice qui est au-dedans d'elle pour lui donner l'être s'il ne l'éclaire pas, mais elle est incapable de recevoir sa lumière. Je crois l'avoir dit dans la première Demeure, une personne avait compris que cette âme infortunée est comme dans une prison obscure, liée par les pieds et par les mains, incapable d'accomplir un seul acte méritoire, aveugle enfin et muette. Aussi est-ce à juste titre que nous pouvons en avoir compassion. Considérant qu'il fut un temps où nous nous sommes vues dans le même état, et que le Seigneur peut aussi leur faire miséricorde comme à nous, ayons, mes Sœurs, un soin particulier de lui demander cette grâce, ne négligeons point de l'en conjurer. C'est faire une aumône splendide que de prier pour ceux qui sont en état de péché mortel. Elle est plus importante que celle que vous feriez dans le cas suivant. Vous voyez un chrétien qui a les mains liées derrière le dos avec une forte chaîne et est attaché à un poteau; or, il se meurt de faim, non parce qu'il manque de vivres, car il en a près de lui d'excellents, mais parce qu'il ne peut les prendre pour les porter à sa bouche, et qu'il en a même un extrême dégoût; il se voit sur le point d'expirer et de perdre non seulement la vie du temps, mais encore celle de l'éternité. Ne serait-ce pas une cruauté atroce de rester là à regarder cet homme, sans porter à sa bouche l'aliment qui le sustente? Mais quelle charité ne serait pas la vôtre, si, grâce à vos prières, on le délivrait de ses chaînes! Vous m'avez comprise. Aussi, je vous en supplie pour l'amour de Dieu, souvenez-vous toujours de recommander ces âmes à Dieu dans vos prières. Ce n'est point à elles que je m'adresse en ce moment, mais à celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont déjà fait pénitence de leurs péchés et sont en état de grâce.

Nous pouvons considérer l'âme non comme une chose qui est dans un coin et à l'étroit, mais comme un monde intérieur où trouvent place ces demeures si nombreuses et si resplendissantes que vous avez vues; il en doit être précisément de la sorte, puisque au-dedans de cette âme il y a une demeure pour Dieu. Or lorsque Sa Majesté daigne lui accorder la faveur du divin mariage dont il est question, Elle commence par l'introduire dans sa demeure. Sa Majesté veut lui accorder une faveur qui ne soit point comme les ravissements par lesquels je crois bien pourtant qu'Elle se l'unit alors, ni comme l'oraison d'union dont nous avons parlé et dans laquelle l'âme, ce semble, n'est pas appelée si fortement à entrer dans son centre qu'elle l'est dans cette demeure. Car la partie supérieure d'elle même était seule attirée. Peu importe d'ailleurs que ce soit d'une manière ou d'une autre que le Seigneur l'unisse à Lui. En

tout cas, il la rendait alors aveugle et muette comme saint Paul lors de sa conversion. Il lui enlevait la faculté de connaître comment et de quelle manière était la faveur dont elle jouissait, car la joie profonde que l'âme éprouvait alors était de se voir près de Dieu. Mais quand Dieu l'unissait à lui, elle ne comprenait plus rien, vu que toutes ses puissances étaient suspendues. Ici, il en est autrement. Notre Dieu de bonté veut que les écailles des yeux de l'âme tombent enfin pour qu'elle voie et comprenne par un mode extraordinaire quelque chose de la faveur qu'il lui accorde. Dès qu'elle est introduite dans cette demeure, les trois Personnes de la très sainte Trinité se montrent à elle par une vision intellectuelle, ou une certaine représentation de la vérité, à la lumière d'une flamme qui éclaire d'abord son esprit, comme une nuée d'une incomparable splendeur. Elle voit que ces trois Personnes sont distinctes; puis, par une connaissance admirable qui lui est donnée, elle comprend avec la plus complète certitude que ces trois Personnes sont une seule substance, un seul pouvoir, une seule sagesse et un seul Dieu. Ce que nous connaissons par la foi, l'âme le comprend on peut le dire, par la vue; néanmoins, elle ne voit rien, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, car ce n'est pas une vision imaginaire. Les trois Personnes se communiquent alors à elles, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles par lesquelles Notre-Seigneur dit dans le saint Évangile qu'il viendra lui-même avec le Père et le Saint-Esprit habiter dans l'âme qui l'aime et qui garde ses commandements.

O grand Dieu, combien il est différent d'entendre ces paroles et de les croire, ou de comprendre à la lumière que je viens de dire jusqu'à quel point elles sont vraies! Chaque jour l'âme est ravie davantage; il lui semble que depuis lors ces trois adorables Personnes ne se sont plus éloignées; elle voit même avec évidence, par le mode dont j'ai parlé, qu'elles sont dans son intérieur, dans cette partie la plus intime d'elle-même; c'est dans cette partie la plus profonde qu'elle sent cette divine compagnie, ce que, faute de science, elle ne saurait exprimer.

Il vous semblera, d'après cela qu'elle est tout en dehors d'elle-même et tellement absorbée, qu'elle ne peut plus s'occuper de rien. C'est une erreur; elle est beaucoup plus apte qu'auparavant pour tout ce qui concerne le service de Dieu; dès que ses occupations le lui permettent, elle se retrouve dans cette agréable compagnie. Si elle n'est pas infidèle à Dieu, jamais, à mon avis, Dieu ne manquera de lui donner cette connaissance si claire de sa présence. Elle a, d'ailleurs, la ferme confiance que Dieu ne l'abandonnera pas et ne permettra pas qu'elle perde la faveur qu'il lui a accordée; et elle peut bien avoir cette persuasion. Néanmoins elle n'omet pas d'être plus vigilante que jamais afin de ne lui déplaire en rien.

Remarquons-le pourtant, cette présence habituelle des trois divines Personnes n'est pas toujours aussi parfaite, ni, disons-le, aussi claire que la première fois, et les quelques autres circonstances où Dieu daigne accorder à l'âme cette faveur; car s'il en était ainsi, il serait impossible à l'âme de s'occuper d'autre chose, et même de vivre au milieu du monde. Mais bien qu'elle n'ait pas habituellement cette vue aussi claire des trois Personnes divines, elle n'a qu'à y réfléchir, pour se retrouver avec elles. Je vous dirai qu'il en est d'elle comme d'une personne qui, étant en compagnie de plusieurs autres dans un appartement très éclairé, cesse de les voir parce que l'on a fermé les fenêtres et que l'on se trouve dans l'obscurité. Tant que la lumière ne revient pas, elle ne cesse point cependant d'être assurée de leur présence. Mais, me direz-vous, si la lumière revient et que l'âme veut revoir les trois Personnes, est-ce qu'elle le peut? Je réponds qu'il n'est pas en son pouvoir que cette lumière revienne. Elle doit attendre

qu'il plaise à Notre-Seigneur d'ouvrir la fenêtre de son entendement. Dès lors qu'il ne se sépare jamais d'elle, et qu'il veut lui en donner une assurance si ferme, il lui fait déjà une insigne miséricorde.

Il semble que Sa Majesté veut par cette admirable compagnie préparer l'âme à des faveurs plus hautes encore. Il n'y a aucun doute en effet qu'elle sera bien secondée pour réaliser sur tous les points des progrès dans la perfection, et se délivrer de la crainte qu'elle avait parfois, comme nous l'avons vu, des autres grâces dont elle était favorisée. Ainsi en a-t-il été de la personne dont je parle. Elle remarquait les progrès qu'elle réalisait en tout; il lui semblait que, malgré tous les travaux et toutes les occupations, l'essentiel de son âme ne s'éloignait jamais de cette demeure où étaient les trois Personnes divines, et qu'il y avait comme une sorte de division dans son âme. S'étant trouvée, en effet, au milieu de rudes épreuves, peu de temps après avoir reçu cette faveur, elle se plaignait de son âme, comme Marthe de Marie, et lui reprochait parfois d'être toujours occupée à jouir à son gré de cette quiétude divine, et de la laisser au milieu de tant de croix et d'occupations qu'elle ne pouvait lui tenir compagnie. Ce langage, mes filles, vous paraîtra étrange; et cependant il en est vraiment de la sorte. Comme nous le savons, l'âme est une; mais ce que j'ai dit n'est point une imagination; c'est ce qui se passe habituellement dans l'âme en cet état. Aussi, je le répète, on voit des choses intérieures qui montrent d'une façon sûre qu'il y a sous un certain rapport une différence évidente entre l'âme et l'esprit, bien qu'ils ne soient qu'une seule chose. On reconnaît même une division si délicate que parfois le premier paraît agir d'une façon différente de l'autre, suivant l'attrait que le Seigneur daigne leur donner. Il me semble, en outre, que l'âme est une chose différente des puissances, et que tout cela n'est pas une seule chose. Enfin, il y a des différences si nombreuses et si délicates dans notre intérieur, qu'il y aurait une témérité de ma part à vouloir vous les exposer. Nous verrons ces merveilles dans ce séjour où, si le Seigneur plein de miséricorde nous fait la grâce de nous introduire, nous aurons l'intelligence de tous ces secrets.

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet, expose la différence qu'il y a entre l'union spirituelle et le mariage spirituel; elle l'explique par des comparaisons ingénieuses.

Commençons donc maintenant à parler du mariage divin et spirituel, bien que cette insigne faveur ne doive pas avoir sa perfection complète tant que nous vivons sur la terre; car, supposé que l'âme vienne à s'éloigner de Dieu, elle perd un bien si précieux.

La première fois que Notre-Seigneur accorde cette faveur à l'âme, il veut lui montrer par une vision imaginaire sa très sainte Humanité, pour qu'elle en ait une pleine connaissance et n'ignore point la faveur si souveraine dont elle est l'objet. Il se manifestera peut-être à d'autres personnes sous une autre forme. Mais à celle dont je parle Notre-Seigneur apparut au moment où elle venait de communier avec cette splendeur, cette beauté et cette majesté incomparables qu'il avait après sa résurrection. Il lui dit que l'heure était enfin arrivée où elle devait regarder ses intérêts à lui comme les siens propres, et que lui prendrait soin de ses intérêts à elle. Il lui adressa encore d'autres paroles qui sont plus faciles à sentir qu'à exprimer. Il vous semblera que cette faveur n'avait rien d'extraordinaire, dès lors que Notre-Seigneur s'était déjà manifesté d'autres fois à cette personne de la même manière. Néanmoins cette vision était tellement différente des précédentes, que cette personne en fut toute hors d'elle-même et remplie d'effroi, d'abord à cause de la force spéciale de cette vision, ensuite à cause des paroles que Notre-Seigneur lui fit entendre, et enfin parce que, à part la vision précédente, elle n'avait pas vu d'autres visions se manifester dans l'intérieur de son âme. Vous saurez, en effet, qu'il y a une différence très marquée entre toutes les faveurs passées et celles de cette Demeure. Ainsi entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel il y a autant de différence qu'entre ceux qui sont fiancés et ceux qui sont liés à jamais par le mariage.

Je me sers de ces comparaisons parce que, comme je l'ai dit, je n'en trouve pas de meilleures, mais vous devez savoir que dans cette faveur l'âme ne se souvient pas plus de son corps que si elle en était séparée et qu'elle fût un pur esprit. Elle s'en souvient moins encore dans le mariage spirituel, parce que cette union secrète se contracte au centre le plus intime de l'âme, qui doit être la demeure où Dieu lui-même habite, et où, ce me semble, il entre sans qu'il ait besoin de passer par aucune porte. Je dis qu'il n'est pas besoin de porte, parce que, dans tout ce que j'ai exposé jusqu'à présent, il semble que Notre-Seigneur agit par le moyen des sens et des puissances, et il devait en être ainsi de l'apparition de sa sainte Humanité; mais ce qui se passe dans l'union du mariage spirituel est tout différent. Le Seigneur se montre au centre de l'âme non dans une vision imaginaire, mais dans une vision intellectuelle beaucoup plus délicate encore que les précédentes. C'est ainsi qu'il apparut à ses apôtres, sans entrer par la porte, et qu'il leur dit : *Que la paix soit avec vous!*

Cette faveur que Dieu communique alors à l'âme en un instant est un secret si profond, une grâce si élevée, une jubilation si intense, que je ne sais à quoi la comparer. Notre-Seigneur veut, ce me semble, lui manifester en ce moment la gloire du ciel par un mode supérieur à toutes les visions et à tous les goûts spirituels. Ce qu'on en peut dire, autant qu'on est capable de le comprendre, c'est que l'âme, ou

mieux, l'esprit de l'âme est devenu une seule chose avec Dieu. Dieu, qui est esprit lui aussi, veut montrer l'amour qu'il nous porte; il fait comprendre à certaines âmes jusqu'où va cet amour, et nous porter par là à chanter ses grandeurs. Car il s'unit d'une façon tellement intime à sa créature, que, suivant l'exemple de ceux qui sur la terre sont unis pour toujours, il ne veut plus se séparer d'elle.

Les fiançailles spirituelles sont toutes différentes. Une fois qu'elles ont été célébrées, il y a souvent séparation. L'union aussi est différente, car bien que l'union soit la jonction de deux choses en une seule, ces deux choses peuvent se séparer et subsister chacune de son côté; on voit ordinairement, en effet, que cette faveur de l'union que Notre-Seigneur accorde passe promptement, et que l'âme reste ensuite privée de cette compagnie; du moins, dis-je, elle ne la sent pas. Dans cette autre faveur, ou mariage spirituel, il n'en est pas de même. L'âme demeure toujours avec Dieu dans ce centre dont nous avons parlé.

Je dirai que l'union dont il s'agit peut être comparée à celle de deux cierges de cire qui sont si bien unis que leur lumière n'en est plus qu'une; ou bien à la mèche, à la lumière et à la cire qui ne sont qu'un seul cierge. Néanmoins on pourrait très bien ensuite séparer un cierge de l'autre, et ainsi il y aurait deux cierges; on pourrait également séparer la mèche de la cire. Le mariage spirituel est encore semblable à l'eau qui, tombant du ciel, se mêle si bien à celle d'un ruisseau ou d'une source qu'on ne peut plus les diviser ni mettre à part celle dit ruisseau et celle qui est tombée du ciel. Il ressemble, en outre, à un tout petit filet d'eau qui se perd dans la mer, sans qu'il soit plus possible de l'en séparer, ou à une grande lumière qui pénètre dans un appartement par deux fenêtres, et qui, quoique partagée à son entrée, se réunit pour ne faire plus qu'une lumière. Quand saint Paul a dit : *Celui qui s'approche de Dieu et s'attache à lui devient un même esprit avec lui*, il a peut-être voulu faire allusion à cet incomparable mariage qui suppose que Sa Majesté s'est déjà attachée à l'âme par l'union. Peut-être a-t-il eu aussi la même intention, quand il a dit : *Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain*. Voilà, à mon avis, ce que l'âme peut dire dans le mariage spirituel. C'est ici, en effet, que le petit papillon dont nous avons parlé meurt avec une indicible joie, parce que le Christ est devenu désormais sa vie.

Cette faveur se comprend mieux encore dans la suite par les effets qu'elle produit. L'âme voit clairement que c'est Dieu qui lui donne la vie, car elle éprouve souvent de ces aspirations mystérieuses tellement ardentes qu'elle ne peut avoir le moindre doute sur ce point. Elle les sent très vivement, mais elle ne saurait les exprimer. Parfois les sentiments qu'elle éprouve ont tant de force qu'ils s'échappent en paroles pleines d'amour, et elle ne peut s'empêcher de dire : O vie de ma vie ! ô soutien qui me protégez ! Ou autres paroles de ce genre. De ce sein divin où, ce semble, le Seigneur sustente l'âme continuellement, sortent des ruisseaux de lait qui vont fortifier tous les habitants du château. On dirait que le Seigneur veut les faire participer en quelque manière à la joie intense de l'âme. Ce grand fleuve de vie où s'est perdue la petite fontaine lance parfois quelque flot de cette eau qui fortifie ceux de la partie corporelle qui doivent servir ces deux Époux. De même qu'une personne qui serait plongée dans l'eau à l'improviste ne pourrait s'empêcher de sentir l'eau, de même l'âme comprend avec plus de certitude encore les opérations divines dont je parle; et de même que les flots d'eau ne peuvent nous inonder sans qu'il y ait une source d'où ils découlent, de même aussi l'âme comprend clairement qu'il y a dans son intérieur quelqu'un qui lui lance ces flèches dont elle est blessée et qui donne la vie à cette vie où elle est élevée;

qu'il y a, en outre, un soleil d'où procède cette éclatante lumière qui de son intérieur est envoyée à ses puissances. Quant à elle, comme je l'ai dit, elle ne se meut point de ce centre où elle est; elle ne perd point la paix; car Celui-là même qui la donnait aux Apôtres lorsqu'ils étaient réunis peut également la lui donner.

Il m'est venu à la pensée que le salut adressé par le Sauveur aux Apôtres dut être beaucoup plus efficace qu'il ne semble l'indiquer. J'en dis tout autant de cette parole qu'il adressa à la glorieuse Madeleine : *Allez en paix* Comme, en effet, pour le Sauveur, parler c'est agir en nous, ses paroles durent opérer avec la plus grande efficacité dans ces âmes déjà bien disposées, en bannir tout ce qu'il y avait de corporel, et n'y laisser que le pur esprit, pour qu'il pût s'attacher par cette union céleste dont nous parlons à l'Esprit incréé. Il est absolument certain, en effet, que si nous bannissons de nous tout ce qui est créé et que nous nous en détachons pour l'amour de Dieu, ce divin Maître doit alors nous remplir de lui-même; Ainsi, un jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ priait pour ses Apôtres, il demandait, je ne sais plus où, qu'ils fussent un avec lui et le Père, comme lui est dans le Père et le Père en lui.

Je ne vois pas qu'il puisse y avoir un amour plus grand que celui-là. Ne manquons pas d'entrer toutes dans cet amour, car Sa Majesté a ajouté : *je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi pour tous ceux qui doivent croire en moi*. Elle a dit encore : *je suis en eux*. O grand Dieu! comme ces paroles sont vraies ! et comme elle les comprend bien, l'âme qui, élevée à l'oraison dont nous parlons, les voit s'accomplir en elle ! Quelle intelligence claire nous en aurions toutes, si nous n'y mettions pas obstacle par notre faute! Car les paroles de Jésus-Christ, notre Roi et Seigneur, ne peuvent manquer d'être vraies. Hélas! nous ne savons pas nous préparer à ses faveurs et nous ne nous éloignons pas de ce qui peut obscurcir sa lumière; voilà pourquoi nous ne nous voyons pas dans ce miroir divin que nous contemplons, et où cependant notre image est représentée.

Revenons à notre sujet. Le Seigneur vient de placer l'âme dans sa demeure à lui, qui est le centre de l'âme. Or, de même que le ciel empyrée où Notre-Seigneur habite ne se meut pas, dit-on, comme les autres, de même l'âme, à peine entrée dans ce centre, n'éprouve plus, ce semble, les agitations qu'elle ressent d'ordinaire dans les puissances et l'imagination; du moins elle n'en reçoit plus aucun préjudice, et sa paix n'en est pas altérée.

Voudrais-je dire par là que, une fois élevée à cette faveur, l'âme est assurée de son salut, et ne peut plus tomber? Je n'affirme rien de semblable; partout où je traiterai de ce point, et de la sécurité où l'âme semble se trouver, cela doit s'entendre pour le temps où elle sera soutenue par Sa divine Majesté et où elle ne l'offensera pas. Du moins, je sais d'une manière certaine que la personne dont il s'agit, bien qu'élevée à cet état où elle persévère depuis plusieurs années, ne se regarde pas comme assurée de son salut; elle a, au contraire, une crainte plus vive qu'auparavant de tomber dans la moindre faute contre Dieu; elle s'anime de ces désirs si ardents de le servir, dont nous parlerons plus loin; d'ordinaire elle est peinée et confuse de voir le peu qui est en son pouvoir pour répondre à toutes ses obligations envers Lui; et ce n'est pas là une croix légère, mais plutôt une terrible pénitence. Quant aux mortifications, plus elle en fait de grandes, plus elle est contente. C'est une vraie pénitence qu'elle fait déjà, lorsque Dieu lui enlève la santé et les forces qui lui permettraient d'accomplir des austérités. J'ai parlé ailleurs, il est vrai, de la peine profonde que cette impuissance lui cause;

mais sa peine est beaucoup plus vive ici; tout cela doit venir du sol où elle est plantée. Si l'arbre qui se trouve sur le bord des eaux est plus vert et donne une plus grande abondance de fruits, quoi d'étonnant qu'il y ait de tels désirs dans cette âme dont le véritable esprit ne fait plus qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé?

Pour revenir à ce que je disais, il ne faut pas croire que les puissances, les sens et les passions soient toujours dans cette paix. L'âme seule s'y maintient. Mais dans les autres demeures elle ne manque pas d'avoir des époques de combats, de croix et de fatigues qui cependant ne sauraient lui enlever sa paix à elle, ou l'arracher au poste qu'elle occupe; c'est là du moins ce qui se passe ordinairement.

Quant à ce centre ou à cet esprit de notre âme, c'est une chose tellement difficile à dire et même à croire, que, faute de savoir vous l'expliquer, mes Sœurs, je crains de vous donner la tentation de ne pas ajouter foi à mes paroles. Il n'est pas aisé de comprendre, en effet, comment l'âme, tout en se trouvant au milieu des croix et des chagrins, puisse conserver la paix. Je veux donc vous donner une comparaison ou deux. Plaise à Dieu qu'elles me servent à m'expliquer quelque peu ! Mais, si je n'y réussis pas, je sais du moins que ce que je dis est la vérité.

Représentez-vous un roi dans son palais. Malgré les guerres nombreuses et les multiples chagrins qu'il a dans son royaume, il ne laisse pas d'être dans son palais. Ainsi en est-il de l'âme; bien que dans les autres demeures il y ait beaucoup de confusion, de bêtes venimeuses et de bruit, personne n'ose entrer dans cette septième Demeure pour en faire sortir l'âme. Si le bruit qu'elle entend lui cause quelque peine, il ne saurait toutefois la troubler elle-même ou lui enlever la paix; car les passions sont désormais vaincues; elles craignent de pénétrer dans cette demeure, parce qu'elles en sortiraient plus confuses. Représentez-vous également que le corps tout entier souffre, tandis que la tête reste saine; or, ce n'est pas, en effet, parce que le corps souffre que la tête doit souffrir. Je ris moi-même de ces comparaisons, car elles ne me satisfont point; que faire? Je n'en trouve pas d'autres. Vous en penserez ce que vous voudrez; en tout cas, ce que j'ai dit est la vérité.

CHAPITRE III

Elle parle des grands effets de cette oraison qu'il faut examiner avec autant d'attention que de sagesse, car il y a une différence admirable entre ces effets et ceux des oraisons précédentes.

Nous disons donc maintenant que notre petit papillon est mort dans une allégresse indicible. Il a trouvé son repos, et le Christ vit en lui. Voyons quelle est cette vie, ou comment elle diffère de celle qu'il avait auparavant. Les effets nous montreront si ce que nous avons dit est vrai. D'après ce que je puis comprendre, ces effets sont les suivants :

Le premier est un tel oubli de soi que l'âme semble véritablement n'avoir plus d'être, comme je l'ai dit. Elle est tellement transformée qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne songe plus s'il doit y avoir pour elle un ciel, une vie, un honneur propre, parce qu'elle est tout entière occupée à la gloire de Dieu. Il lui semble que la parole que Notre-Seigneur lui a dite - *Qu'elle eut soin de ses intérêts à Lui, et que lui veillerait sur les siens à elle*, a opéré ce qu'elle signifiait. Ainsi non seulement, elle ne se préoccupe pas de ce qui peut arriver, mais elle est sous ce rapport dans un oubli tellement étrange que, je répète, il semble qu'elle n'est et qu'elle voudrait n'être rien en rien, excepté lorsqu'elle comprend qu'elle peut contribuer à accroître, ne serait-ce que d'un degré, l'honneur et la gloire de Dieu; car alors elle donnerait bien volontiers sa vie. Ne croyez pas cependant, mes filles, qu'elle néglige pour cela de manger ou de dormir, malgré tout le tourment qu'elle en éprouve, ou d'accomplir chacune des obligations de son état. Mais nous parlons de ce qui concerne l'intérieur. D'un autre côté, il y a peu à dire de ses oeuvres extérieures. Si elle a une peine à leur égard, c'est de voir que ce que lui permettent ses forces n'est rien. Voilà pourquoi aucune considération humaine ne la ferait négliger la moindre chose qui fût en son pouvoir, si elle croyait par là procurer la gloire de Notre-Seigneur.

Le second effet est une soif de souffrir très ardente, qui cependant ne la trouble plus comme précédemment. L'âme en cet état est embrasée d'un tel désir que la volonté de Dieu s'accomplisse en elle, qu'elle trouve bon tout ce qu'il ordonne. S'il veut qu'elle souffre, elle est contente; s'il ne le veut pas, elle ne s'en tourmente plus comme elle le faisait.

De plus, ces âmes goûtent une joie intérieure très vive, lorsqu'elles sont persécutées; leur paix est beaucoup plus profonde que celle dont j'ai parlé; elles n'ont aucune amertume contre ceux qui leur font ou leur souhaitent du mal; au contraire, elles conçoivent pour eux un amour spécial; quand elles les voient dans quelque peine,

elles en sont tendrement affectées, et il n'est rien qu'elles ne soient prêtes à endurer pour les en délivrer; c'est de tout leur cœur qu'elles les recommandent à Dieu, elles seraient même heureuses d'être privées en leur faveur de quelques-unes des grâces qu'elles reçoivent de Sa Majesté pour qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur.

Mais voici ce qui excite le plus mon étonnement. Vous avez déjà vu quelles sont leurs angoisses et leurs afflictions de ne pouvoir mourir pour jouir de Notre-Seigneur. Or maintenant, elles ont un tel désir de le servir et de le faire glorifier, d'être utiles, si elles le peuvent, à quelque âme, que non seulement elles n'ont plus le désir de mourir, mais qu'elles voudraient vivre de longues années encore au milieu des plus terribles tourments, afin de procurer ne serait-ce qu'un tout petit peu de gloire à Notre-Seigneur. Alors même qu'elles auraient la certitude d'aller, au sortir du corps, jouir de Dieu immédiatement, elles y seraient indifférentes. Elles ne sont point touchées, non plus, à la pensée de la gloire des Saints; elles ne la désirent pas alors. Toute leur gloire à elles est d'aider en quelque chose le divin Crucifié, si elles le peuvent, surtout quand elles voient combien il est offensé, et combien est restreint le nombre de ceux qui s'occupent vraiment de sa gloire dans un parfait détachement de tout.

Parfois, il est vrai, elles perdent de vue ce souvenir de la gloire de Dieu; et alors leurs tendres désirs de jouir de lui reviennent; aussi elles souhaitent de nouveau quitter cet exil, surtout quand elles voient le peu qu'elles font pour Sa Majesté. Mais elles ne tardent pas à revenir à leur précédente disposition, et à considérer que Dieu ne se sépare jamais d'elles. Avec cela, elles sont contentes et offrent à Sa Majesté leur désir de vivre comme le sacrifice le plus sensible qu'elles puissent lui faire. Elles n'ont pas plus d'appréhension de la mort que d'un suave ravissement. La raison, c'est que Celui qui leur donnait ces désirs accompagnés d'un tourment si excessif leur donne à présent ceux dont nous parlons. Qu'il soit loué et béni à jamais!

Ces âmes, en effet, ne désirent plus ni joies ni goûts comme autrefois, dès lors qu'elles ont en elles le Seigneur lui-même, c'est Sa Majesté qui vit maintenant en elles. Or, il est clair que la vie de ce divin Maître n'a été qu'un tourment continuel. Aussi il agit de telle sorte que la leur ressemble à la sienne, au moins par les désirs; du reste, il sait ménager leur faiblesse, bien qu'il leur communique sa force, lorsqu'il voit qu'elles en ont besoin.

Ces âmes sont profondément détachées de tout, et n'aspirent plus jamais qu'à être dans la solitude, ou occupées à rendre service à quelque âme. Elles n'éprouvent plus ni sécheresses ni peines intérieures; leur vie s'écoule dans le souvenir et l'amour tendre de Notre-Seigneur; elles voudraient ne jamais cesser de chanter ses louanges. Viennent-elles à s'oublier, le Seigneur lui-même les réveille de la manière que j'ai déjà racontée. On voit très clairement que cette impulsion, je ne sais quel autre nom lui donner, vient de l'intérieur de l'âme à la façon des transports dont j'ai parlé. Cette impulsion se produit avec une profonde suavité; mais elle ne procède ni de l'esprit, ni de la mémoire, ni d'une autre source qui laisse supposer le moindre concours de l'âme. Cette faveur est tellement ordinaire et fréquente qu'on a pu l'observer à loisir. De même qu'un feu, si ardent qu'il soit, ne lance jamais sa flamme en bas, mais toujours en haut, de même, cette impulsion intérieure procède, comme on le comprend alors, du centre de l'âme et va réveiller les puissances.

A coup sûr, quand il n'y aurait pas d'autre profit dans cette voie de l'oraison que celui de nous rendre compte du soin particulier que Dieu montre pour se communiquer à nous, et nous supplier (car il ne fait pas autre chose, ce me semble) de lui tenir compagnie, je considérerais comme bien employés tous les travaux que l'on pourrait endurer pour jouir de ces touches de son amour si suaves et si pénétrantes. Vous en aurez fait l'expérience, mes Sœurs, parce que l'âme est à peine arrivée à l'oraison d'union, que le Seigneur, ce semble, montre cette sollicitude à son égard, pourvu qu'elle ne manque point d'observer ses commandements.

Lorsque vous sentirez ces impulsions, rappelez-vous qu'elles partent de cette demeure intérieure de l'âme où Dieu habite; et rendez-en à ce divin Maître les plus vives actions de grâces, car certainement c'est lui l'auteur de ce message : c'est lui qui a écrit ce billet avec tant d'amour; il veut même que vous soyez seules à en comprendre l'écriture et la demande qu'il vous y adresse. Ne manquez donc en aucune manière de répondre à Sa Majesté, malgré toutes les occupations extérieures que vous pouvez avoir, ou quelles que soient vos conversations avec d'autres personnes. Il arrivera très souvent que ce sera en public que Notre-Seigneur daignera vous accorder cette faveur secrète. Comme la réponse doit être intérieure, il vous sera facile de suivre ma recommandation. Vous ferez un acte d'amour, ou vous direz comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Sa Majesté vous enseignera alors beaucoup de moyens de lui être agréable. C'est un temps propice, car on comprend, ce semble, que Notre-Seigneur nous écoute, et presque toujours cette touche si délicate dispose l'âme à réaliser ce que nous avons dit avec une volonté pleine de générosité.

La différence qu'il y a ici entre cette demeure et les autres, c'est, je le répète, que l'âme n'y éprouve presque jamais de sécheresse, ni de ces troubles intérieurs où elle se trouvait parfois dans les autres demeures, Elle est pour ainsi dire toujours dans la quiétude. Elle n'a aucune crainte que le démon puisse contrefaire une faveur si élevée; elle a, au contraire, une assurance complète que c'est un don de Dieu. Les sens, je le répète, et les puissances n'ont rien à voir ici. Sa Majesté se manifeste à l'âme; il la met à ses côtés, là où, à mon avis, le démon n'osera pas entrer, et où le Seigneur ne le laissera pas pénétrer. Toutes les faveurs dont Dieu la comble ici, il les lui fait, sans qu'elle y apporte d'autre coopération que celle par laquelle elle s'est déjà donnée tout entière à lui. Il y a tant de quiétude et de paix dans tout ce que le Seigneur accomplit pour l'enrichir et l'éclairer, que cela semble rappeler la construction du temple de Salomon durant laquelle on ne devait entendre aucun bruit. Il en est de même dans ce temple de Dieu, dans cette demeure qui est la sienne. Lui seul et l'âme jouissent mutuellement l'un de l'autre dans un silence très profond. L'entendement n'a plus à s'agiter ni à chercher; le Seigneur, qui l'a créé, veut le tenir ici dans le repos, et il lui permet de regarder comme par une petite tente ce qui se passe. Si parfois à perd cette vue ou qu'on l'empêche de regarder, ce n'est qu'à de très courts intervalles, car, à mon avis, les puissances ne sont pas suspendues ici, mais elles n'opèrent pas : elles sont comme étonnées de ce qui se passe.

Pour moi, je suis étonnée de voir que l'âme, une fois parvenue à cet état, n'a plus de ravissements, si ce n'est que de temps en temps, et encore ces ravissements ne sont pas accompagnés d'extase ou de vol d'esprit; de plus, ces circonstances sont très rares et n'arrivent presque jamais en public, quand cela était ordinaire précédemment. Ils ne sont pas provoqués, non plus, de la même manière qu'autrefois, au sujet de grandes occasions qui réveillent la dévotion, telles que la vue d'une image pieuse, un sermon

même à peine entendu ou quelque chant; dès lors que le pauvre petit papillon était si embrasé de désir de s'unir à Dieu, tout le ravissait et lui faisait prendre son vol. Maintenant, l'âme ne s'étonne de rien, soit parce qu'elle a vu tant de choses dans cette demeure, soit parce qu'elle n'est plus dans la solitude où elle était, puisqu'elle jouit d'une telle compagnie. Enfin, mes Sœurs, je n'en sais pas la cause; mais dès que Notre-Seigneur lui montre ce qu'il y a dans cette demeure où il l'introduit, elle voit disparaître cette faiblesse extrême qui lui était si pénible et dont elle n'était pas encore délivrée. Cela vient peut-être de ce que le Seigneur l'a fortifiée, agrandie et rendue apte à recevoir ces faveurs. Peut-être encore voulait-il manifester en public les faveurs qu'il lui accordait en secret, pour des fins qu'il connaît; car ses jugements sont au-dessus de tout ce que nous pourrions imaginer.

Ces effets sont bons comme tous les autres qui découlent des différents degrés d'oraison dont nous avons parlé. Dieu les produit dans l'âme lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser qu'elle lui a demandé à l'exemple de l'Épouse des Cantiques. Car pour moi, je suis persuadée que c'est ici qu'il exauce cette demande. C'est ici que l'on donne à cette biche mystique blessée d'amour les eaux vives en abondance pour s'y désaltérer; c'est ici dans ce tabernacle de Dieu que l'âme se voit comblée de délices. C'est ici que la colombe, comme celle que Noé avait lâchée pour voir si le déluge avait cessé, trouve le rameau d'olivier, c'est-à-dire le signe qu'elle a enfin rencontré la terre ferme au milieu des eaux et des tempêtes de ce monde. O Jésus! que ne connaissons-nous tous les trésors que doit renfermer la sainte Écriture et qui nous feraient comprendre cette paix de l'âme! O mon Dieu, vous qui voyez combien cette paix nous est nécessaire, faites que les chrétiens s'appliquent à la rechercher, et dans votre miséricorde, ne l'enlevez pas à ceux qui l'ont reçue de votre libéralité; car enfin, jusqu'à ce que vous leur accordiez la véritable paix et les établissiez dans ce séjour où elle durera sans fin, nous devons toujours vivre dans la crainte. Quand je parle de la véritable paix, je ne veux pas dire que celle dont nous nous occupons ne soit pas véritable, mais que nous pourrions retomber dans les combats précédents, si nous venions à nous éloigner de Dieu.

Que ne doivent pas éprouver ces âmes à la pensée qu'elles peuvent perdre un bien si élevé! Cette considération les porte à exercer plus de vigilance sur elles mêmes et à tirer des forces de leur faiblesse même pour ne point laisser s'échapper par leur faute la plus petite occasion de plaire à Dieu davantage. Plus elles sont favorisées de Sa Majesté, et plus elles sont craintives et défiées d'elles-mêmes. Comme à la lumière des grâces élevées qu'elles reçoivent, elles connaissent mieux leur propre misère, et découvrent mieux la gravité de leurs péchés, il leur arrive très souvent, comme au publicain, de n'oser élever leurs regards vers le ciel. Parfois elles souhaitent d'être délivrées de cette vie pour se voir enfin en sûreté; elles ne tardent pas, néanmoins, tant est vif leur amour pour Dieu, à désirer de nouveau vivre encore pour travailler à sa gloire, comme je l'ai dit, et à se confier en sa miséricorde pour tout ce qui les concerne. Parfois, à la vue des hautes faveurs dont elles sont comblées, elles se trouvent plus anéanties, et elles craignent de subir le sort d'un navire trop chargé qui coule au fond de la mer. Je vous, assure, mes Sœurs, que les croix ne leur manquent pas; mais ces croix ne les troublent point et ne leur font point perdre la paix : elles passent promptement comme une vague ou quelque tempête, et le calme revient. La présence de Notre-Seigneur, qui habite au-dedans de ces âmes, leur fait oublier aussitôt tout le reste. Que ce divin Maître soit à jamais béni et loué par toutes ses créatures ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE IV

*Elle achève d'expliquer dans ce chapitre le but que, d'après elle, poursuit Notre-Seigneur en accordant à l'âme de si hautes faveurs. Elle montre combien il est nécessaire que Marthe et Marie soient unies
Ce chapitre est très utile*

Vous ne devez pas croire, mes Sœurs, que ces effets dont nous avons parlé se manifestent constamment au même degré dans les âmes. Voilà pourquoi je dis, lorsque je m'en souviens, que c'est là leur état ordinaire. Parfois, en effet, Notre-Seigneur les laisse à leurs propres forces naturelles. Il semble alors que toutes les bêtes venimeuses qui sont dans les alentours et dans les demeures du château se conjurent contre ces âmes pour se venger du temps où elles n'ont pu les avoir sous la main. Il est vrai que cet état dure peu, tout au plus un jour ou à peu près. Cette grande agitation, qui vient ordinairement de quelque circonstance extérieure, montre à l'âme ce qu'elle gagne dans la bonne compagnie où elle vit. Le Seigneur, en effet, lui donne un courage magnanime pour qu'elle ne néglige rien de ce qui est de son service et se conforme à ses bonnes résolutions. Il la fortifie, ce semble, dans ces résolutions. Aussi elle ne s'éloigne pas de son devoir, même par un premier mouvement, si petit qu'il soit. Cette tempête, je le répète, est rare. Mais Notre-Seigneur la permet pour que l'âme ne perde pas de vue ce qu'elle est et reste toujours humble. Il le veut aussi pour qu'elle comprenne davantage la reconnaissance qu'elle lui doit comme la grandeur de la grâce qu'elle en reçoit et ne manque pas d'en louer Sa Majesté.

Ne vous imaginez pas, non plus, que, malgré ces désirs si intenses et cette résolution de ne commettre pour rien au monde la moindre imperfection, ces âmes ne tombent souvent et même ne commettent des péchés. Sans doute, elles ne s'y laissent pas aller volontairement, car le Seigneur doit accorder un secours très particulier à ces âmes élevées pour les en préserver. Je parle des péchés véniels. Quant aux péchés mortels évidents, elles en sont préservées; mais elles ne sont pas certaines qu'il n'y en ait aucun de caché à leur regard, et ce n'est pas pour elles un petit tourment. Une autre affliction pour ces âmes, c'est la vue de ceux qui se perdent; bien que, sous certain rapport, elles aient la ferme confiance de n'être point de ce nombre, néanmoins, quand elles se rappellent ceux qui, au dire de la sainte Écriture elle-même, semblaient favorisés de Dieu comme un Salomon qui a eu tant de rapports intimes avec Sa Majesté, elles ne peuvent, je le répète, s'empêcher de trembler. Ainsi donc, que celle d'entre vous qui trouvera en elle le plus de motifs de sécurité craigne davantage, car, dit David : *Bienheureux l'homme qui craint Dieu !* Plaise à Sa Majesté de nous soutenir toujours de sa main! Demandons-lui de nous accorder cette grâce, pour que

nous ne l'offensions point; telle est la plus grande sécurité que nous puissions avoir. Que la louange lui soit rendue à jamais ! Ainsi soit-il !

Il sera bon maintenant, mes Sœurs de vous dire le but pour lequel Notre-Seigneur accorde tant de faveurs en ce monde. Quoique les effets qu'elles produisent vous l'aient déjà fait comprendre, si vous y avez réfléchi, je veux vous le marquer ici. Aucune d'entre vous ne doit s'imaginer qu'il veut seulement combler l'âme de délices; ce serait une erreur profonde. Sa Majesté ne saurait nous faire une plus haute faveur que celle de nous donner une vie qui soit semblable à celle que son Fils bien-aimé a menée sur la terre. Aussi je regarde comme certain que ces faveurs ont pour but de fortifier notre faiblesse, comme je l'ai dit plusieurs fois dans cet écrit, afin de pouvoir endurer à son exemple beaucoup de souffrances. N'avons-nous pas vu toujours que ceux qui ont approché de plus près Jésus-Christ Notre-Seigneur ont été ceux qui ont subi les plus grandes épreuves? Considérons ce qu'ont enduré sa glorieuse Mère et ses glorieux Apôtres. Et comment saint Paul aurait-il pu supporter de si rudes tribulations? Nous pouvons voir en lui quels effets produisent les visions et les contemplations, quand elles viennent véritablement de Notre-Seigneur, et non de l'imagination ou des ruses du démon. Est-ce que, par hasard, il est allé se cacher dans la solitude pour jouir des délices de ces visions et ne plus s'occuper d'autre chose? Vous le voyez, d'après ce que nous pouvons comprendre, il n'eut jamais de repos durant le jour; et il n'en avait pas davantage la nuit, puisqu'il l'employait pour gagner sa vie. J'aime beaucoup me rappeler saint Pierre, qui fuyait la prison lorsque Notre-Seigneur lui apparut et lui dit qu'il allait à Rome pour y être crucifié de nouveau. Je ne récite jamais l'office de la fête où ce trait est rapporté sans éprouver une consolation spéciale. Or quelles furent les dispositions de saint Pierre après cette faveur de Notre-Seigneur? Que fit-il? Il alla immédiatement au-devant de la mort, et ce ne fut pas une petite miséricorde de Dieu pour lui de trouver quelqu'un qui la lui donnât.

O mes Sœurs, comme elle néglige son propre repos, comme elle est indifférente aux honneurs et éloignée de rechercher l'estime, l'âme en qui le Seigneur habite d'une manière si particulière! Dès lors qu'elle se tient constamment en sa compagnie, comme il convient, elle doit songer bien peu à elle-même. Toute sa pensée est de chercher comment elle lui plaira de plus en plus, en quoi et par quel moyen elle lui témoignera son amour. Tel est le but de l'oraison, mes filles; voilà à quoi sert le mariage spirituel qui doit toujours produire des oeuvres et encore des oeuvres. Telle est la vraie marque à laquelle nous pouvons reconnaître que ces grâces et ces faveurs viennent de Dieu, comme je vous l'ai déjà dit. Quel pauvre avantage y aurait-il, en effet, à être très recueilli dans la solitude, à produire des actes d'amour aux pieds de Notre-Seigneur, en se proposant et en promettant même d'accomplir des merveilles à son service, si aussitôt après et à la moindre occasion, on faisait tout le contraire? Je dis mal, en disant quel pauvre avantage; car tout le temps que nous passons avec Dieu nous est très utile; et, bien que nous soyons faibles ensuite pour accomplir nos résolutions, Notre-Seigneur cependant nous donne parfois la grâce de nous y conformer. Peut-être ira-t-il contre nos répugnances, comme il le fait souvent. Quand, en effet, il voit une âme très lâche, il lui envoie une très rude épreuve absolument contraire à ses désirs, et il l'en fait sortir avec profit; l'âme qui le comprend a beaucoup moins de crainte ensuite, et elle s'offre à lui avec plus d'abandon.

J'ai voulu dire que les actes intérieurs et les paroles sont peu de chose par eux-mêmes, en comparaison de tout le mérite qu'il y a à y conformer nos oeuvres. Que celle d'entre

vous qui ne pourra réussir à faire l'un et l'autre immédiatement s'y exerce peu à peu. Qu'elle sache plier sa volonté si elle veut que l'oraison lui profite; les occasions où elle pourra s'y exercer ne lui manqueront pas dans le petit coin de nos solitudes.

Considérez que cela est beaucoup plus important que je ne saurais le dire. Jetez les yeux sur le Crucifié, et toutes les difficultés vous paraîtront peu de chose.

Quand Sa Majesté nous montre son amour par des oeuvres si étonnantes et des tourments si épouvantables, comment prétendrait-on lui plaire par de simples paroles? Savez-vous quand on est vraiment spirituel?

C'est quand on se fait l'esclave de Dieu et que, à ce titre, non seulement on porte son empreinte qui est celle de la Croix, mais qu'on lui remet sa liberté, afin qu'il puisse nous vendre comme les esclaves de l'univers tout entier, ainsi qu'il l'a été lui-même. D'ailleurs si nous étions traités ainsi, il n'y aurait aucune injustice pour nous, mais au contraire une très haute faveur.

Dès lors que l'on n'est pas déterminé à ce sacrifice, on n'a pas, croyez-moi, réalisé beaucoup de progrès. Car tout cet édifice, je le répète, a pour fondement l'humilité. Tant qu'il n'y a pas une humilité vraie, Notre-Seigneur, même dans votre avantage, ne l'élèvera pas très haut, pour ne pas l'exposer à crouler.

Ainsi donc mes Sœurs, pour que cet édifice ait des fondements solides, chacune d'entre vous doit s'appliquer à être la plus petite de toutes et l'esclave de toutes. Vous examinerez bien, en outre, comment et par quel moyen vous pouvez leur être agréables et leur rendre service. Tout ce que vous ferez de la sorte vous procurera en réalité plus d'avantage qu'à elles et sera comme autant de pierres si fermes qu'il n'y aura pas à craindre que le Château vienne à s'écrouler. Pour atteindre ce but, je le répète, le fondement de votre édifice ne doit pas reposer uniquement sur la prière et la contemplation. Si vous ne cherchez pas à acquérir les vertus, et si vous ne vous y exercez pas, vous resterez toujours comme des naines; et encore plaise à Dieu que votre état soit seulement de ne pas grandir car, vous le savez, celui qui n'avance pas recule !

Pour moi, je regarde comme impossible que l'amour là où il est, se contente de rester dans le même état.

Il vous semblera que je m'adresse aux commençants, et que l'âme, après avoir franchi les débuts de la vie spirituelle, peut se reposer. Je vous l'ai déjà dit, si les âmes élevées dont nous parlons possèdent le repos dans leur intérieur, c'est pour en avoir beaucoup moins et même n'en point désirer à l'extérieur. Dans quel but croyez-vous que ces inspirations dont il a été question, ou mieux ces aspirations, et ces messages sont envoyés par l'âme de son propre centre, aux gens qui sont au haut du Château et aux demeures qui sont en dehors de celle où elle se trouve? Est-ce pour les inviter à dormir? Non, non, non. Elle fait de là une guerre plus terrible aux puissances, aux sens et à tout ce qui est corporel, pour les empêcher d'être dans l'oisiveté, que quand elle souffrait avec eux. Car alors elle ne comprenait pas quels avantages il y a dans les croix dont le Seigneur a peut-être voulu se servir pour l'introduire là où elle est. En outre, la compagnie où elle se trouve lui donne des forces beaucoup plus grandes que jamais. Si David dit qu'en ce monde on devient saint avec les Saints, il n'y a pas de doute que cette âme qui est devenue une seule chose avec le Dieu fort, par l'union si souveraine d'esprit à esprit, ne participe à sa force. Nous pouvons voir par là quelle force les Saints ont dû avoir pour affronter les souffrances et la mort même. Il est très certain que l'âme, après l'avoir reçue dans cette union, la communique à tous les habitants du Château et au corps lui-même, qui souvent semble ne rien sentir. La

vigueur qu'elle puise à boire le vin de cette cave mystique où l'a introduite son Époux, et d'où il ne la laisse pas sortir, rejaillit jusque sur le faible corps; il en est alors comme des aliments que reçoit l'estomac : ils portent la force à la tête et à tous les membres du corps. Le corps a donc une très mauvaise fortune, tant qu'il est sur la terre, malgré tout ce qu'il peut faire, la force de l'âme aspire toujours à exiger de lui de plus grands sacrifices. Elle lui fait une guerre acharnée et encore cela ne semble rien à ses yeux.

C'est de là que devaient provenir les rudes pénitences auxquelles se sont livrés beaucoup de saints, en particulier la glorieuse Madeleine qui avait toujours vécu au milieu de tant de délices : de là ce zèle si ardent de notre Père saint Elie pour la gloire de Dieu; de là encore ce zèle dont brûlaient saint Dominique et saint François pour ramener des âmes à Dieu et les porter à le louer. Je vous assure que, dans l'oubli d'eux-mêmes où ils étaient, ils n'ont pas dû avoir peu de souffrances à endurer.

Ce que je voudrais, mes Sœurs, c'est que nous travaillions à acquérir ce zèle et que nos désirs comme nos oraisons aient pour but, non de nous faire goûter des jouissances, mais de nous procurer plus de force au service de Dieu. Ne cherchons point à suivre une voie qui n'est pas frayée, sous peine de nous égarer au moment le plus favorable. Il serait étrange de nous imaginer que nous allons obtenir ces faveurs de Dieu par une autre voie que celle qu'a suivie Notre-Seigneur et avec lui tous ses Saints. Loin de nous une pareille pensée! Croyez-moi, Marthe et Marie doivent aller ensemble pour donner l'hospitalité à Notre-Seigneur, l'avoir toujours en leur compagnie, et ne pas lui réserver un mauvais accueil, en ne lui donnant point à manger. Mais comment Marie lui eût-elle rendu ce service, dès lors qu'elle se tenait toujours à ses pieds, si sa sœur ne s'en était chargée? Sa nourriture est que nous prenions tous les moyens possibles pour lui amener des âmes, afin qu'elles se sauvent et chantent à jamais ses louanges.

Vous m'objecterez peut-être deux choses. La première, c'est que, d'après Notre-Seigneur, Marie avait choisi la meilleure part, Mais le fait est qu'elle avait déjà rempli l'office de Marthe, quand elle avait rendu à Notre-Seigneur le service de lui laver les pieds et de les essuyer avec ses cheveux. Croyez-vous que ce fût une petite mortification pour une dame de son rang, de s'en aller par les rues et peut-être seule (tant la ferveur l'empêchait de se préoccuper de quelle façon elle allait), d'entrer ensuite dans une demeure où elle ne s'était jamais présentée et de souffrir les murmures du Pharisien ainsi que tout ce qu'on devait dire contre elle? Mais quel spectacle pour les gens de la ville que celui d'un tel changement opéré chez une femme de cette qualité, qui évidemment avait transformé aussitôt son costume et renoncé à toutes les vanités! Aussi il suffisait à ces gens pervers, comme nous le savons, de constater l'amour qu'elle portait à Notre-Seigneur dont ils avaient horreur, pour lui reprocher sa vie antérieure et la blâmer de vouloir faire la sainte. Tel est le reproche que l'on adresse aujourd'hui à des personnes beaucoup moins célèbres. Mais que ne dut-on pas dire alors contre elle? Je vous l'assure, mes Sœurs, sa meilleure part lui est venue lorsqu'elle eut souffert beaucoup de croix et de mortifications. Alors même qu'elle n'en eût pas eu d'autre que celle de voir son Maître si abhorré, que c'eût été un supplice intolérable. Que ne dut-elle pas endurer ensuite à la mort du Sauveur? Pour moi, je crois que si elle n'a pas été martyrisée, c'est parce qu'elle avait enduré le martyre en voyant mourir Notre-Seigneur. Et si vous considérez encore le terrible tourment qu'elle a dû endurer pendant les années qu'elle a vécu sur la terre, parce

qu'elle était privée de sa présence, vous verrez qu'elle n'était pas toujours dans les délices de la contemplation aux pieds de Notre-Seigneur.

La seconde chose que vous m'objectez, c'est que vous n'avez ni le pouvoir ni les moyens de ramener des âmes à Dieu; que vous y travailleriez de bon cœur, mais, que n'ayant point mission d'enseigner ni de prêcher comme les Apôtres, vous ne savez comment faire. J'ai déjà répondu plusieurs fois par écrit à cette difficulté, et peut-être même dans ce Château. Mais, parce que c'est une pensée qui vous vient, je crois, avec ces bons désirs que Notre-Seigneur vous donne, je ne manquerai pas d'y répondre encore maintenant. Je vous ai déjà dit ailleurs que le démon nous suggère parfois des désirs ardents pour nous faire négliger de servir actuellement Notre-Seigneur dans des choses qui sont en notre pouvoir et pour nous laisser satisfaites parce que nous aurons désiré des choses impossibles. Sans parler du bien considérable que vous pouvez faire aux âmes par l'oraison, veuillez ne pas chercher à être utiles à tout le monde, mais aux personnes au milieu desquelles vous vivez; vous n'en aurez que plus de mérite, parce que vous avez plus d'obligations envers elles qu'envers les autres. Pensez-vous qu'il y en ait peu à vous montrer vraiment humbles et mortifiées, à rendre service à toutes vos sœurs en leur témoignant la plus profonde charité, à brûler d'un tel amour pour Notre-Seigneur que le feu de votre amour les embrase à leur tour, et enfin à les stimuler sans cesse par la pratique des autres vertus à marcher sur vos traces? Certes, le mérite ne peut manquer d'être considérable, et par là vous rendrez un service très agréable à Notre-Seigneur. Faites ce qui dépend de vous; et Sa Majesté comprendra alors que vous feriez beaucoup plus si vous le pouviez et vous récompensera comme si vous lui aviez gagné beaucoup d'âmes. Vous me direz que ce n'est pas là convertir les âmes, puisque toutes vos Sœurs sont bonnes. Mais quelle réflexion que celle-là ! Songez donc que plus elles seront vertueuses, plus aussi leurs louanges seront agréables à Dieu et plus leur oraison sera profitable au prochain.

Enfin, mes Sœurs je vous dirai, pour conclure, que nous ne devons pas élever de tours sans fondement. Notre-Seigneur ne regarde pas tant à la grandeur de nos oeuvres, qu'à l'amour avec lequel nous les accomplissons. Faisons ce que nous pouvons, et Sa Majesté nous aidera pour que nous puissions faire chaque jour davantage. Ne nous laissons donc point aller à la lassitude après avoir réalisé quelques efforts; mais que tout le temps de notre vie, qui sera peut-être beaucoup plus courte que chacune de nous l'imagine, nous fassions à Notre-Seigneur tous les sacrifices intérieurs et extérieurs qui dépendent de nous. Il les unira à celui qu'il a offert pour nous sur la Croix à son Père, et leur donnera une valeur qui corresponde, non à la petitesse de nos oeuvres, mais au mérite de notre amour.

Plaise à Sa Majesté, mes Sœurs et mes filles, que nous nous voyions toutes réunies dans ce séjour où nous chanterons éternellement ses louanges! Que le Seigneur daigne m'accorder la grâce d'accomplir quelque chose de ce que je vous recommande dans cet écrit, comme je l'en conjure par les mérites de son Fils qui vit et règne à jamais! Ainsi soit-il! Car, je vous l'assure, je me sens toute couverte de confusion. Aussi, je vous demande par le même Notre-Seigneur de ne point oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

JESUS!

J'ai dit au début de l'écrit ci-joint avec quelle répugnance je l'ai commencé; mais depuis qu'il est terminé, il me cause la joie la plus vive. Je regarde, en effet, comme bien employée la peine d'ailleurs très légère, je le reconnais, qu'il m'a coûté. Quand je considère, mes Sœurs, l'étroite clôture où vous êtes, le peu d'agrément qui s'y trouve et l'insuffisance si manifeste du local qui serait nécessaire pour quelques-uns de nos monastères, il me semble que ce sera une consolation pour vous de vous délecter dans ce Château intérieur; car vous pourrez y entrer et vous y promener à toute heure, sans avoir besoin d'en demander la permission à vos supérieurs. Sans doute, il vous sera impossible d'arriver à toutes ses demeures par vos propres forces, quelque grandes qu'elles vous paraissent; c'est le Maître du château lui-même qui peut vous y introduire. Voilà pourquoi je vous préviens de ne pas insister pour y pénétrer, s'il vous oppose quelque résistance; vous le fâcheriez tellement qu'il ne vous laisserait jamais plus y entrer. Ce qu'il aime surtout, c'est l'humilité. Soyez donc bien humbles et considérez-vous comme indignes d'arriver même aux troisièmes demeures. De la sorte, vous toucherez plus tôt son cœur; vous l'inclinerez à vous ouvrir les cinquièmes demeures, et si vous persévérez à y revenir souvent, vous pouvez le servir de là avec tant de fidélité qu'il vous introduira dans celle qu'il s'est réservée pour lui-même.

Une fois dans cette demeure, n'en sortez jamais plus, à moins que vous ne soyez appelées par la prieure, à qui ce Maître souverain veut que vous obéissiez comme à un autre lui-même; et si longtemps que l'obéissance vous en tienne éloignées, il vous ouvrira toujours la porte à votre retour. Quand vous serez habituées à goûter les délices de ce château, vous trouverez le repos en tout, même dans les épreuves les plus pénibles; car vous garderez l'espoir d'y retourner, et cet espoir, personne ne pourra vous le ravir.

J'ai parlé de sept demeures seulement. Mais chacune d'elles en contient beaucoup d'autres : il s'en trouve en bas, en haut et sur les côtés, avec de splendides jardins, des fontaines et des choses tellement ravissantes que vous désirerez vous consumer dans la louange de ce grand Dieu qui a créé un pareil château à son image et à sa ressemblance. Si vous trouvez quelque chose de bon dans cet écrit que j'ai composé pour vous en donner connaissance, soyez bien persuadées que c'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a voulu pour votre satisfaction, quant aux défauts que vous y découvrirez, ils sont de moi.

Et maintenant, en retour de ce désir profond que j'ai de vous aider quelque peu à glorifier ce Dieu et Seigneur de mon âme, je vous adresse une supplique. Chaque fois que vous lirez cet écrit, rendez en mon nom les louanges les plus vives à Sa Majesté; demandez lui l'augmentation de son Église, la lumière pour les luthériens, et enfin pour moi le pardon de mes péchés, ainsi que la délivrance du purgatoire; c'est là que je serai peut-être par la miséricorde de Dieu, lorsque l'on vous donnera à lire ces pages, pourvu toutefois que, après avoir été examinées par des hommes doctes, elles soient jugées dignes de voir le jour. S'il s'y rencontre quelque erreur, il faudra

l'attribuer au peu de lumière de mon intelligence. Je me soumetts d'ailleurs pour tout à l'enseignement de la sainte Église catholique et romaine; c'est dans ces sentiments que je vis, que je proteste et promets de vivre et mourir. Que Dieu Notre-Seigneur soit loué et béni à jamais! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Cet écrit à été achevé au monastère de Saint-Joseph d'Avila en 1577, la veille de saint André, à la gloire de Dieu qui vit et règne à jamais. Ainsi soit-il !

Sommaire

LES DEMEURES	2
JÉSUS!	2
PREMIERES DEMEURES	4
CHAPITRE 1	4
CHAPITRE II	8
DEUXIEMES DEMEURES	15
CHAPITRE UNIQUE	15
TROISIEMES DEMEURES	20
CHAPITRE I	20
CHAPITRE II	24
QUATRIEMES DEMEURES	29
CHAPITRE 1	29
CHAPITRE II	34
CHAPITRE III	38
CINQUIÈMES DEMEURES	44
CHAPITRE 1	44
CHAPITRE II	49
CHAPITRE III	54
CHAPITRE IV	59
SIXIEMES DEMEURES	63
CHAPITRE I	63
CHAPITRE II	69
CHAPITRE III	72
CHAPITRE IV	78
CHAPITRE V	84
CHAPITRE VI	88
CHAPITRE VII	93
CHAPITRE VIII	99
CHAPITRE IX	103
CHAPITRE X	109
CHAPITRE XI	112
SEPTIÈMES DEMEURES	116
CHAPITRE I	116
CHAPITRE II	120
CHAPITRE III	124
CHAPITRE IV	128
JESUS!	133